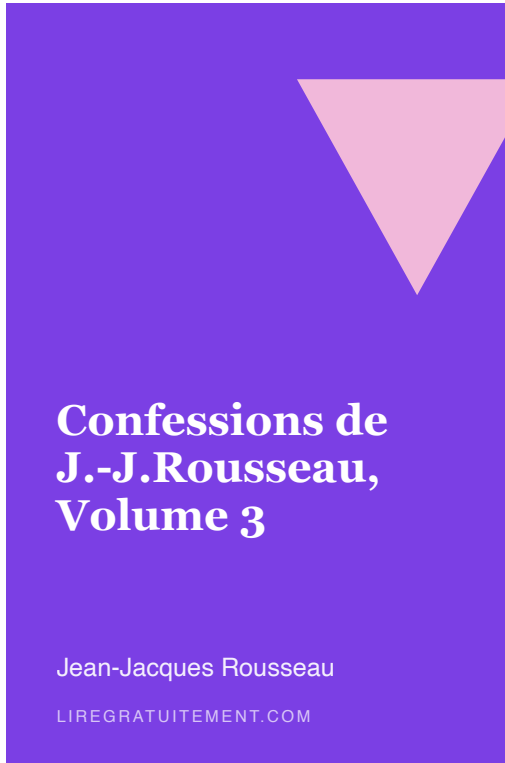




Confessions de J.- J. Rousseau, Volume 3

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARTIE H , LIVRE VII

On verra bientôt combien sont différents ceux du reste de ma vie. Les rappeler , c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir -celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible , et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le ciel m'a ménagée dans ceux que le sort de voit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire , qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids démon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenir.

'** r. Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer, a ma mémoire et me guider dans cette entreprise , passés en d'autres mains y ne rentreront plus dans les miennes. Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter ; c'est la chaîne de sentiments qui ont marqué la succession de mon être , et dont l'impression ne s'efface point de mon cœur.»

Ces sentiments me rappelleront assez les événements qui les-ont fait naître , pour pouvoir me natter de les narrer fidèlement : et s'il se trouve quelque omission , quelque transposé . tion de faits ou 4e &tes , ce qui ne l'empêche pas d'avoir

4 LES CONFESIONS.

Les choses me paraissent indifférentes et qui m'ont fait peu d'impression , il reste assez de mon»* mémoires de chaque fait pour le remettre aisément à sa place dans l'ordre de ceux que j'en ai marqués^

U y a cependant, et tres-heureusement * un intervalle de six k sept ans dont j'ai des ren* seignements surs dans, un recueil transcrit 4e lettres fondes originaux sont dansied mainstde M.-du PejroUé ^recueil , qui finit en 1760, comprend tout léntemps de monaéjoutfal'Ita* mitage .et de ma grande brouillerie avec mes soi-disant amis : époque mémorable dans / ma lie , et qui fat la source de tous mes autres malheur*. A. PégarÀ des lettres originales fk» récentes qui peuvent me rester , et qui sont en trèfr-petit nombre , au lieu de les transcrire k W suite di| recueil, trop volumineux .pour que je puisse espérer de le soustraine k la fi% gillance de mes Argus, je les transcrirai dans, cet écrit même , lorsqu'elles me paraîtront fournir quelque éclaircissement sur la vérité des faits , soit k mon afentage , soit k ma ehaiv. ge : car je n'ai pas. peur que le recteur oublie, que jet mis mes confessions , pour croire que; je Jais na£ apologie 5 mais , après l'exposition

PARTIE H , LIVRE VIL 5 4e mon projet-, il ne doit pas n ou plus s'attendre <jue je taise la vérité , lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste , cette seconde partie n'a que cette^ .même vérité de commune avec la première , ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près , elle ne peut que. lui être inférieure en tout. J'écrivais la première avec plaisir , avec complaisance , a mon aise , à WOotten <m dans le château de Trie : tous les souvenirs que j'avois. a me* rappeler étoient autant pour moi de nouvelles jouissances. J'y rêvenois sans cesse avec un nouveau plaisir t ^t je pôuvois tourner mes descriptions sons gêne jusqu'à ce que j'en fusse content. Aujourdfhui ma mémoire et' ma têteaf-foiblies me rendent presque incapable de tout travail , je ne mfoccape de oelui-ci que par force , et le coew serré de détresse;

H ne m'offre que malheurs , trahisons , perfidies , que souvenirs attristants et déchirants. Je voudrons pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai a dire-j et forcé de parler malgré moi > je suis réduit encore à me cacher , à ruser, à tâcher de donner le change , à m'avilir au* choses pour lesquelles j'étoisle

moins né .: les planchers sous lesquels je suis ont des jeux , les murs qui m'entourent ont des oreilles : environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants , inquiet \$ distrait , je jette a la hâte et furtivement sur le^ papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire f encore moins, de corriger. Je sais que , malgré les barrières immenses qu'on entasse autour de mo^ Ton craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure /Comment m'y prendre pour la, faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est la de quoi faire des < tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant. J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture que rien en la poursuivant ne peut les garantir de L'ennui , si ce n'est le désir d'achever, de connoître un nomme , et l'amour pur de la justice et de la vérité. •

Je me suis laissé , dans ma première partie , partant a regret pour Paris, déposantmon cœur aux Charmettes , y fondant mon dernier château en Espagne , projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman , rendue à elle-même , les trésors que jfcurois acquis, et comptant

PARTIE H , LIVRE VU. 7 sur mon systëwejjde musique comme sur une fortune assurée. *' ■* .

. Je m'arrêtai quelque flfrs à Lyon polir y îfctr mes cqimojwn-
cesj , pour m'y procurer

* Pari*, et pour s&vres do ^<4KUrie ^ue j'avois
apnj4t;Tou*;ie monde -m'y fit acej.madam^ fie. MaMy mar-
quèrent -a m\$ revoir.,, e\$ rne^ donnèrent à di- • plusieurs ,£91\$.
Jftfis ojbeqfnx connaissance îc l'abbé] jlé Mably , ^mie je Pavois
déjà Jfaije avec ^abfc^cte Coj^jMjfr 4^ tous itoiept venus voir
leur frè&. L'ahbjé de Hably me t donna \$es lettres ^ur^ Paris >
entre autres une .pour AL de ^onte^ellp , et «e^our le cornue 4e
Gay lus .L'un et l'autre merfurent des CQ^oissanceSil|è8-
agréables , surtout le prjBmier,;qui 4 jusqu^ sa mort, n'a point
cessé de me marquer de jtaDiënveiUsaîce, , eWe me donner,
dans nos tête-a-tête^ desxconseils dont j'aurois dû mieux profiter.

'Je revis, M* Bordesfl avec leqvdL j'avois .depuis, long- temps
fait copnoissanMVet qtû n'ayo^t souvent obligé , de très-grand
cœur. En * çtte occasion je le retrouvai toujours le même. >fitt
lui> qui mo fit vendtfenjes livres* et

4 h EES XTOKFtSSÎOîfte.

bonnes recommandations portTitafa Je revis Miltiqtendeot ,
doMPj & dftfttià' fe connaissance à»M^B6rd^syetk«{iii/
é>dtteUé de M.- le me dfc>Ritehelreu, >^tt*Çti«9fà h Ly*tt
thms*ee t em^|- 4k M. Palhi'tne^setm a lui. lfrv de Bicftelieu
mer .reçut bien me dif^fte PaM£r: TOtr fa Bani* v ce >qtie 4©
fi* 'plwëlèur^iofe , ctapne il *éra ék^i^ptèSjS^'pbUrt^qtie
cet^ttànte JcavmmÊwmee > jfnfr'ne^toissa 1 pas ; d^a Voir *des
wte* , m'ai* jatj&is attte a *iteh. - * J<e te^is^ ^teaskien 'DavWt
, ijiiiî" tà'aHMT rkmSx service daB^'inW'dêtreSse uri de tarés
îpi^uédeÂ»» voy fe^ge^ Shrtrt'^rbit ■pfôté un bon- -netfiet des

ka^ii'ibnejàfa jamais- red^dridès, et 4[\ie je 'ne qui ai jamàtà rendus. Je hffai pourtant* fait dans la suite un petit présent à peu près équivalent. Je dirois mieux* sUl s'agissoit ici de ce que j'ai dû ; mais il - s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas toujours la meme chose.

Je revis le noble et généreux Perrich on , et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnifiée* J«fdiwwfi*e ? ^me^fiti le l Wênrtî J eadeâ||tt qu^^avoit foit on^ai'avwt an ^em^litenard)eivi»eclÛfta\$uNrt d# ^ptafce&la^tífencf.

PAM1E II , LIVRE VH. .9 Jé revis le chirurgien Parisot^ le meilleur et le mieux faisant des hommes : je revissa chère 'Godefroy , qu'il entretenait depuis dix ans, et <ïont la douceur de caractère et la bonté de cœur faisoient a peu près tout le mérite , mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt ni quitter sans attendrissement, car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peuaprès.

Rien ne montre mieux les vrais penchants d'un homme que l'espèce de ses attachements ».

Quand on avoit vu la douce Godefroy , on coimoissoit le bon Parisot. *

* A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché m'ait ensuite changé de caractère par un concours ■de causes extraordinaires ; ce qui n'est pas impossible ; absolument. .Si l'on vouloit admettre sans mo* édification £6 principe,, il faudrait donc juger de So> crate par sa femme Xaotippe., et de Pion -par son ami Galippus ; ce qui seroit Je plus pnique et ,1e jplu8 faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse. ;à nrça

femme. Elle est, il est vrai, plus bornée et plus facile à tromper que je n'avois cru; mais pour son caractère, pur, excellent, sans malice, il est digne ^de toute mon* estime , et l'Aura tant que je vivrai.

v LES CONrESSICHIS.

. J'aveis obligation k tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous ; non certainement par ingratitude , mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air, Jamais le sentiment de leurs services n'est sort* de mon cœur; mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnaissance que de la leur, témoigner , et l'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces. J'ai donc gardé le silence et j'ai paru les oublier. Parisot et Perrichon n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvés les mêmes; mais on verra, vingt ans % après , dans M. Bordes , jusqu'où l'araour-propre d'un bel-esprit peut porter la ven* geance lorsqu'il se croit négligé. —

Avant de quitter Lyon , je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais , et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est mademoiselle Serre , dont j'ai- parlé dans nfa première partie, et avec laquelle j'avois renouvelé çpnnoissance tandis que j'étois chez M. de Ma-biy.À ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage ; mon cœur se prit,, et très -vivement. J'eus quelque lieu.de penser que le sien ne m'étoit pas contraire f mais elle

PARTIE H , LITRE .VU. 1 1 m'accorda une confiance qui m'ota la tentation d'en abuser. Elle n'a voit rien ni moi non plus; nos, situations étaient trop semblables pour que nous . pussions "nous unir , et , dans les vues qui m'occupoient, j'étois bien éloi-

gné de songer au mariage. Elle m'apprit , qu'un jeune commerçant, appelé M. Genève, paroissait vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux ; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être Persuadé qu'elle seroit àeureuse avec lui, je desirois qu'il l'épousât, ' comme, il a fait dans la suite \$,et pour ne pas troubler, lents innocentes, amours je me hâtai -de partir r faisant pour le bonheur de cette •charmante personne des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps , hélas ! bien court ; car j'appris , dans la suite , qu'elle étoit morfee au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé, de mes tendres regrets, durant toute ma route , je sentis , et j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices .qu'on fait au devoir et à la vertu coûtent b. faire, on-en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du coeur.

. Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côt^ défavorable , autant à celui»

rtefoia tquan* à nnon litogementi <c«r , « sur 1 î tme aa&este.quenril^tdûkrée Mi Bordes ,<f allai doger à Vhitofcfi«iBt*Qu«titi*i f <**e^d)Ês »Goradiscrsi;: proche k4k)rbow* ^ Atëarâemiey vilain jhôtel,?rvi|amet chambre^ mais *oii 'cependant •croient logé des feommus de 'mérite ^te&qwe iares&eti BordeB y iea abbés de^arbly, deGon- ,dillacy et ptasiei-frs* a*tr<es dont malheurewennent je rity; trouvai plus^aucai*. Mais j'y teou- .TuiiUttMt. deiBomHrfondj, hobereau boiteu*, ^plaideur-, faisant >le ptiriate , auquel jfc daiS' la** îConnoissan-Geide M. Roguin, maratenairt *le oio^emdeima* amis», et par haà celle du phileiaopbe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler i idau&k suite.

. >iI , aiiri)vai^Baiî»dat»l , automiie <le 174* J , ****.quinze .louis d? argent comptant * ma 1 comédie adeJHarcisse, et mon* projet de musique, pour «toute ressource , et ayant par consé- quent peu ade temps k perdre pour tâcher d'en tirerparti. Je une pressai défaire valoir mes recommandations; <tin jeune homme qui arrive à Paris avec une figure paastthje, et qui s'annonce pâr des ♦alenta/y est assuré d^être accueilli. Je lé fus, -œH**e procu- ra des agréments sans me mener

pism&n OTRÊ Tn. i3

le ^%ntf\Atosc. 'Dc^totrtcfs les personnes kquî je fus recom- mandé, il n'y en eut que troirqui roeferfent HitHes; savoir, M* 'Datnesin, geniSlhoinnie savo varii / alors écnvier , et je crois 4ayori -de madame lar princesse de Carignan ; -M.-d&Bore,' se- crétaire de l'académie des inscriptions et garde- des médaîHes du cabinet *du rt&i et le Pi Castel , jésuite ^ auteur du clave- <ennoehlaire.

R BL Damesin- pourvut au pins pressé , par dew«connois- sances qu'il me procura; l'une, de M. de Gasc, président àt mor- tier au parlement de Bordeaux;,' et qui jouoit très-bien du Vfo- Aon; l'autre; déM. l'abbé de Léon, qui logeait alors en-Sorbonne , jeune seigneur très-* a^abley qm^ourut a^fleartte son âge après -tfvoir brillé quelques' instants dans le monde «ous le nom de chevalier de Rohan. L'un et i'antM^urent k ftnta4sie d'^pren^re la composition. Je leur en donnai quelques mois de iecons <iui soutinrent xm peu ma bourse ta- «rissante. L'abbé de Léon me prit en amitié etvouloit m'avorr* pefar son secrétaire : mais % n'était par riche et ire put m'offrtr en tout que 1 huit cents francs, que je refusai bien a -regret , mal* qui ne pouvaient me suffire pour

ra»n logement , ma nourriture, et mon entrer

tien*. ,

M. de Boze me reçut fort bien. aknoit le savoir , il en a voit j mais il étoit un peu pédant. Madame de Boze aurait été sa fille;, elle étoit brillante et petite maîtresse. J'y dînois*quetquefoisj on ne sauroit avoir l'air plus gauche et plus sot que je Pavois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit et rendoitle mien plus plaisant. Quand elle meprésentoijt une as-" siette , . j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit; de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'avoit destinée > en se toinv nant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guère que dans la tête de ce campagnard il ne laissott pas d'y avôjr quelque es*prit. M. de Boze me présenta ^ M. de Réaumur, son ami, qui venoît dîner chez lui tous les vendredis , jours d'académie des sciences. Il lui parla de mpn projet, et du désir que j'ayoip .de le soumettre a l'examen de l'académie.

M. de Ré au mur se changea de la proposition , qui fut agréée. Le jour donné je fus intro4uit et présenté par M. de Réaumurj et le même jour > 22 août 1742 , j'eus rfconneur de lire k

PARfp II , LTVRE VIL t5 t l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très -imposante, j'y fus. beau* coup moijs intimidé que devant madame de Boze, et je me tirai passablement dé ma lecture et de mes réponses. Le mémoire réussit , et m'attira des compliments qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent , imaginant a peine que , deyant une académie , quiconque n'en étoit pas pût'a-

voir le sens commun. Les corn*, missaires qu'on me donna furent MM. de Mai- " ran , Hellot , et de Fouchy ; tous trois, gens de mérite assurément , mais dont pas un ne savo.it la musique r assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

. Durant mes conférences avec ces messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise que, si quelquefois les savants ont. moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent en revanche encore plus .fortement a ceux qu'ils ont. Quelque foibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement-, Je l'avoue, et en mauvais, termes, mais pat des raisons péxerapt pires , je*ne vins pas une | seule fois à bout de me faire entendre et de les

i6 LES CONFESSAIS,

contenter. Pétois toujours 'ébahi de la facilité avec laquelle , à l'aide* de quelques phrases sonores, ils me réfutaient sans m'm-voir compris. Us déterrèrent, je ne • sais on-, qu'un moine, appelé le P. Souhaitti , a voit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit-pas neuf. Et passe pour cela : car, bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. Souhaitti, et •bien que sa manière d'écrire les sept notes îiü* plam-ohant, sans même songer aux octaves, ne j méritât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec mtt simple et com-mode invention pour noter^dscment par chiffres toute musique imaginable, clefs, silence, octaves , mesures , temps ;et valeurs des notes , choses auxquelles Souhaitti n'a voit pas même songé; U étoit néanmoins ^très-vrai de dire que , quant a l'élémentaire expressiondes sept notes , il en étoit le premier inventeur; Mais, outre qu'ils don* nèrent à cette invention .primitive plus d'im-portance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là ; et sitôt

qu'ils voulurent parler du fond du système ils ne- firent phis* que déraisonner * L* plus grand avantage ^du. mien étoit d'abroger les> transpositions eties -clefe , en sorte nue

PJtîflPÎEÏÏ, LIVRE VIL t 7

ie'tkèbiemotcexvi setrtmvoît noté et transposé k volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule ièttre inhâte à la tête de l*air. Ces messieurs «voient uuï dire aux croque-sol de Paris que la méthode d'exécuter par transposhiôn ne Valoitrien. ib^partirent dé la pour tourner en itrnciMe objettiôn côitire mon système soi* ■avantage le phisinarqué , et ils décidèrent que ma^note étoit bonne pont la vocale , et mau> vaisepour lHnstrùmentale ; au lieu de décider, «drame ik Faftroient 1 dû , '• qcf eïïe 'étoit benne

Sut la voeaïe ef méiBenre p i our l'instrument é* £ur kur rapport; Pacadëraie m'accorda T<n l ceHificat'plèm i W i ^ès^beaux compliments* -îtrttvers lesquels Ou dtéméloît , pour le fond » qu'elle ne fwgeoitmon système ni neuf ni utiles J&ite crus pas devoir orner d'une pareille -pîèce lNmvrage intitulé : dissertation sur la '^tkUs^jue m<> *fome'j'p&Hequel j'en appelois au

J r èùs lieud#»remar<|uer im cette occasion combien , même fcvecutr esprit borné, la con- ^iss^ce tmlqtte mais profonde de la chose est : pféfër« l ble , pour en bien juger, a toutes' ks lumières que donne la- culture des sciences.

i8 LES CONFESSIONS,

lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût a faire a mou système y fut faite par Hameau. A peine le lui eus- je expliqué , qu'il en vit

le côté foible. Vos signes , dit-il , sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs , en ce qu'ils représentent nettement les intervalles et montrent toujours le simple dans le redoublé} mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent pour chaque intervalle une opération de l'esprit, qui ne peut suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes , continua-t-il , se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes l'une très-haute > l'autre très-basse se, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires , je vois du premier coup d'œil que l'une est jointe à l'autre par degrés conjoints^ mais , pour m'assurer chez vous de cette tirade , il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, et j'en convins à l'instant. Quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer : et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à

PARTIE H , LIVRE VII. il n'y a aucun académicien; mais il Test que tous, ces grands savants qui savent tant de choses sachent si peu que chacun ne devrait juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature; et par la cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent , concentré dans mon système de musique, je m'obstinois à vouloir par lui faire une révolution dans cet art , et parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux-arts, se conjoint toujours, à Paris, avec la fortune. Je m'enferma dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre , dans un

ouvrage destiné pour le public , le mémoire que j'avois lu a l'académie, La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit , vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères , que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutants , et qu'il me sem* bloit cependant bien juste que mon ouvrage

me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant. #

Bonnefond me procura QuiHau le père. , qui fit avec moi un traité à moitié profit , saqs compter \e privilège que je payai seul, Tant fat opéré par ledit Quillau , que j'en fus pour mon privilège et n'ai tiré jamais un liard de -cette éditiofi , qui vraisemblablement eut un débit médiocre * quoique é'abbé Dèsjfou/taines m'eût promis de la faire aller , et que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon système étoit la crainte que, s'il n'étoit pas admis, on ne perdît*le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois a cela que la pratique de ma note rendoit les idées si 4^ e9 > (î ue > pour apprendre la musique par les caractères ordinaires , on gagneroit encore beaucoup de temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique a une jeune Américaine appelée mademoiselle des Boulins, dont M. Huguin m'avoit procuré la eonnoissance :

en trois mois elle fut en état de débiffrer su* ma note quelque musique que ce fût, et même

PARTIE H, LIVRE VIL at de chanter à livre ouvert , mieux que > moi* même , toute celle qui n'étoit pas fort chargée de difficultés. Ce succès- fut frappant mais ignoré. Un autre en auroît rem-

pli les journaux} mais , avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir, «

Voilà comment ma fontaine de héron fut ■ fH#re cassée \$ mai* cette seconde fois j'avois trente ans., j'étois homme fait, et je me trou- *ois sur le pavé de Paris ou Vçn ne vit pas pou» rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'ont pas bien lu ma première partie. Je venois de me donner As mouvements aussi grands qu'inutiles ; j'avw** besoin 4e> reprendre haleine. Au lieu, de me livrer au désespoir , je me livrai tranquille» ment à ma paresse et aux soins de la Provvr dence , et, pour lui donner le temps de faire son oeuvre * je me mis à manger , sans me prêt* ser , quelques louis qui me restaient encore y réglant la dépense de mes nonchalants plaàr sirs sans la retrancher, n'allant plus au ca& que de deux jours l'un , et au spectacle, que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y frire,

*a LES CONFESSIONS.

n'ayant de ma vie mis un sou a cet usage si
ce n'est une seule fois , dont j'aurai bientôt a
parler.

La sécurité , la volupté ^ la confiance avefr laquelle je me livrois a -cette vie indolente et solitaire , que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois , mt une des singularités de ma vie et une des bizarreries de "mon humeur.

L/extrême besoin que j'avois qu'on^'occd^âft'

'de moi étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer ; et la nécessité de faire des visites me les rendoit insupportables , au point que je cessai même de voir les académiciens et autres gens de lettres avec lesquels

"j'étois déjà faufilé. Hérivaux, l'abbé de Mably , Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle fut plue , et il eut la complaisance de la retoucher. Diderot , plus jeune qu'eux, étoit à peu près de mon âge. Il aimoit la musique ; il en savoit la théorie) nous en parlions ensemble : il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des Maisons plus intimes, qui ont duré quinze ans , et qui probablement dureroient encore , si

PARME n , LIVRE m a3 malheureusement, et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

' On n'imagineroit pas à quoi j'occupois ce court et précieux intervalle qui me restoit encore ayant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes que j'avois appris souvent- fois , et autant de fois oubliés. Tous les matins , ferois les di^heurs , ' j'allois me promener au Luxembourg , un Virgile et un Rousseau dans ma poche ; et la , " jusqu'à l'heure du dîner , je rémémorois un- * tôt «ne ode sacrée et tantôt une bucolique > ^ ^ sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse les Athéniens prisonniers gagnaient leur vie à réciter les poèmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir «contre la misère fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur.

* J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs ,
auxquels je consacrais régulièrement , au café de Maugis , les
après-midi des jours que je h'allois,pas au spectacle. Je fi* lit
connaissance avec M. de Légal , avec un

M> Hu^on,avecPhilidor*avectausle& gro»d\$, joueurs
d'échecs de ce temps-la; , et n'eu de-, 'vins pas plus habile. Je ne
doutai pas cependant que je ne devinsse a la fin plus fort qu'eux,
tous , et c'en étoit assez selon moi pour nie, servir de ressource.
De quelque ..folie que je mj engouasse , j'y portois toujours la
même; -manière de raisonner. Je me d*soi\$:Quiconqfle- ^prjme
eu quelque chose. est. toujours sûr d'être; •Recherché : j>rimons
donc, n'importe en quoi;^ je -serai recherché, j; les .occasions. r
se présentent, et mon mérite fera* le reste.. Cet e1fi\$an% » tii-
lage n'étoitpas le sptisme de ma raison^, c'étoit celui .de. 4 mpn
indolence, Effraye* de#, grands et rapides efforts qu'il aurait fal-
lu ft ire j pour m'évertuër »je tâcfcois de, flatter ma, pa^ resse-, et
je m'en voiloï* U honte par .de* ar^, guments. dignes d'^Uje., . •
t

J'attendois aipsi .tranquillement la fin d^t mon argent \$ et je
crois que, je serois arrivé, au, dernier sou sans m'en émouvoir da-
vantage <vt si le P. Castel , que j'slloia voir quelquefois en allant
au café, ne m'eût arraché dftjnajb^ . tfiargie* te, P»]Castejl^toit
fou^ mais bpiMiQmtf me au, demeurant t il étoit #çh,é me voiu,
consumer ainsi s*ms rieu^ftû^ Puisque .le*!

* PARTIE H , LIVRE VII. a5

musiciens , me dit-il , puisque les- savants ne chantent pas à
votre unisson , changez de cordes, etvoyez les ferames.Vous réus-
sirez peutêtre mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à madame

de Beuzenval ; allez la voir de ma parf. C'est une, bonde femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vous verrez, chez elle madame de Broglie sa fille , qui est une femme d'esprit. Madame Dupin en est une autre a qui j'ai aussi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage , elle a envie de vous voir, et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes, Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes, ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais. .

Après avoir long-temps remis d'un jour à l'autre l'exécution de ces terribles corvées , je pris enfin courage , et j'allai voir madame de Beuzenval. Elle me reçut avec bonté.. Madame de Broglie étant entrée dans sa chambre , elle lui dit : Ma fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Madame de Broglie me fit compliment sur ,mon ouvrage , et , me menant à son clavecin , me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pen- III. a

26 yBS CÔLVfESSIONS. -

iule qu'il toit près d'une Jieure , je vbùliis m'en allier. Btadame de Beuzenval me dît :

Vous êtes loin de vôtre quartier , restez j'vois dînerez ici. Je ne mè fis pas'prier.'Hfi'qiiâr't d'heure après , je compris par quelque mdt que le dîné auquel elle m'invitoit étoit celui de son oifice. Madame de'Beuzenval étoit tiite très-bonne femme , mais bornée ; et , 'iriçfp pleine de son illustré noblesse polonaise , éHe avoit peu d'idée des*ë£àrds qu'on doit âux talents. Elle me jugeoit même en cette bccàsiota sur mon maintien plus que sur mon équipage , qui , quoique très-simple , étoit fort propre , et n'anohçoît point du tôtft un nômme fait pour dîner a l'office. Tén âvois' oublié le cuemin depuis trop long-temps" pdûr Voulon* le

rapprendre /Sans lillier' voir tout môn dépit , je dis à madame de Beuzenvàl qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier , èt je voulus partir. Madame de Broglie s'approcha de sa mère , èt lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Madame de fieuzeAyal se leva pour me retenir, et médit . Je compte que c'est avec nous que vdb&juous ferez l'honneur de dîner.

Je crus qu'H&ître le fier eût été faire le sot , et

PARTIE' H , LIVRE VIL %j je restai. D'ailleurs. la bonté de .madame de Broglie mfavoit touché , et me,la orendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner Avec elle , et j'espérai qu'en me connaissant davantage elle . n'auroit pas regret à jn'avoir prostré . cet honneur. M. le président de Lamoignon , grand ami* de «la maison, j dîna aussi. U avait, ainsi que madame de Broglie , ce petit; jargon de .Paris , tout en petits mots , tout en petites al-'testons fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller .pour le pauvre .tfea&4acques. J'eus le }jgn seos de ne pas; faire le gentil malgré Minerve, «t je me tus, Jleureux si j'eusse été toujours •aussi .sage ! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdisse , et de ne pouvoir justifier aux yeux de (rna-daate de Broglie ce qu'elle a voit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître '«n vers écrite à Parisotjpenjjant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquait pas de chaleur ; j'en mis dans la façon de le réciter , et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité> soit .vérité dans, mes interprétations , je crus voir qiterte,ije^^4e.ma4ame de Broglie disoient

à sa mère : Hé bien , maman ! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros f mais^aprèsd'être ainsi vengé , je fus content. Madame de Broglie poussant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi , crut que j'allois faire sensation dans Paris , et devenir un homme à bonnes fortunes.

Pour guider mon inexpérience , elle me donna L\$ Confessions du comte de***. Ce livre , me dit-elle , est un Mentor dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnaissance pour la main dont il me venoit , mais riant quelquefois de l'opinion que paroissoit avoir cette dame de mqu mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je désirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très-bien : c'est seul ami vrai que j'ai eu parmi les gens de lettres ».

* le l'ai cm si long-temps et si parfaitement , que ctytâ lui que depuis mon retour à Paris jeeonfiai le manuscrit de mes Confessions* Le défiant Jean-Jac-

PARTIE II, LIVRE 29 Dès-lors j'osai compter que madame la baronne de Beuzenval et madame la marquise de Broglie prenant intérêt à moi ne me laisseraient pas long-temps sans ressource , et je ne me trompai pas. Parlons maintenant, de mon entrée chez madame Dupin , qui a eu de plus longues suites.

Madame Dupin étoit , comme on sait , fille de Samuel Bernard et de madame Fontaine.

Elles étoient trois soeurs qu'on pouvoit appeler les trois Grâtes. Madame de la Touche , qui fit une escapade en Angle-

terre ayee le duc de Kingston. Madame Darty , la maîtresse , et , bien plus , l'amie , L'unique et sincère amie de M. le prince de Gonti , femme adorable autant par la douceur , par la bonté de son charmant caractère , que par l'agrément de son esprit et par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin madame Dupin , la plus belle des trois , et la

ques n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

(Au lieu de cette note il y a simplement dans le manuscrit autographe) :

« Voilà ce que j'aurois pensé toujours si je n'étois • jamais revenu à Paris. >

30 t#S CONFESSIONS»

seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa condaite» Elle fut le prix de l'hospitalité de M. Dnpin, a qui sa mère la donna avec une place de fermier-général et une fortune im* mense , en reconnaissance du bon accueil qu'il . lui avoit fait dans sa province. Elle étoit en-* core , quand je la vis pour la première foi*, une des plu% belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les buts nus, les cheveux épars , son peignoir mal arrangé Cet abord m'étoit très-nouveau j ma pAmetétenjjr tint pas , je me trouble, je m'égare, et bref me voïllr épris de madame Dupra.

Mon trouble ne parut pourtant pas me nuire auprès d'elle ; elle ne s'en aperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur , me parla de * mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin*, me retint à ctfner, me fit mettre à table à oété

d'eUe. Il n'en faK loit pas tant pour me rendre fou j je le devins. Elle me permit de la venir voir i j'usai , j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, jf y dïaoisdeux ou trois fois par semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais» Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente

PARTUÇ IJ> UV*MÇ XH 3i étp,it une porte offerte à la fortune j jfe ne voulais pas , dans, n*a situation , risquer de me lfl fermer. Madame Dupin., tout aimable qu'elle, était , étoit sérieuse et froide ; }e ne trouvois ri^ n, dans ses manières d ? a&sez agaçant ppur nlpUbardir* Enfiaw maison , aussi brillante ors qu'aucune ajpfe dans Paris , rassemblent sociétés auxquelles, iï*ne mangupit que d'être mftç peu #oins nombreuses pour être d'éljfrdans tous les genres* Elle aimoit à voir

rlés gens qui jetoieutde l'éclat, les, grands, jens tfc lettres , les belles femmes : on ne* ypyojt chez. elje. que,ducs^ambassadeurs, cordons^] eus. Madame la prm cessée Rohaja, madame la comtesse de Forqalfluier , madame de r MJrepoix,, madame de.Bri-gnolé, milady Hervey , pouvaient passer jour^s, amies. Si. de Ftmtenelle , l'abbé de Saint-Pierre ^ l'abbé, S allier, M. de Fourmnnt, M* de Çernis, M* de Buffon , fyl. <JLe Voltaire , étoiept de son cercle e,t deses diuers. Si son maintien ré&erv? n'at- ; tiroit pas beaucoup les jeunes gent , sa société d'au^tanjt mieux composée n'en étoit que plus, imposante?» ejt 1\$ pauvre Jean- Jacques n'avoit pafl d,e, quoi se flatter de briller ^eaujgup au J,, ieu de toufc cela, .fe n'osai, donc parler ;

mais ne pouvant plus me taire , j osai écrire. Elle garda ma lettre deux jours sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit? en m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation

d'un ton' froid qui me glaça. Je vojilus parler , la parole expira sur mes lèvres; ma subite passion atteignit avec Pespérance, et, après une déclaration dans les formés, je continuai à vivre avec elle comme auparavant, # sans plus lui parler de rien , même des^yêux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trompai, M. de Francueil , fils de M. Dupin et beau-fils de madame , étoit à peu près de son âge et du., mien. Il avoit de l'esprit, de la figure} il pouvoit avoir des prétentions. On disoit qu'il en avoit auprès d'elle , uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide , bien douce , et qu'elle vivoit parfaitement. .rrtent bien avec tous les deux. M. de Francueil aimoit et cultivoit les talents. La musique , qu'il savoit très-bien , fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup : je m'at- * tachois à lui , quand tout d'un coup il me fit entendre que madame Dupin trouvoit mes visites trop fréquentes , et me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à s|q^

PARTIE II , UVRE VU. 33 place quand elle me rendit ma lettre j mais huit ou dix jours après et sans aucune autre cause , il venoit , ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. et madame de Francueil. J'y allai cependant plus rarement-, et j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait , si , par Un autre caprice imprévu , madame Dupin ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit à dix jours à son fils , &i , changeant de gouverneur , restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à madame Dupin pouvoit seul me rendre souffrable j car le pauvre Chenonceaux avoit dès-lors cette mauvaise tête qui a failli déshonorer sa fa-

mille, et qui l'a fait mourir à l'Ile de Bourbon. Pendant que je fus auprès de lui , je l'empêchai défaire du mal à lui-même ou à d'autres , et voila tout : encore ne fut-ce pas une médiocre peine ; et je ne m'en serois pas cfeargé huit jours de plus , quand madame Dupin se aeroit donnée a moi pour récompense.

M. de Francueil me prenoit en amitié : je travaillons avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chimie chez Rouelle. Pour

me rapprocher de lui , je quittai mon hôtel Saint-Quentin > et vins me loger au jeu de paume de la rue Verdelet , qui donne dans la me Plâ trière, ou logeoit M- Dupis. Là , par la suite d'un rhume négligé , je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent durant ma jeunesse de ces maladies inflammatoires , pleurésies , et surtout des esquinanciae auxquelles j'étois très-sujet , dont jé* né tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour m* familiariser avec son image. Durant ma conva^ leseenoe , j'eus le temps de réfléchir sur raotr état, et de déplorer ma timidité , ma faiblesse, et mon indolence, qui, malgré le feu dont je me seotois embrasé , me laissoient languir dans Foisiveté d'esprit, toujours k la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade , j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnait alors , et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talents des autres , qui m'a toujours fait défier des miens , je ne pouvois m'empêcher detrouver cette musique foibie , sans chaleur , sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'a-

PARUE H , UVRE VIT

yojs^ty com^sitiQ^ d'un opéra % \$Xw&Vtt ta#çe <me j'en£en-
doi*4pjmer pajç l<% genj-i Ysçtt k cette entreprise , m'en v rebu-
to^ent 3 l'instant même , et,m,e faisojffilt rougir, d'qs^f yso^nD-
faiUeurs* ou trç^ver q^çjl^i'u^^ voulût me fournir 4& paroles,^
et; prçn4rç Û peine de les tourner k mpn, gr4 ? C?s idée\$çi e .
mimique et d'opéra me. reviiiirenj; durant ma, maladie , et , dans
le transport de ma,, fieyre ^ je composas des yçps ^ des, ^Mnts ,
deç di*o , <\$ç\$ chœurs. Je soia certain d'ajyoiii fa& d^uXf ou
trois morceaux, di priwr irUe^jpnç^ diçnçs ; ffeut-être 4e Va4-
wratipç des pâître», s'ijsj avouent pu Je*, çnjendre exécuter» O !
si Ton pouvoit tenir-registre des rêves d'un fiévreux , quelles
grands e^suWifwes choses on verroit sortir q^e^efyis ^e.soa dé-
lire^ ,

Çes sujets de n*nsicf»e et 4 r Qpéra m'occupèrent encore pen-
dant ma conyajescence , mais plus tranquillçmçmt ! A force d'y
penser et m4me malgr^ moi , je voulus w frvoir le coçur net 4 et
tenter 4e y |ajreà moise^ un opéra paroles et musique,. Çe «'était
pas tout-à-faij mon coup d'essai»; J'avois fait jadis, à Çchainb^^
ry un opéra^tpag^die, intitula IphizçtA* rçte Â qptej'aypif eu le
bon.s^pdejeteraufeu,*

J>ayois fait a Lyon un autre Intitulé la Découverte du Nou-
veau Monde , idont , après l'avoir lu à M. Bordés , a l'abbé Mably
, à l'abbé Trublitt , et à d'autres , j'avois fini par faire . le même
usage , quoique j'eusse déjà fait la' musique du prologue et du
premier acte , et que David m'eût dit , en voyant cette musique ,
qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Gette fois , avant que de mettre la main a l'œuvre , je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différents «n trois actes détachés * chacun dans un différent caractère de musique , et , prenant pour chaque sujet les amours d'un poète , j'intitulai cet opéra Les Muses galantes. Mon premier acte , en genre de musique forte, étoit le Tasse ; le second, en genre de musique tendre , étoit Ovide ; ,le troisième , intitulé Anacréon , devoit respirer la gaieté du dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte , et je m'y ; livrai avec une ardeur qui ^ pour la première fois , me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir , près d'entrer à l'Opéra , me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées , je

PARTIE II, LIVRE VII. 3j remets mon aigent dans ma poche , je cours m'enfermer chez moi , je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer ; et là , me livrant à tout l'œstre poétique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Fer rare (car j'étois le Tasse pour lors) , et mes nobles et fiers sentiments vis-à-vis de son» injuste frère, » me 'donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée d^s les bras de la première beauté de l'univers. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait ; mais ce peu , presque effacé par la lassitude et le sommeil , ne laissent pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois , je ne poussai pas fort loin ce travail , en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison Dupin , madame de Beuzenval et madame de Broglie , que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M.

le jointe de Montaigu , capitaine aux gardes , venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. G'étoit un am~

38 liES QQNFî^SiOîfâ.

bassadeur de la &çoa 4* Rafja%, auquel il faisoU très^&sid4mf>t la a**u\ Soi* frè*e]* cttevalier de Montaigu ,, gentUhomme de la manche de monseigneur le Dauphin , étek de la connoissance de oes deux dames , et .de celle de l'abbé Alarv de l'Académie fraaeoise» que je voyois aussi quelquefois. Madame de Broglie , Sachaufquele nouvel ambassadeur ckeroboit un secrétaire , me proposa. Nous en* traînes, en pourpanler. Je demandois cinquante louis d'appointemeknl , ce qui était bien peu dans une place f^i l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donne* qiie cent pistoles , et que je fisse le*voyage à mes frais* La proposé tion étoit ridicule. Nous ne pûmes nous ao* corder. M; de FraneueU , qui faisoit tous ses efforts pour me retenir , l'emporte. Je restai , et M. de Montaigu partit , emmenant un autre secrétaire , nommé M, Foflau -, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-Usarrivéa à Venise qu'ilssç brouillèrent. Follau , voyant qu'à aveit affaire à un fou , le planta la \$ et M. de Montaigu, n'ajant qu'un petit abbé , appelé de Binis > qui écri* voit sous le secrétaire , et n'était, pas. en état d'en remplir fe place , eut recours à moi. Le

PARTIE II, LIVRE VII. 3g chevalier , sou> frère* , homme d'esprit , me tourna iS bien , me faisant entendre qu'il j avoit des droits attachés à la place de secrétaire , qu'i me fit accepter les mille fraacs. J'eus vingt louis pour mou voyage , et je partis,*

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route duMont-Cenis pourvoir en passant ma pauvre maman ; mais je descendis le

Rhône , et fus m'erabarker à Toulon pour Gènes , tant pa* raison d'économie, que pour prendre un passeport de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence , et à qui j'étois adressé. M« de Montaigu , ne pouvant se passer de moi , m'écriyoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte augloise y avoit mouiUé , et visita la felouque sur laquelle j'étois. Cela noua assujettit , en arrivant à Gènes , après une longue et fatigante traversée , à une quarantaine de vingt-un jours. On donna le choix aux passa* gers de la faire à bord > ou au lazaret , dans lequel on nous prévint que nous ne trouver rions que les quatre mura, parce qu'on n'a voit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable cha«

leur , l'espace étroit , l'impossibilité d'y marcher , la vermine , me firent préférer lé lazaret , à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment a deux étages absolument nu , où je ne trouvai ni fenêtre , ni lit , ni table , ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir , ni une botte de paille pour me-coucher. On m'apporta mon manteau , mon sac de nuit , mes deux malles ; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures , et je restai la , maître de me promener a mon aise de chambre en chambre et d'étage «n étage , trouvant partout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque , et , comme un autre Robiusion , je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours , comme j'aurois pu faire pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avais gagnés dans la felouque. Quarfd , a force de changer de linge et de hardes , je me fus enfin rendu net , je procédai a l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je

me fi» un bon matelas de mes vestes et de mes chemises , des draps , de plusieurs serviettes que je cousis , une couverture de

PARTIE II , LIVRE VIL 41 ma robe-de-chambre , un oreiller démon manteau. Je me fis un siège d'une malle posée à " plat , et une table d'une autre que je mis de champ. Je tirai du «papier , une écritoire; j'arrangeai en manière de bibliothèque une douzaine de livres que j'avois. Bref,* je m'accommodai si bien , qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres , j'étois presque aussi commodément à ce lazaret qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet* Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe ; deux grenadiers , la baïonnette au bout du fusil , les escortoient * l'escalier étoit ma salle à manger, le haut du palier me servoit de table, la marche inférieure me servait de siège ; et , quand mon dîné étoit servi , l'on sonnoit , en se retirant , une clochettè poir m'avertir de me mettre à table. Entre mes repas , quand je ne lisois ni n'écrivois , ou que je ne travaillions pas à mon ameublement , j'allois me promener dans le cimetière des protestants qui me servoit de cour , ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port , et d'où je pouvois voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours ; et j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment ,

4a l#S Co5ÎFE3SWNS.. ^

ai A{, t de Jonvilte , envoyé devance, à je fis parvenncune lettre vioeigr^ , parfuwée; et demi-brûlée , n'e^t fait abréger in,on temp& de huit jours : je les aHai passer chez lui , et >e me trouvai mieux , > je l'avoue* > du gîte de sa maison que de celui du lazaret, Il me fit force caresses^ Pupont , 90a secrétaire , étoifc un bon garçon , qui me mena > tantaGèoes qu'à; la campagne , dans plusieurs maison oà l'on s'amusoit assez > et jq liai

avec lui ce « i&Qi%i sance e* correspondance » que nofts eotretmn mes fort long-temps* Je pourswvis agréablement ma route à travers la Lombacdie ; je, vis Mi(an , Vérone » Bresse , Papoue ; et- j'arrivai enfin à Yenise » , impatientement attendu pa* M. l'ambassadeur ».

Je trouvai des tas de dépêlfoea tant de la cour, que des autres ambassadeurs , dont il Vayçit pu lire ce qui étoitcbUfré", quoiqu'il e4t tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant ja^ mais travaille* dans aucun. bureau, ni vu.de ma . vie un chiffre de ministre , je craignis, d'abord d'être embarrassé* Wws j# trouvais que rien n'étoit plus simple : et en moins de huitf jours j'eus déchiffré le tojut;, qui assurément u'e». v% loit pas la peine } car outre<me l'ambassade 4«

PABfflt: n , LIVRE vii. 43 Venise est toujours assez oisive , ce n'était pas à ce pauvre homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation» Il s'étoit trouvé flans un grand embarras jusqu'à mon arrivée , ne sachant ni dicter , ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentit, et me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de Frouîaj son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. le Blond, étoit resté chargé des. affaires de l'ambassade, et, depuis l'arrivée de M. de Montaignu , il continuent de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait* M. de Montaignu v , jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même n'y entendît rien , prit en guignon le consul , et sitôt que je fus arrivé , il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre ; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui , jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et chez son confèrent ; et dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour se-

crétaire d'ambassade un homme à lui qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la epur.

Cela rendit ma situation assez agréable , et

empêcha ses gentilshommes , qui étoient Italiens , ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de mê disputer la primauté dans sa maison. Je me seryis avec succès de l'autorité* qui y étoit attachée pour maintenir son droit de liste , c'est-a-dire , la franchise de son quartier contre les tentatives ou'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers vénitien s n'a voient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits , quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son excellence n'auroit pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat , qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre ; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire qui l'expédiolt et le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Sans être François , je trouvai cet usage injuste, et je l'abrogeai pour les François; mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre , que le marquis Scotti , frère du favori de la reine d'Espagne , m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin,

PARTIE n , LIVRE VH. 45 jè le lui fis demander , hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la reV forme que j'atois faite dans la taxe des passeports , il ne se présenta plus pour en avoir que ,jdes foules de prétendus François , qui , dans des baragouins abominables, se disoient , l'un Provençal, J'autre Picard, l'autre Bourguignon.

Gomme j'ail'oreille assez fine, ^e n'en fus guère la dupe ; et je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé 'mon sequin. J'eus la bêtise de dire à M. de Montaigu ^qui ne savoit rien de rien , ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui frfcouvrii» • les oreilles; et, sans me dire son avis sur h suppression de ceux des François , il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalents. Plus indigné de cette bassesse qu'affecté par mon intérêt , je rejetai hautement sa proposition : il insista, je m'échauffais. Non , Monsieur, lui disje très^vivement , que votre excellence garde ce qui est à elle et me laisse ce qui est à moi , je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagneroit rien par cette voie, il en prit une autre , et n'eut pas honte de me dire que, puisque j'avois les profits de sa chancellerie,, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus

pas chicaner Bar cet article; et depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre , papier , cire ,jougie, nompaille , et tout le re%te, sans qu'il m'en ait jamais remboursé un liard. Gela ne m'empêcha pas de faire une petite part du prqg duit des passeports à l'abbé de Binis, bon garçon , et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il'étoit complaisant envers moi , je n'étois pas moins honnête envers lui , et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins * embarrassanté que je n'a vois craint pour un "homme sans expérience , auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage , et dont , pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement con- . ■ trarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis Mari, ambassadeur d'Espagne

, homme adroit et fin, 4rui l'eût mené par le nez s'il eut voulu , mais qui , vu l'union d'intérêt des deux couronnes ^ le conseilloit assez bien , si l'autre n'eût gâté -ses conseils en fourraiit; toujours du sien dans ; leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert étoit d'engager les Vénitiens à

PAtoE II , LIVHE VII. 47 maintenir ianeutralité. Ceur-cine-manquoient ■pas de prétexter de leur fidélité à l'observer , tandis qu'ils fournissaient publiquement des munitions aux troupes autrichiennes et même ées recrutes , sous prétexte de désertion. M. lie Montaigu , qui , je crois , vouloit plaire à la ré- • publique , ne manquoit pas aussi , malgté me% représentations, de me faire assurer, dans toutes se» dépêches , qu'elle n'enfremdroit jamais la neutralité» L'entêtement et la stupidité de ce 'pauvre hohime ràe faisaient écrire et faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être Pagetit, puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il "Vouloit absolument que la plus grande partie de sa dépêche ati roi et de celle au ministre fât en chiffres, quoique Tune ét l'autre ne contînt absôhument rien qui demandât cette précaution.

Je hrî représentai qu'entre le vendredt , qu'arrivoient les dépêches de la cour , et le samedi que partaient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour Pemplqjrjrer a tant de chiffres et a la forte correspondance doht j'éteis chargé par le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable : ce fut de foire dès le jeudi

jitizefl by C

la réponse aux dépêches qui dévoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut si heureusement trouvée , que , quoi que je pusse lui dire sur l'impossibilité , sur l'absurdité de son exécution , il en fallut passer par la , et , tout le temps que j'ai demeuré chez lui , après avoir j^enu note de quelque mots qu'il me disoit dans la semaine a la volée , et de quelques nouvelles triviales que j'al-
lois écumanant par-ci , pa£^k , muni de ces unques matériaux , je ne manquons jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui dévoient partir le samedi , sauf quelques additions ou corrections à faire sur celles qui dévoient venir le vendredi , et auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre ; tic fort plaisant , et qui donnoit k sa correspondance un ridicule difficile k imaginer ; c'étoit de renvoyer chaque nouvelle k sa source , au lieu de lui feire suivre son cours. Il ma r quoi t à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maure pas celles de Paris , à M. d'Havrincourt celles de Suède , k M. de la Chétardie celles de Pétersbourg , et quelquefois k chacun eelles qui venoient de lui-même , en termes un peu différents. Comme de tout ce que je lui

jUmambe w tow .sans te* lire, <aek me reo- 4oit un peu plu>
i>%***£tre ,de totumer ces derrières e nW mode ^etujJjrJie au
m*ins croiser Je* «Wnvefles- Wbfc il ** £kt impossible 4e don-
ner un 4ctur *aâsonnanâe eus dépêche* es»

^eatfeUtift ; heureux «woore quand il ne a^avi- \$oit pas d'y
larder inproipptu quelques lignes de^#qn estoc t qui«ne fer-
goien* de «retourner transcrita en h&te tonte la dépêche , om^e
de cette .nouvelle impertinence» a laquelle il {alait donner
l'honneur dn ehifire, «ans quai il ne l'auroUjpes signée- Je in*
tenté vingt «foi* , peur i^nwiv 4e ,sa gWre • de chiner «antre
4*H*e «iwe on ^uil «Voit 4i* * mais , aeatajf qne i>en me pou-

vait amuser une pa* <âUe n> Â4éJ#*é ,, je Je laissai d&xirer è Jés
mques* consent de lui pader weçi^qejùse , <« de rem.

plir aux miens mon devoir auprès de lui.

C!esict^neie fo^onj^ursavee-une droiture, m tête et un «en-
rage quiméritdient de sa part juste autee récompense a#e celle
jqu&l'en reçus «lafin. Aétoi* temps que je/Pise fine lois ce x{«e
Je «ciel, qui nVAve&d^uéd'uu^wux «natuael, ce que Védnceûoo
que jtedfes reçue

-patois* signer, il plchesdela «our» e

*r«eunoit queJes déçoit «eUeapour le» an-

50 XES CONFESSIONS,

de la meilleure de* femmes , ce que celle qu? je m'étois don-
née à moi-même, m'a voit fait être , et je le fus. Livré à moi seul ,
sans ami , sans conseil, sans expérience, en pays étranger , ser-
vant une nation étrangère V au milieu d'une foule de fripons qui ,
pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple , me
tentaient de les imiter ; loin d'en rien faire, je servis bien la
France, a qui je ne devois rien , et mieux l'ambassadeur , comme
il étoit juste , £ en tout ce qui dépendit de moi. Irréprochable
dans un poste assez en vue , jé méritai , j'obtins l'estime de la ré-
publique , celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en
correspondance , et l'affection de tous les François établis a Ve-
nise , sans en excepter le consul même , a^ue je supplantais a re-
gret dans des fonctions que je sa vois lui être dues , et qui me
donnoient plus d'embarras que de plaisir. 1 \

M. de Montaigu , livré totalement au marquis Mari, qui n'en-
troit pas 'dans le détail de ses devoirs, les négligeoit k tel point

que, sans moi , les François qui étaient a Venise ne se seroient pas aperçus qu'il y eût un ambassadeur leur nation. Toujours éconduits ,

PARTIE H , LIVRE VII 5i

sans qu'il voulût ks entendre , lorsqu'ils avaient besoin de sa-protection , ils se rebutèrent , et l'on nten voyoit plus aucun , ni à «a suite , ni a sa table où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il aurait dû faire : je rendis aux François qui avoient recours a lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurais fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place , à cause de la mienne. , i'étois forcé de recourir souvent au consul, et le consul, établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagements a garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu . Quelquefois , cependant , le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurois a des démarches hasardeuses , dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire ..On ne se douteroit guère que c'est a moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline et sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronèse , leur père, s'étoit engagé pouiINa troupe italienne , et , après avoir reçu deux mille francs pour son voyage , au lieu de partir , il s'étoit tranquillement mis à Venise au théofede Saint-

§2 LES COOfBSSfOffB.

Lac 1 , où Cnrtttme , # tout enfant qu'^cèa étoit encore , attirait beaucoup de monde.

i/L le àmt de Gtsvres , comme premier gentik nomme de la chambre, éorrrk a ttambass»* Aeur pour réclamer le père et la fille. M. de Montaigu me donne la lettre , et , pour teste instruction, me dit: Voynz cela. J'allai chez M. le Blond le prier de parler an patricien à qui apparteaioit le théâtre de Saint«-Luc , et qui était, je crois , cm Zustinism, afin qu'il renvoyât Vérenese qui ié-toit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucknt pas trop de la concussion , la fit mal. Zustimani battit la campagne , et Véronèse ne fot point ren** >voyé. J'étois piqué. L'on étoit en carnaval ; ayant pris la babutte et le masque , je me fis, mener au palais Zuiâmam. Tous ceux qui Tîrent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés : Venise n-avoit jamais vu pareille chose. J'entre , je me fate annoncer sens le nom d'aria siora Maschem.

3rok que je lus introduit , j'otai mon masque

* Je suis en doute si ce n'étoit point S. -Samuel. -Le* nomi propres m'échappent tbsolament. (Cette note n'est >pgflkdans le mannacrit autoett qrit).

PARTIE II , LIVRE VII. 53 «t je me nommai* Le sénateur pâ-lît, et resta stupéfait. Monsieur , lai dis-je , c*est a regret que j'importune rotre Éminence de ma visite?

mais vous ares à votre théâtre de Sa»nt*Loc un homme nommé Véronèse , qui tfest engagé aa service du roi , et qu'on vous a mit demander inutilement : je liens le réclamer an nom de m majesté. Ma tourte harangue fit effet. A peine étois-je parti, que mon homme courut tondre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état , qui lui lavèrent la tâtev Véronèse lut congédié dès le jour

même. Je lui fis dire que s'il ne partoît dans m huitaine, je le ferais arrêter, et il partit.

Dans une autre occasion , je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand , par moi seul , et presque sans le concours de personne. Il s'appelait le capitaine Olivet , de Marseille. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de k république; il y avoit eu des voies de fait , et le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité r que personne, eseepté le seul capitaine, n'j pourvoit aborder ni en sortir san» permission. Il eut recours a ^ambassadeur, qui l'envoya promener : il fut an consul , qui im dit que ce

n'étoit pas une affaire de commerce , et qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne sachant plus que faire , il revint a moi. Je représentai à M. de Montaignu qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat : je ne me rappelle pas s'il y consentit et si je présentai le mémoire , mais je me rappelle bien que, mes démarches n'aboutissant a rien , et l'embargo durant toujours , je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche a M. de Maurepas , et j'eus même assez de peine à faire consentir M, de Montaignu a passer cet article. Je savois que nos dépêches , sans valoir trop la peine d'être ouvertes , l'étoient a Venise. J'en wavois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette : infidélité dont j'avois inutilement porté l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur, et les engager a délivrer le vaisseau ; car , s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour , le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus ; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé

PARTIE fl^ LIVRE VIL

Patkel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'a contre-cœur , tant ces pauvres gens erai» gnoient tous de déplaire au sén^Ne pouvant monter k bord a cause de ,1a défense, je restai danJtlttoa gondole , et j'y dressai mon verbal , interrogeant à hauti» voix et successivement tous les gen> de l'équipage , «t dirigeant mes question* à£ marnern* k tirer des réponses qui leur fus^ehTavan-tageuses. Je voulut engager Patizel a faire les interrogations et le verbal lui-même , ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien : il n'y voulut jamais consentir, et ne dit pas un sfcd mot. Cette démarche, un peu hardie, ejb Cependant un heureux succès , et le vaisseau fut délivré long-temps avant la. rép&ise du mi-nistre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis , en lui. frappant sur l'épaule : Capitaine Olivet, croi£tu que celui qui ne reçoit pas des François; un droit de passe-port qu'il trouve établi , soit homme k leur vendre la protection du roi? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'ac-ceptai , et oh je. menai le secrétaire*d'ambassade d'Espagne» nommé Carrio, homme de nïériteet très-aimable , qu'on a vu de-puis secrétaire

56 LES GONFjg^BIOmi

d'ambassade a Paris ttchtrgé 4«ft«Air^ kqweâ je rrfét^i»
i^tèmcÉwAtlié à foifculple d©

Heruteui «f, lpra^us je faitoii **èc te ph»

parfait dés» tofresBement tout lé butante je pwmto &t?e t
j'àtois* sa tfeéttto aisa* d'<M#* e et d'^emioû' dd*> mvnes
raè&feMé&ïb port n'en être pfe moi-mêthi *^<*P*v£ #mitU»

aaetres à mèa dépèn* !> Mœ§ dans d*j jflacès èertriroe oèlle
 <pw foçupéw ^ ad les^ûdkwbée Arttte^ d« a&rft pas &Utis
 Go*ëé*qt*encfc , j'épai* soistouts îtootl atteriftow pour H'&fc
 p<HtJt Ûât* cimttè irtod s#rjj& : je ftw jfcdqtfi la fin d«
 pl^gfâwd o?d%etdié 1» pte* gnaade é*a*i* fttaté dari.*4c*i« c«
 gu^r^gtodulr motf devait esfcemteJ , Jtott qttêi^es' erirôfily
 quitte ppëcii pit^|^ftrcééi«e<& fat*è dtàfratr^tfckst le* comtois
 da M. Mmlbr de ^aighûiettt tuié fols, nMfattlb^^deii^^
 per^tiii^, tt^Ut)^ mit* àr nàe re^Pdèhè* 1 tftitf stètde éégfcfebe*

àtm Mitxme dm ma fbaëtkutè : tuai* fa àut& quoi* pAV foh
 <HNiëtnoirë el dè arià dâa* les affïffrës pa*\$taiifce\$ dèfei > jeta*
 èl»fgéWi*9 ét l^fttötttjjd* la }mf&& tifew *-ta^itmiktesa|>t
 poftènè ^éjtfdfcè dé »oii p»p«i awavf-

PARTIE n , LIVRE Vil. 07 *àrc* Je n'en «itérai qu'un seul trait
 , qui se rapporte à mon départ de Venise , et dont j'ai senti le
 contre-coup dans la suite a Paris.

Notre cmssnier, appelé Rousselot, avait apporté de France «n
 ancien billet de deux cents francs , qu'un perruquier de ses amis
 avok d'un noble vénitien appelé Zanettottani, pour £>uraiture de
 perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher
 d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois , il savait
 aussi que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais
 payer , de rêftur dans leur patrie , les dettes qu'ils ont contractées
 en pajs étranger ; quand on les y veut camtraïudre, ils consomment
 en tant de longueurs et de irais le jualheureux créancier , qu'il se
 rebute , et finit par tout abandonner on s'accommoder presque
 pour rien. Je priaï M. le Blond de parler à Zauetto ; celui-ci
 convint du billet , non du paiement. À force de batailler â promit
 enfin trois sequins. Quand le Blond foi porta le billet , les trois se-

quins ne se trouvèrent pas prêts \$ il fallut attendre. Durant cette attente survint ma querelle avec l'ambassadeur, et ma sortie de chez lui. Je

laissât tous les papiers de l'ambassade dans le

58 LES CONFESSIONS. f

plus grand ordre, niais le billet de Rousseiot ne se trouva point. M. lé Blond m'assura me l'avoir rendu ; je le connoissois trop honnête homme pour en douter , mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Zanetto avoit avoué la dette , je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins , ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Zanetto, sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris a Rousse] ot les trois sequins de ma bourse, pour l'acquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier, sachant ce qui s'é toit passé, voulut son billet, ou son argent en entier. Que n'a ur ois- je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet ! Je payai les deux cents francs , et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que ,
* si malheureusement pour lui ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis > par son excellence Zanetto Nani.

Le talent que je crus me sentir pour mon

PARTIE D , LIVRE VII. 5g

emploi me le fit remplir .aveogoAi; et , hors la société de mon ami Carrio, du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint- Marc , du spectacle 9 et de quelques visites que nous faisions toujours ensemble , je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible , surtout avec l'aide de l'abbé de Binis, comme la correspondance étoit très-étendue, et que nous étions en temps de guerre , je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée , et , les jours de courrier j quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrais le reste du temps à l'étude du métier que je commençois , et dans lequel je comptois bien , par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet , il n'y avoit qu'une voix sur mon compte , à commencer par ce jcle de l'ambassadeur , qui se louoit hautement de mon service , qui ne s'en est jamais plaint , et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que r m'cétant plaint inutilement moi-même , je voulus avoir enfin mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi? fvec qui nous étions

<*> LES COFFEB*SiON&.

en 6orriespén4anc«, loi faisaient, tfurte niérirc de son secrétaire * dé» eomplinsénts qm* de* voient le flatter, et 4m y dans sa ianuvasive tête, pmduisWnt un effet tout différencié en reçant m f*to%HX, dans une eilnaanstance essentielle, qu'il fite «i'a jdm&b pardonné; Oeet vaut la fifae d'être expliqué.

It patent si peu s* gêner , que, le samedi même* jour de presque tons les courriers, il né pôTtfvoi* attendre pour sortir

que te travail fît achevé , et> me talonnent sans cesse pour er*
 pgdier les dépêches én roi et des ministres , il «îgnerit en hâté)
 etptuis couroit je ne «sis où , iafcsaot là plupart dé» autres lettres
 sans sigttâtftVe» ce <yai *ae forçait, quand ee n'étofc que des
 nouvelles, dé les tourner en bwBetini? **ais> lersqtfl g?agiisdit
 d'affaires qui xegard oient le semée du roi) il faHoit bien que
 que*qu'im signât , et je signalais. J*en tosaï ainsi pour tWi avis im-
 portant que nous venidns de *Qt& voir de M. Vincent , chargé
 des affaires de roi h Vienne. G'éètèit dans le temps que le prince
 de LofckovHtts marchait a Naples , et qne le comte dé €tigès fit
 eète mémoràmé retraite , la plus beWé màWè\$vre de gwerre de
 «sut le siècle , et dont l'Europe a trop pfca parlé.

PÀftITO H , LTVKfc VII. *<

L'avis attatoit qu*4b nommé* «Wnt M» Vincent nous* eove-
 voît le sifpMleiaeat, partait de Vie*ne et Revoit paner à Venise,
 aabntfiirtiveeaent dan* fÀbruzaé, ckarfcé eVy faire soulever fte
 peuple a frpproebe lies AntrksaeBtf* En Pab* seneé dn coaeté de
 Monsaigu, oni ne sfvuéreesèif à rien r je fis .passer à M* le mar-
 quis de ^Hôpital cet avis ai à^pitoeios, que c'est peutêtre a oe
 pauvre Jean l aean cs, si bafoué , epae ia mais** de Beat h o u
 doit là o s i e r v a tkm da rc*/auvfté de tapies.

Le marquis de PHôftftai, en inrn e rUân tsan collègue, cem-
 mev i\4wH jaste^ krî paria de son secrétaire et du service ejuW
 venait de rendre à la caûSe eemninne. Le eoftitode Mottaigu ,
 qtkt affoft a s* reçfreciè* -sa négligence dans celle etfaire , ortft
 voir «mes» dans ce coapttimeàt un r eprttttitfe, et nt'éfl parla arec
 humeur . Matois été dans le cas d'en user avec le comae de Gés-
 teftlane , J*ê > %Mà éttt à Ge^tinajaople, comme avec le nWW-
 pûs dé l'Hôpital, \$woiqu'en cfabses tnoitos innovantes. Cotttiue il

n'y avoit point d'autre poste pbnr Constantinople qtié lès courriers <jne >è sénat envoyait de 'temps en ternes % son ftayie* , en dtitnnoit avis dû départ dé ce* courriers a l'ttinfcassedeur de

6a LES CCWFE3S1oMS.

France, pour qu'il pût écrite par cette voie à son collègue , s'il le jugeoit a propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux g l'avance : mais on faisoit si peu de cas de M. de Montaigne , qu'on se contentoit d'envoyer chez lui , pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans la nécessité de fairé .la dépêche en son absence. M. de Castellane , en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville : autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyais pas l'occasion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, et il me paroissoit fort juste , en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de }çs récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit , de la part de l'ambassadeur,, un légitime sujet de plainte ; mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre, séparation. .

Sa maison , qu'il n'avoit jamais mise sur un trop bon pied, se remplissoit de canaille : les François y étoient mal traités , les Italiens y

PARTIE n, LIYRE VU. x

prenoient l'ascendant; et, même parmi eux, les bons serviteurs attachés depuis long-temps a l'ambassade, furent tous malhonnêtement chassés ; entre autres f son premier gentilhomme , qui l'avok été du comte de Froulay , et qu'on appeloit , je crois, le comte Piat , ou d'un nom très-approchant. Le second gentil 4 homme , du choix de M. de Montaigne , étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali , à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison , et qui , a force de patelinage et de basse lésine , obtint sa confiance et devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, et du secrétaire , qui étoit a leur tête. L'oeil intègre d'un honnête homme est toujours inquietant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine ; mais cette haine a voit une autre cause encore qui la ren» dit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause , afin qu'on me condamne si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit , selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner, il nommoit le théâtre où il vouloir aller ce jour-la; je choisissois après lui, et les gentils-hommes dispoient des autres loges. Je

64 LES CCHSFESSiOPiS*

prenois , en sortant , k clef de celle que j'aveis choisie. Un jour Vitali , qui tenok le* clef* , n'étant pas là , je ehaigtai le valet de chambre qui me servoit, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet de pied m'a voit rendu compte de ma commission, devant tout le monde. Le soir* Yitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je -ne

reçus point. Demain , monsieur, vous viendrez, lui dis- je, me les
iaire k telle heure , dans la maison où j'ai reçu l'affront, et devant
les gens qui eu ont été témoins, ou après-demain, quoi qu'il ar-
rive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton déci-
dé lui en imposa» Il vint au lieu et à l'heure me mire des excuses
publiques avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses
mesuresj et , tout en me faisant de grandes courbettes , il tra-
vailla tellement à l'italienne , que , ne pouvant porter l'ambassa-
deur k me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le
prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me
connaître , mais H connoisaoit de rapi ce qui servoit a ses vues. U
me connais-

PARTIE I ^LtVKi; VU. <ft soft bo*ret dou* k'l'eseèv pour sup-
porter des» torts involontaires, fier et pet* endurant pour 1 des
offenses* préméditée» , aknant la déeence et ht dignité dansées
chofce^ccutenables* et non moins exigeant pou* FhoUneur qui
m'était dâ, ayktfentif k rendreceroi qoé je de toi» »«z aufi^^ Cest
parlk qu'il entreprit et vint k bout de me rebuter. Il mit la matois
sens-dessu»deSaous; il eu 1 6fe ce què j'avoï* tâché d'j mttitrtetiir
de règle , de subordination , de propreté , d'ordre. Une maison
sans femme a besoin (ftme diteplttie'un pteu sévère , pour y faire
régner h modestie, inséparable delà dignité. II fibbfelfitif \$é la'-
nôte un liéu de cra» pùlè et dé licence, un r%\$taire de fripons et
de* dëbanéHf s. Û donna pour second gtfritr* hottime k stm ei-
ceHencé , a la place de celui tfrff avtfrit fait chas'ser', un autre
maquereau comme lai, qtri tenott bordel public à la croit de
Malte ; et ces deux coquin*, bien d'accord , étaient oYune indé-
cence égale k leur insolence. Hors la seule chambre de rambassa-

denr, qui itiémë n'étoft pas trop eu règle, il n'y a voit pas îlri seul coin dans la maison' souffrable pour uh Honnête homme.

Comme son excellence ne soupoit pas , nous

avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particulière où mangeoient aussi l'abbé de Binis et les pages. Dans la plus vilaine gar* gotte, on est servi plus proprement , plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux a manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer,

Passe encore pour ce qui se faisoit en secret \$ mais on m'ôta ma gondole : seul , de tous les secrétaires d'ambassadeurs , j'étois forcé d'en louer une ou d'aller à piedj et je n'avois plus la livrée de son excellence que quaiîd j'allois au sénat. D'ailleurs , rien <de ce qui se passoit au dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur en jetaient les hauts cris. Dominique, la seule cause de lout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plu» sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison je ne disois rien au dehors , mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, et du reste, et surtout de lui-même, qui , secrètement excité par son âme damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères et

PARTIE II , LIVRE VII. 67 convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher on sou de mes appointements; et, quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime et de sa confiante , comme si elle eut dû remplir ma bourse et suffire a tout.

Ces deux coquins finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître , qui ne l'a voit déjà pas trop bonne , et le4|pnoient dans un brocantage continuel-, par des marchés de dupe, quHis lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un palazzo Iç double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartements en étoient incrustés en mosaïque , et garnis de colonnes et de pilastres de trèsbeaux marbres, a la mode du pays. M. de Montaignu fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin , par l'unique raison qu'à Paris les appartements sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient a Venise, il ôta l'épée à ses pages et la canne à ses valets de pied. Voilà quel étoit l'homme qui , toujours par le même motif peut-être , me prit en grippe uni» quement sur ce que je le servois trop fidèlement.

Pendurai patiemment ses dédains, sa Ijtriît»* lité, ses mauvais traitements , "tant qu'en y voyant de l'humeur je crus n'y pas voir de U haine : mais dès^ue je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service f je résolu d'y renoncer. La première marque que je reçus de sa mauvais* volonté fut % l'orceasiou d'un dîner qu'il deroit donner à M. le -duc de Modène et à sa famille qui étoient alors à Venise , et dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table,. Je lui répondis piqué, mais sans me fâcher , qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en absentasse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de^son excellence et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, me dit-il ayec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme , prétend dîner avec un soor verain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, monsieur , lui répiiqué-je} le poste dont m'a ho-

noré votre excellence m'ennoblit si bien , tant que je le remplis.,
que j'ai même le pas sur vos gentilshommes soi-disant tels , et
suis admis où ils ne peuvent Pêtre. "Vous n'ignorez pas que , le
jour que vous ferez votre

PABTÏE II, LIVRE m 69 entrée publie , je suis appelé par l'éti-
quette et par «m usage immémorial à vous j suivre en ftabit de
cérémonie, et alimnneurdy dîner aweetous au palai» de Saint-
Jéarc ; et je ne Vois pas pourquoi un bomme, qui peut et dok
manger en public avec le doge et tout le sénat de Venise , oe
pourroit pat Manger en particulier •nvecifyL le duc de Medène.
Quoique l'argi^Sant 4|£ sans réplique, l'ambassadeur ne s'y ren-
dit poittt : mais nous n'eAmes pas occasion de renonveler la dis-
pute , M. le due de Modène n'étant point Venu dîner ^ebez lui. *

Dès~lars âl ne cessa de* me donner des désagréments , de me
faire des posse*droids ,

* forçant (Je m'ôter les petfies prorogatives attachées a mon
poste pour les transmettre à son cher Vitali; etjesuis sAr quel,
©M eM pu i'eo/-

' voyer ' an sénat ^ nui plane , il liaurok fait. Il employoit ordi-
nairement l'abbé de Bkm peur écrire dans son cabinet ses*
lettres* particulières^ il se servit de lui pour' écrire 4* M. de
Hanrepes une relation de Pafâire du capitaine Olivet, dans la-
quelle, loin de faire aucune mention de moi, qui -seul m'en éteis
raMé, U^nfôtott mêmeTbeirocur du verbal , dont il lui envoyoit
un doublé j pour l'attribuer a Pa-

tizel , qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier et complaire a son favori , mais non pas se défaire de moi. Il sentoît qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. H lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'italien , à cause des réponses du sénat; qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires , sans qu'il se mêlât de rien ; ijui joJ^iît au mérite de le bien servir, Wbassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder et mematter, en me tenant loin de mon pays et du sien, sans argent pour y retourner \$ et il auroit réussi peut-être , s'il s'y fut pris \ plus modérément t majs. Yitali , qui avoit d'autres vues , et qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint a bout. Dès que je vis que je' perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services , au lieu de m'en savoir gré , que je n'avois plus a es* pérer chez lui que désagrément au dedans, injustice au dehors, et que , dans le décrî général oh il s'étoit mis , ses mauvais offices pou> voient me nuire sans que les bons pussent më servir , je pris mon farti , et lai demandai mân

PA*tlE II , LIVRE VII. 7 i eongé, lui laissant le temps de se pourvoir d'an secrétaire. Sans me dire ni oui ni non , il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux ; et qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère., et, lui détaillknt^mes motus , je le priois seulement d'obtiril^ptftn congé de son excellence , ajoutant que, de manière ou d'autre, il riltyptoit impossible de rester. J'attendis long-temps, et n'eus point de réponse. Je Wramençois d'être fort embarrassé : mais l'ambassa «Jnr reçut enfin une lettre de son frère. H falloit qu'elle fut vive ; car , quoiqu'il fdt sujet a des emportements très-féroces, je ne lui en vis de ma vie Un pareil. Aptes des {prrents

d'injures abomi* nables , ne sachant \>lus que dire , il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis a rire , et lui demandai , d't^n ton moqueur , s'il croyok tju'il y edt dans tout Venise un nomme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fk écu-mer de rage; 11 fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dh*il, jeter par la fenêtre. Jusque-là j'avois été fort tranquille; mais a cette menace la colère et l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte; et, après avoir tiré' un bouton qui la

7 « LPS CMSW&IOISS.

fermait en dedans t Non, pas, nmrrar le conte, «ni dis-je en re-venant* lui dftmpes grave, yos gens ne de mêleront pe# de cette affaire ; trouez, bon qu'ellese passe entre vous et moi. Mon. an-tion, non air, k oaliuàren* è l'instant même : k surprise «t Pedro* se in*rquèaent 4an6#an roaiatien» Quand je le*Vi\$ reveaUÉftiç sa furie, je lui fis<mes adieux en pe» lie mois ; puis sans attendue «a réponse , j'aliai rouvrir4a ponte t je*ortis , et passai peeément dans l'antichambre au milieu 4e ses %tm , qui «élevèrent à l'ordi-naire, et qui , je <*oi* ¥ m**tt<roient pkttât f>rété maforforte contre lin m*k lui contre moi. San» remonter ehe*moi je descen-dis l'eacaliar tout de. suite * et •ortissur-ktbasop dut palais pour n-y plus rentrer.

J'*lki droit ehee M. le Blond loiiioonter IV tenture. Il en l'ut-peu surfis \ il oonnejssejt l'besass*» Il me retint k dîner. Ce tomé , quoir qu'tnpremptoi , fut brillant : tous les Cnançois id* consi-dération jçuijétoient à Venise s'y *ws> vêtent. L'ambassadeur n'eut pas un cb^V Jte consul conta man case la .compagnie. A ce rér oit il n'y eut qu'un cri,jquime âit pas en laveur 4e son exceUe-

noe. Elle n'a vortpaint réglé mon compte^ ne m'avoipas donné un son , et , Jrë-

PARTIE H , LÎVRE TH. >fi

étnt pourtoute ressource a quelques louis que jVrorâ sur moi , j'étois dans l'embarras pour mou retour. Toutes les bourses me furent ou»

rertes. Je pris une vingtaine de sequins dans • celle de M. le Blond , autant dans celle de M. de Saint-Cyr, avec lequel, après lui, pavois le plus de Raison ; je remerciai tous les- autres; et , en cart tendant mon départ , j'allai loger cbe* le chancelier du consulat , pour bien prouver au public que la nation ifétoit pas compilée , des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci , furieux de me voir fêté. dans mon infortune, et ltri délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-a-faklatête, et se comporta comme un forcené. H s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de Bfais , je "résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le surlendemain comme j'avois compté. On avoir vu et approuvé ma conduite} j'étois universeilëment estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre au mémoire de ^ambassadeur*, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi longtemps" qu'il mepkiroit , sans ra'inquiéter des démarcfees d'un fou. Je continuai de voir mes amis : f allai prendre

congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très-bien, et du comte de Finochietti, ministre de Naples, que je ne trouvais pas, mais à qui -j'écrivis, et qui me répondit la lettre* du monde

la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras , d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler , et une cinquantaine d'écus chez un marchand , nommé Morandi , que Carrio se chargea de payer , et que je ne lui ai jamais rendus , quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-la : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé,, je les remboursai très-exactement sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célèbres amusements de cette ville, ou du moins de la trempe tite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu , dans le cours de ma jeu* nesse , combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge ou du moins ce qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise , mais mes occupations , qui d'ailleurs m'en auroient empêché , rendirent plus piquantes les récréations très-simples que jemepermettois. La première et la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. le Blond, de Saint-Cyr, Carrio,

PALTIË JI , LIVRE VU- yS Àllunâ , et uît gentilhomme forlan dont far grand regret d'avoir oublié le nom , et dont je' ne me ^appelle point -sans émotion l'aimable souvenir : c'étofc ,«le tous- les hommes que j'ai connus en ma Vie , celui dont le cœur ressembloit lé l plus li au mieri; Nous étions liés aussi avec deux dii t*ois Aitglois pleins d'esprit et de«connoissances , passionnés de la musique , amskqiie nous. Tous ces messieurs a voient leurs femmes, ou leurs amies, ou leurs mattresses; ces dernières presque toutes filles à talents, chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi , mais très-peu ; les goûts vifs , les' talents , les spectacles , nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens' ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ée payslà contre la mu-

sique italienne; mais j'avois aussi reçu de la' nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion Qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvois que je n'avois pas osé chanter jusqu'alors et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra , qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans

aller d*W wtre ^té. JAi t^t^wl, onfomé

wouaûwîetiuSfttfà la/%, Çfp iw^fw

plus profpad&noiM; je ^aiuroia &ifc«<k*# mm la- J** «ûwtf-ciiyitfité et ki«Bkwi9MdM

Ja nmwitiq» délitàense que m* «iirepfrla douce h wr wowe^t Us chante *ng&i(Y*ç*dkitâm tpwtfiM r4«eilk I iQu«l: récrit, «fuel ^a^isaonpwifi, «prette «*ta*e , (pwwl j'Puyn» au is^e J*i <*eiUfls,et te? y\$u*J: M» g gawâfe gqidés Ait ida roe crwc .cjpt pNr*àia*nCe jAosecaurrawssaty que j\$ we **fcpelie eooore , «* <#*e je n'oublia «ai demi*, wie* coraroe»çftit ainai :<

Conservamî la bella (l 1 CSie si ài'acoenèe il cor.

bM^éiQC iH>t*UJ*aâs <W^lait pan ,1a, mémo «hQ*ç< ^,ajf : çttà* .«\$ p*»* &*6ît*&

PàRWE fr, UVRË Vil. 77 cuté qtfeff daus ma* «8*fe> Comme il lie Art cm efllet le jmH* qu^lTOe'reveîto.

Vtté musique à mou gré 'Bien supérieure k trèfle des opéras , et qui n*a pas sa semblable en Italie , nî dans le reste dtr monde , est celle àes scuole. Lesscuole sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien y et que la république dote ensuite , soit pour lè mariage , soit pour le

cloître; Parmi les talents qu'on cultive dans ces jeunes filles , la musique est au premier rang. Tous les dimanches , à l'église de chacune de ces quatre écoles , on a , durant les répétitions des motets à grand chœur et en grand orchestre , composés et dirigés par les plus grands maîtres d'Italie , exécutés dans des tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux , d'aussi touchant que cette musique et les richesses de l'art , le goût exquis des chants et la beauté des voix , la justesse de l'exécution , tout, dans ces délicieux concerts , concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume , mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Garriotti ni moi

7 8 ¹WES CENF¹86IOFS, , ne manquions, ces vêpres* aux Mendicanti , et nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine de spectateurs, les acteurs même de l'opéra venoient se former au vrai goût du chant sur ces excellents modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles , qui ne laissaient passer que des sons , et me cachaient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlais d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez M. le Blond : Si vous êtes si curieux» me dit-il , de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter, Je suis un des administrateurs de la maison : je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans, le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées , je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M^e le Blond me présenta Tune après l'autre ces chanteuses célèbres , dont le nom et la voix étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez,, Sophie... elle étoit horrible. Venez,, Cattina... elle étoit borgne* Venez , Bettina , la petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas

une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma cruelle surprise. Deux ou trois , cependant , me paru-

PARTIE II , UYRE VU. 79 rent passables : elles ne chan-toientque dans les chœurs. J'étais désolé. Durant le goûté, on les agaça: elles s'égayèrent. La laideur même n'exclut pas les grâces ; je leur en trouvai. Je me disois : On ne chante pas ainsi sans âme 5 elles en ont. Enfin ma façon de les voir changea si bien , que je sortis presque amoureux de tous ces laiderons. J'osois à peine re-tourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardoient si bien leurs visages , que , tant qu'elles chant oient , je m'obstinois , en dépit de mes yeux , ^ les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose , que ce n'est pas la peine de s'en faire faute , quand où a du goût pour elle. Je louai un clavecin , et , pour un petit écu , j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient faft le plus de plaisir a l'Opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes Muses galantes. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler , le maître des ballets de Saint-Chrysostome m'en fit demander^deux que feus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre , et qui

go «S CONFESSION,

furent dansée\$ pfer we petite Rettîn* « joli* , et surtout ai-mable SUE, entretenue par un Espagnol de nos ami* appelé Fa-goaga , et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent en biver. 4

Mais à propos de filles , m n'est J pas dans we ville comme Venise qu'on s'en abstient ; n'avez vous rien , pourroit-ou me dire, à confesser sur cet article ? Oui , j'ai quelque chose à dire , en effet , et je vais procéder à cette confession avec la* même naïveté que j'ai mise à toutes les autres»

J'ai toujours eu de l'aversion pour-Jes fiUes publiques, et je n'avois pas à Venise autre chose a ma portée , l'entrée des bonnes maisons -du pays m'étant interdite à causedemaphe* Les filles de M. le Blond étoient aimables, mais d'un difficile abord, et je considérons trop le. père et la mère pour penser même à les convoiter.

J'aurais eu plu* de goût pour une jeune et belle, personne appelée mademoiselle de Cataneo , fille de l'agent du roi de Prusse y mm Carrio étoit. amoureux d'elle ; il a même- été question de mariage* Il étoit à son aise, et je n'avois rien \ il avoit cent louis d'appointements , je n'avois que eentpistofcs , et » outre

PARTIE n , LIVRE VII. Si que je ne voulois pas aller sur les brisées d'un ami , je savois que > quandon n'a pas la bourse bien garnie , en ne doit pas se mêler 4e Cuve V amour , surtout à Venise. Je n'avois pas perdu la triste habitude de donner le change à mes hesoins 5 trop occupe pour sentir bien vivement ceux que le climat donne, je vécu* prjè& d'un an dans cette ville aussi sage que j'avois foi à Paris , et j'en repartis au bout de dix-nuit mois sans avoir approché dn sexe que deux seules fois , par les singulières occasions que je vais dire.

I* première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitaii, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. Un soir, on parloit à table des amuse-

ments de Venise. Ces messieurs , me reprochant mon indifférence pour le plus piquant de tous , me vantoient la gentillesse "detcourtisannes de Venise , et disoient qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent- Dominique ajouta qu'il faUoit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes , qu'il vouloit m'y mener , et que j'en serois content. Je me mis à rire de cette, offre obligeante ; et le comte, Piati , déjà vieux et veUtfrable, t dft

”

avec plus 4e franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien , qu'il me croy oit trop sensé

> pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en a vois en effet ni l'intention , ni la tentation ; et malgré cela , par une de ces inconséquences que je ne comprends pas moi-même , je finis par me laisser entraîner contre mon cœur, mon goût, ma raison , ma volonté même , uniquement par foiblesse , par honte de marquer de la défiance , et , comme on dit dans ce pays-là, per non parer troppo coglione. La Padoana étoit assez bien de figure , belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût.

Dominique me laissa chez elle} je fis' venir dès sorbetti, je la fis chanter , et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat ; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné ; et moi la singulière bêtise de lever son # scrupule. Je m'en revins si persuadé que j'étois poivré , que la première chose que je fis éh entrant fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que j'éprouvai durant plus de trois semaines , quoiqu'aucune in-

- commodité réelle ; aucun signe apparent ne

PARTIE II , LIVRE VII

l'autorisât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir a bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière , a ne pouvoir pas aisément être infecté; et quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte , m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion ne m'a jamais cependant rendu téméraire; et si je tiens en effet cet avantage de la nature , je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure , quoique avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et « quant a son origine et quant a ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné a dîner sur son bord, et que j'y avois mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie , mais il n'y eut pas une amorce brûlée , ce qui me mortifia beaucoup a cause de Carrio , que je via en être un peu piqué ; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands on accorderoit le salut, du canon à des gens qui, par le rang , ne

iious vêtaient certainement pas 3 d'ailleurs je crovois avoir mérité quelque distinction du e*< piaaine. Je ne pus nae déguiser, parce que cela «'est toujours impassible ; et quoique le dine* fût très-bon et qu'Oiiivet eu fit bien lès bon* ueura , je le com-

mençai de mauvaise humeur, mangeant peu et parlant encore moins.

A la première santé dû moins j'attendais une salve : rien. Carrio , qui me lisoit dans Pâme, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîner je vois approcher une gondole. Ma foi , Monsieur , me dit le capitaine, prenea garde à vous , voici l'ennemi. Je lui demande ne qu'il veut dire : il répond en plaisantant. La gondole aborde , et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante , fort coquettement mise et fort leste y qui dans trois sauts fut ' dans la chambre y et je la vis établie à coté de moi avant que j'eusse remarqué qu'on y avoit nais un couvert. Elle était aussi charmante que vive , une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien : son accent seul eut suffi ppur me tourner la tête. Tout en mangeant « tout en causant , eMe me regarde , me fixe un moment , puis sMcriant : Bonne-Vierge! Ah , mon cher Boéinond f qu'il y a de tempe que

PARTIE II , LIVRE VII. 8\$ ne, fal tu ! se jette entre me» bras , cojie sa bouche contre la mienne , et me. serre à m?é> touffer, Ses grands yeux noirs à l'orientale lan*çpient dans mon cœur des traits de feu ; et, quoique la surprise Ht d'abord quelque diversion , la volupté me gagna très-rapidement , a* point que , malgré les spectateurs , il fallut bientôt que cette beUe me contînt elle-même » car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses , mais non dans sa vivacité , et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie pu fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que jeresr semblois à s'y tromper à M. de Brémond ,«directeur des douanes de Toscane j qu'elle avoift raffolé de ce M. de Brémond , qu'elle en raffo^oit encore ; qu'elle l'avoit quitté parce

qu'elle étoit une sottise j qu'elle me prouoit à sa place, qu'elle vouloit m'aimer , parce que Gela lui convenoit , qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendrait, et que, quand elle me planteroit là, je prendrais patience comme avoit fait son cher Brémont» Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle ,

me donnoit à garder ses gants , son éventail , son canda , sa coiffe ; m'ordonnoit d'aller ici ou là , de faire ceci ou cela , et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne , et j'y fus ; elle me dit de m'ôter de ma place , et de prier Carrio de s'y mettre , parce qu'elle avoit à lui parler , et je le fis. Us causèrent très-long-temps ensemble et tout bas , je les laissai faire. Elle m'appela , je revins. Ecoute , Zanetto , me dit-elle , je ne veux point être aimée à la française, et même, il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t'en ; mais ne reste pas à demi , je t'en avertis. Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon,- mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer , je crois que c'étoit par vanité plutôt que par avarice. Elle s'applaudit soit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout

PARTIE II , LIVRE VII. 87 en causant , je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah ! ah ! dis-je , en en prenant un , voici une boîte à mouches d'une nouvelle fabrique !

pourroit-on savoir quel en est l'usage ? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté , qui la rendait encore plus charmante : Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point , je ; leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent: rien n'est plus juste : mais en endurant leurs caresses , je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant , j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai in vestitQ diconfidenza, dans un déshabillé plus que galant , qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux , et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étoientbordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis .ensuite que c'étoit la mode à Venise , et l'effet en est si charmant que je suis surpris

que celle mode n'ait jamais passé en France.

Je n'avois peint d'idées des voluptés qui m'at» tendaient. J'ai parlé de madame de Larnage , dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoitfrvêille et laide et froide auprès de raaZufcietta ! Ne tâches pas d'imaginer les charmes etlesgtâcesde cette fille enchanteresse 9 vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches , les beautés du serait sont moins vives , les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah ! du moins, si je Pavois su goûter pleine et en* ttère un seul moment... Je la goûtai, mais sans charmes. J'en émoussai toutes les délices f je les tuai comme

a plaisir. Non , la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur» S'il est une circonstance de *raa vie qui peigne bien mon caractère-, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre , me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcherait de le remplir. Qui que vous

partie n , m'KK vu. \$9

soyez , qui voulez connaître un homme , osée lire les deux ou trois pages qui suivent , vous apprendrez connaître à plein J.-J. Rousseau.

L'entrai dans la chambre d'une courtisane connue dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurais jamais cru que sans respect et sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. À peine eus-je connu dans les premières familiarités le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit cfav-jypoe , je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup au lieu des flammes qui me dévoraient , je sens un froid mortel courir dans mes veines ; les jambes me flageolent , et, prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant.

Qui pourrait deviner la cause de mes larmes , et ce qui me pousseait par la tête en ce moment ? Je me disais : Cet objet dont je dis* pose est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour; l'esprit , le corps, tout en est parfait & elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle. Les grands, les princes, devraient être ses esclaves ; les sceptres devraient être à ses pieds. Cependant la voilà , misérable

go LES CONFESSIONS,

coureuse , livrée au public ; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle 5 elle vient se jeter a ma tête , a moi qu'elle sait qui n'ai rien , a moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à ses y eux. Il y a la quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe , fascine mes sens , et me rend la dupe d'une indigne salope*, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore détruise l'effet de ses charmes, et la rende odieuse à ceux qui devraient se la disputer. Je me mis a chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, et il ne me vint pas même à l'esprit que la vérole pût y avoir part La fraîcheur de ses chairs , l'éclat» de son coloris , la blancheur de ses dents , la douceur de son haleine , l'air de propreté répandu sur toute sa personne , éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la Pa« doana , je me faisais plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle , et je suis très-persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions si bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta , pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau

PARTIE n, LIVRE VIL 91 dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir , elle cespnt , et mes yeux -lui confirmèrent que le dégoût n'avoit point de part -à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte.

Mais au moment que j'étais prêt a me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois soifrir la bouche et la main d'an homme, je m'aperçus qu'elle a voit un teton borgne. Je me frappe

, j'examine , je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me "«pila cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne , et , persuadé que cela ténait à quelque notable vice naturel , à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que , dajos la plus charmante personne dont je pusse me former l'image , je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de «aonstre, Je rebut de la nature, des hommes et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant , et , dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rou-

9, LES CQNFESSIoS5.

gir, se rajuster, se redresser , et, sans dire on seul mot, s-aikr mettr* à sa fenêtre. Je vçufats m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ot*, fut s'asseoir sur un lit de repos , se leva le moment d'après* et , se promenant par la chanshre en s'éventant * me dit, d'un ton froid et deV&ig&etut ; Zan*4to > lascm le donne , * Httidia ia rttatamatica.

. Avant de la quitter , je lui «demandé pour fe lendemain un antre rendez-vous qu'elle remît au troisième jour, en. ajoutant » a»ec un saav» rire ironique, que jedevois avoir besoin de reppflu Je passai ce temps mal à mon aise , k< cœur p^eui de sea connues, ai de ses griefs , aientent mon extravagance , me la reprochant, regrettant les moments si mal employé* qn'il , n'avoit tenu qu'à moi jfe rendre les plue doua ' 4e ma vie , attendant avec la pins vivo impatience celui d'en réparer la perte , et néanmoins inquiet encore malgré que^en eusse, de concilier les perfections de cette* adorable iille avec l'indignité de aosuétak Je courus, je

volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent, eût été plus content de cette visite ; son orgueil l'eût 4té du moins, et je me fo'&ojs d'avance une jouissance déh-

PAjmtS H, 14 VUE VU. 95 /ciqqge dé lai montrer de taules manière* com~ mçnt je aavois réparer mes to?tg, Elle m'eV pargoa cette épreuve* Le gondolier , qufen abordant j'^nyo^ai <ibe* eUe , me apporta qu'elle él^itjieparMe,la, veilk pour Florence, Si je tfaiwas pas sqntLtqut m#n amour e* la pWAé&Mtf , je le wntis b\ \$n cruellement en la perds***. Ma* regret io6eiwé<^e m'* poin quitté. To**t qiijtbttea tso#te <^ma*rte qu'elle wéwt a>me* y^ux , jp pou^b we consder la perdre; mai» de quoi je n'ai p^ m* canao».

œqi qnfuri «owenir mépnbmT. .

Vq'ûk.ffi&dwX histoire** Les dk-huit moi*.

W j&fcl>a#e\$ ^ Vendue mient (qvAix d* plps i>dire> <m?nn pimfde projet tout sa phw. t 4taU)^lwU.ÇTOqjrède n'allor toujouEV que, pbez deg filles gagées * d'a*tfres , U *nt 4a fanja&e d'en w#ir une k «on taur ; } ety W»me nous ^io«a ipsépâi»blea, il nutf>ro*) j^l'a^angemen* pe^ra^VVernse #é»*voia:

jine à «qu? deux. J-jr consentit U s'ag>s#tt| 4e Ja tr#wer sûre. JL obevcba tant , qnîl dé*. Swa une. petite fitte, df o«#e à doute ans , qaei ,s*n ,indigpe pfèrp; ©hereboit à rendre. N<*u> i'f-troe* .k ^cfr mm&tüi&n Mw^otraUte.^ié»»-)

rent en voyant cette enfant. Elle étoit blonée , et douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de chose a Venise : nous donnâmes quelque argent a la mère , et pourvûmes a l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix ; pour

lui procurer un talent de ressource , nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois , et nous en épargnoit davantage en évitant de très dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre , c'était semer beaucoup avant de recueillir. Cependant, contents d'aller passer les soirées, causer et jouer très-innocemment avec cette enfant , nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée , tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débâche que qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel auquel les sens ne voient si peu de part, .qu'à mesure qu'il augmentait il me devenoit moins possible de les y faire entrer , et je sens* lois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile, comme d'un inceste

PARTIE II, LIVRE VIL gS abominable. Je voyois les sentiments du bon Garrio prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménagions sans y penser des plaisirs .non moins doux , mais bien différents de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée , et je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant , loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence , nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe arrivée peu après ne me laissa pas le temps d'avoir part à cette bonne œuvre , et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur»

Revenons à mon voyage.

Mon premier projet, en sortant de chez M. de Montaigu , étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort, écartant les obstacles , pût me réunir à ma pauvre maman \$ mais

l'éclat qu'a voit fait notre querelle , et la sottise qu'il eut d'en écrire a la cour,, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite et demander justice de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution a M. du Theil , chargé par intérim des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis aussitôt que ma lettre ; je pris ma route par Bergey , Côme et Domo d'Ossola :

gÔ IMS CONFESSIONS,

je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : a Genève , M. de la Cluse m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gouffier , dont j'avois quelque argent à recevoir. J'allois traverser Nyon sans voir mon père > noix qu'il ne m'en coûtât & revement : mais je n'ai pu me résoudre à ne le montrer a ma belle-mère après mon désastre , certain qu'elle me jugerait sans vouloir m'en coûter. Le libraire du Villard , ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort* Je' lui en dis la cause; e.t, pour le réparer sans J'»' exposer à voir ma .beUeraie , je pris une chaise > et nous fîmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. D** Villard s'en (ut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser*, J'fou^ soupâmes ensemble; et* après, avoir passé une soirée bien douce à mon cœur* j'Orfèvre le lendemain. ma tin à Genève avec du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de l'^^CMR Oubliance du bien qu'il me fit en cette, <Kça*pn. . . .

.^on plus court chemin n \$ étoit pas par Lyon h WW l'y voulue passer pour vérifier une fripon-* basse te MU de Montaigu. J'avais

PARTIE n, LIVRE VIL 97 fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée d'or , quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même , je fis ajouter cette caisse}, ou plutôt cette boîte, a son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointements , et qu'il a voit écrit de sa main , il avoit rais que cette boîte , qu'il appelloit ballot , pesoit onze quintaux , et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy de la Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle , il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres , et n' avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de Montaigne; et , muni de ces pièces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris , très-impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures a Côrae , en Valais , et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les îles Boromée, qui vaudroient la peine d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et III. 5

mal un travail qui demandèrent le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence , jetant les yeux sur moi , me procure enfin des jours plus calmes , je les destine a refondre , si je puis , cet ouvrage , ou a y faire au moins un supplément dont je sens qu'il & grand besoin »•

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé 5 et , en arrivant, je trouvai que dans les bureaux et dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela , malgré le cri public dans Venise , malgré les preuves sans réplique que j'exhi-

bois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni Véparation , je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointements , et cela par l'unique raison que n'étant pas François , je n'a vois pas droit a la protection nationale , et que c'étoit une affaire particulière entre lui et moi. Tout le monde en particulier convint avec moi que j'étois offensé , lésé , malheureux; que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel , inique , et que toute cette

1 J'ai renoncé à ce projet. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

PARTIE H, LIVRE VIL 99 affaire le déshonorait à jamais. Biais quoi? il étoit l'ambassadeur ; je n'étois, moi, que le secrétaire. Le bon ordre , on ce qu'on appelle ainsi , vouloit que je n'obtinsse aucune justice , et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire ; et c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même; on faisoit chorus :

mais l'affaire en resta toujours là , jusqu'à ce que , las d'avoir toujours raison et jamais justice , je perdis enfin courage et plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal , et dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut madame de Beuzenval. Toute pleine des prérogatives du rang et de la noblesse , elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en

fus si piqué , qu'en sortant de chez elle je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aie peut-être écrites, et je n'y suis jamais retourné. Le P. Gastel me reçut mieux : mais à

100 LES CONFESSIONS*

travers le patelinage jésuitique , je le vis suivre assez! fidèlement une des grandes maximes de la société , qui est d'immoler toujours le plus foibk au plus puissant. Le vif sentiment de la justice à ma cause , et ma fierté naturelle , ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Gastel , et par là d'aller aux Jésuites , où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique et intrigant de ses confrères , si différent de la bonhormie du bon P. Hemet , me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps- la , si ce n'est le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. Dupin , avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons , pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. deMontaigu. Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire , mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis , et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui , dans moins d'un an , lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa , le fit mettre en prison , chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale , se fit partout Jles querelles , reçut des affronts

PARTIE n , LtVRE VII. 101 qu'un valet n'endureroit pas , et finit , a force de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter ses chonx. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut a la cour, Son affaire avec moi ne fat pas oubliée. Du moins peu de

temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte , et me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-la ; mes dettes de Venise , dettes d'honneur si jamais il en fut , me pesoient sur le coeur. Je saisis le moyen qui se présentait de les acquitter, de même que le billet de Zanetto Nani. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sou comme auparavant , mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de Montaigu qu'à sa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme ! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'a voit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services , et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvion m'avoit destiné dans ma jeunesse, et dont, par moi seul,

je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles , où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre , et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite : l'une , qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé , qui n'a jamais rien produit de grand et de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire.

L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit et calmoit ma colère par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance a Venise avec un Biscajen , ami de mon ami de Carrio, et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme , né pour tous les talents et pour toutes les vertus , venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût

PARTIE II, LIVRE VII. io

des beaux-arts , et n'imaginant rien de plus a acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délasement d'un génie comme le sien , fait pour cultiver les sciences , et je lui conseillai , pour en prendre le goût , un voyage et six mois de séjour k Paris. Il me crut , et fut a Paris, Il y étoit et m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui ; il m'en offrit la moitié : je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes sciences.

Rien n'étoit au-dessus de sa portée ; il dévorait et digérait tout avec une prodigieuse rapidité. Combien il me remercia d'avoir procuré cet aliment a son esprit , que le besoin de savoir dévorait sans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels trésors de lumières et de vertus je trouvai dans cette âme forte ! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres , nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, et , tout en nous contrariant sans cesse , aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emmanuel de Altua étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit , et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays. L'idée de la *yen** geancene pouvoit pas plus entrer dans son esprit , que le désir, dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire , avec beaucoup de sang-froid, qu'un mortel ne pou voit pas offenser son âme. Il étoit galant sans être *tendi**. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfants. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis; mais je ne lui en ai jamais vu aucune , ni aucun désir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont son cœur étoit dévoré , ne permirent jamais k celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié , il est mort jeune , û a laissé dès enfants \$ et je suis persuadé, comme de mon existence, que sa femme est la première et la seule qui lui ait fait connottre les p)aisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un Espagnol, mais en dedans étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant, depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun

PARTIE II , LIVRE VII. io5 homme comment il pensoit en matière de religion. Que son ami fût juif , protestant , turc , athée, peu lui importait, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné , têtû , pour des opinions indifférentes , dès qu'il s'agissoit de religion , même de morale , il se recueilloit , se taisoit , ou disoit simplement : Je ne suis chargé que de mai. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'âme avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit et fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts d'heure , et minutes, et suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que , si l'heure eût

sonné tandis qu'il lisoit sa phrase , il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues , il y en avoit pour telle étude , il y en avoit pour telle autre \ il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke , pour le rosaire , pour les visites , pour la musique , pour la peinture ; et il n'y avoit ni plaisir, ni tentation , ni complaisance , qui pût intervertir cet ordre. Un devoir a remplir, seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse , je commençois par rire , et je finissois

106 LES CONFESIONS, par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne ; mais il brusquoit les gens qui , par politesse , vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai tu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur : il entendoit raillerie , et il aimoit à railler; il y brilloit même, car il a voit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit, il étoit bruyant et tapageur en paroles; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit on le voyoit sourire , et tout à travers ses emportements il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il a voit la peau blanche , les joues colorées , les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand et bien fait. Son corps fui formé pour loger son âme.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se conuoissoit en hommes, et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas.

Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller le joindre à Ascoy tia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre

PARTIE II , LIVRE VII. 107 nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les - mieux concertés. Les événements postérieurs , mes désastres , son mariage , sa mort enfin , nous ont séparés pour toujours.

On diroih qu'il n'y a que les noirs complots des méchants qui réussissent : les projets innocents des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer.

Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée , et dont néanmoins je venois d'être expulsé , je résolu de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talents , dont enfin je commençois à sentir la mesure , et dont j 'a vois trop modestement pensé jus~ qu'alors. Je repris le travail de mon opéra , que j'avois interrompu peur aller à Venise; et , pour m'y livrer plus tranquillement , après le départ d'Altuna , je retournai loger a mon ancien hôtel Saint-Quentin , qui , dans un quartier solitaire et peu loin du Luxembourg r

m'étoit plus cammo4e p«w travailler à mon aise, que la bruyante rue Saint«He&oré. Là m'attendoitla seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère , et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une eonnoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays , p? environ vingt*deux à vingt-fois ans , qui mangeoit avec nous , ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée Thérèse le Vasseur, étoit de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans , sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfants.

La monnoie d'Orléans n'allant plus , le père se trouva sur le pavé ; la mère , ayant essuyé des banqueroutes , fit mal ses affaires , quitta le commerce , et vint a Paris avec son mari et sa fille , qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paraître cette fille à table , je fus frappé de son maintien modeste, et plus encore de, son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond,

PARTIE II, LIVRE VII. 109 de plusieurs abbés irlandois, gascons, et autres gens de pareille étoffe; notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite ; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'auroi» en naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction, m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières et dans les propos, principalement avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je/ la vis sensible à mes soins , et ses regards , animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de bouche , n'en devenoient que plus pénétrants.

EMe étoit très-timide ; je l'étois aussi. La liaison , que cette disposition commune sembloit éloigner , se fit pourtant très*

rapidement.

L'hôtesse , qui s'en aperçut , devint furieuse ; et ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite , qui , n'ayant d'appui que moi seul dans la maison , me voyoit sortir avec peine, et soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs , le concours de nos dispositions*, eurent bientôt leur effet ordinaire. Elle eut voir en moi un honnête homme-

no LES CONFESSIONS, me ; elle ne se trompa pas : je crus voir en elle une fille sensible , simple et sans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserai jamais. L'amour , l'estime , la sincérité naïve , furent les ministres de mon triomphe , et c'étoit parce que son cœur étoit tendre et honnête , que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois recula mon bonheur plus que tout autre chose. Je la vis, interdite et confuse avant que de se rendre , vouloir se faire entendre , et n'oser s'expliquer? . Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fautive et bien insultante pour ses mœurs , et croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques , je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas , mais qui, durant plusieurs jours, empoisonnèrent mon bonheur; Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou, Enfin nous nous expli-

PARTIE II, LIVRE VII. m

quâmes : elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris , je fis un cri : Pucelage ! m'écriai-je ; c'est bien à Paris , c'est bien a vingt ans qu'on en cherche ! Ah , ma Thérèse , , je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois songé d'abord qu'a me donner un amusement , je vis que j'avois plus fait , et que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion. sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'a mes plaisirs , j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte un sentiment vif qui remplît mon cœur; il falloit, pour tout dire , un successeur a maman , puisque je ne devois plus vivre avec elle ; il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève , et en qui je trouvasse la simplicité , la docilité de coeur qu'elle avoit trouvée* en moi; il falloit que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul , mon

lia LES CONFESSIONS,

cœur étoit vuide , mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté , m'avoit aliéné du moins en partie celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors j'étois seul , car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout ou rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin ; par elle je • vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événements.

Je voulus d'abord former son esprit; j'y perdis ma peine : son esprit est ce que l'a fait la nature j la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien appris à lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue Neuve-des-Petits-Champs , j'avois à l'hôtel de Pontchartrain , vis-à-vis de mes fenêtres , un cadran sur lequel je m'efforçai durant plus d'un mois à lui foire conaoltre les heures : à peine les connaît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année , et ne commît pas un seul chiffre , malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant estsouventi' opposé de celui qu'elle veut

PARTIE II , LIVRE VII. 1 1 3 dire. Autrefois j'avois fiait un dictionnaire de ses phrases pour amuser madame de Luxembourg, et ses quiproquos sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée , et , si Ton veut , si stupide , est un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent en Suisse , en Angleterre, en France , dans les catastrophes où je me trou- • vois , elle a vu ce que je ne vo vois pas moi-même ; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre j elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément , et devant les dames du plus haut rang , devant les grands et les princes , ses sentiments , son bon sens , ses réponses et sa conduite , lui ont attiré l'estime universelle , et à moi , sur son mérite , des compliments dont je sentois la sincérité. Auprès des personnes qu'on aime le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le coeur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère , fière d'avoir été jadis élevée au-

près de la marquise de Monpipeau , faisoit le bel-esprit , voulut diriger l'afaire , et gagna par son astuce la simplicité de notre commerce.

n4 LES CONFESSIONS.

L'ennui de cette importunité ne fit un peu surmonter la sottise de n'oser me montrer avec Thérèse en public ; et nous faisions tête à tête de petites promenades champêtres et de petits goûters qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement , et cela redoublait ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout : l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé :

je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse ; sa demeure . devint presque la mienne. Cette vie retirée et domestique fut si avantageuse , à mon travail , qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait , paroles et musique. Il restoit seulement quelques accompagnements et remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuioit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois , et fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide ; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné , et même incertain. Il ne revint plus , et j'achevai ma besogne moi-même.

PARTIE II , LIVRE VII. 15 Mon opéra fait , il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière , chez qui Gauffecoût, de retour de Genève, m'a voit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau

: madame de la Poplinière étoit sa très-humble écolière. Rameau faisoit , comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, et que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus qu'on pouvoit le lui faire entendre , et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux. Je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant , et répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle , et qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dizaine de symphonistes, et pour chanteurs Bérard, Lagarde, et mademoiselle Bourbonnois. Rameau com-

n6 LES CONFESIONS,

raença , dès l'ouverture , à faire entendre , par ses éloges outrés , qu'elle ne pouvoit être - de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience 5 mais a un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle et sonore et l'accompagnement très-brillant , il ne put plus se contenir ; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde , soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre étoit d'un homme consommé dans l'art , et que le reste étoit d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique : et il est vrai que mon travail , inégal et sans règle , étoit tantôt sublime et tantôt très-plat , comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie et que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistants , et surtout le maître de la maison , ne pensèrent pas de

même. M. de Richelieu, qui dans ce temps-là voyoit beaucoup monsieur, et , comme on sait, madame de la Poplinière, ouït parler de mon ouvrage et voulut l'entendre , avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur et k grand orchestre, aux frais du

PARTIE H , LIVRE VII

roi , chez M. de Bonneval , intendant des menus. F rancœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier et d'applaudir; et à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva , vint à moi , et me serrant la main : M. Rousseau , me dit-il , voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. Madame de la Poplinière , qui étoit là , ne dit pas un mot. Rameau , quoiqu'invité , n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain, madame de la Poplinière me fit , à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce , et me dit que , quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu , il en étoit bien revenu , et qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur* mon opéra. M. le duc arriva peu après, et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talents , et me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le roi* Il n'y a , dit-il , que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la cour; il en faut refaire un autre. Sur ce seul mot, j'allai m' enfermer chea moi , et , dans trois semaines , j'eus fait , à la place du Tasse , un autre acte , dont le sujet

1,8 LES CONFESIONS, étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire entrer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talents , et de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer.

Il y a voit , dans ce nouvel acte , une élévation moins gigantesque et mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble et beaucoup mieux faite, et si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation. Mais, tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fontenoi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles , entre autres plusieurs opéras au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : la Princesse de Navarre, dont Rameau avoit fait la musique , et qui venoit d'être changé et réformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changements aux divertissements de l'ancien , tant dans les vers que dans la musique. Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine , et Rameau, tous deux occupés à l'opéra du Temple de la gloire , ne pouvant

PARTIE n, LIVRE VII. ng

donner des soins à celui-là , M. de Richelieu pensa à moi , me fit proposer de m'en charger; et , pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire , il m'envoya séparément le poëme et la musique. Ayant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, et je lui écrivis à ce sujet une lettre très-hon-

née , et même respectueuse , comme il convenoit. Voici sa réponse, dont l'original est dans la liasse A , n° i .

15 décembre 1748 « Vous réunissez , monsieur , deux talents » qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. » Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de » vous estimer et de chercher à vous aimer. Je » suis fâché pour vous que vous employiez ces » deux talents à un ouvrage qui n'en est pas » trop digne. Il y a quelques mois que M. le » duc de Richelieu m'ordonna absolument de » faire en un clin-d'œil une petite et mauvaise » esquisse de quelques scènes insipides et » tronquées , qui dévoient s'ajuster à des di- » vertissements qui ne sont point faits pour * elles. J'obéis avec la plus grande exactitude , » je fis très- vite et très-mal. J'envoyai ce mi- ? sérable croquis à M. le duc de Richelieu ,

iao LES CONFESSIONS.

» comptant qu'il ne servirait pas , ou que je le » corrigerois. Heureusement il est entre vos » mains, vous en êtes le maître absolu; j'ai » perdu tout cela entièrement de vue. Je ne » doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les » fautes échappées nécessairement dans une » composition si rapide d'une simple esquisse, » que vous n'ayez rempli les vuides et suppléé » à tout.

» Je me souviens qu'entre autres balourdises » il n'est pas dit dans ces scènes , qui lient les » divertissements , comment la princesse Gre- » nadine passe tout d'un coup d'une prison » dans un jardin ou dans un palais. Gomme ce » n'est point un magicien qui lui donne des » fêtes, mais un seigneur espagnol, il me » semble que rien ne doit se faire par enchan- » tement. Je vous prie , monsieur , de vouloir » bien revoir cet endroit , dont je n'ai qu'une » idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que » la prison

s'ouvre ; et qu'on fasse passer notre » princesse de cette prison dans un beau palais » doré et verni préparé pour elle. Je sais très- » bien que tout cela est fort misérable , et qu'il » est au-dessous d'un être pensant de se faire » une affaire sérieuse de ces bagatelles ; mais

PARTIE H , LIVRE VU. isi

9» enfin puisqu'il s'agit de déplaire le moins w qu'on pourra , il faut mettre le plus de rai- » son qu'on peut /même dans un mauvais di- » vertissem en t~ d'opéra.

» Je me rapporte de tout à tous et à M. Bal- » lod , et je compte- avoir bientôt l'honneur de » vous faire mes remerciements , et de vous » assurer , monsieur , a quel point j'ai celui » d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre, comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu; et la souplesse courtisanne qu'on lui connoît l'obligeoit a beaucoup d'égards pour un nouveau-venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit*

Autorisé par M. de Voltaire et dispensé de tous égards pour Rameau qui ne cber choit qu'a me nuire, je me. mis a travailler, et en deux mois ma besogne fut prête. Elle se borna, quant aux vers, a très-peu de chose : je tâchai seulement qu'on n'y sentit pas la différence des styles , et j'eus la présomption de croire avoir

réussi. Mon travail en musique fut plus- long et plus pénible.
Outre que j'eus a III. • 6

LES

fcire plnsàew* morc»anx diappareil, e* <e*Ure autans l'ouver-
ture,*©** Je i^éctotf 4ontj'^tois chargé £6 trpu\w d'uni di&ouké
e#trâme, en ce qu'il falloir lier , souvent en peu de vers et par
desjnodilatictns taès-rapides , des svnanhonies et des chœur*
dans des tons fort éloignés : car , pour que Ramena ne m'accusât
pas d'avoir défiguré se* airs, je «'en voulus changer ni transposer
aucun. Je réussis. à ce récitatif. li étoit bien accentué*, plein
d'énergie, et surtout efceUemmait juodulé» L'idée des deux
hommes supérieure auxquels on daignait m'asaocier ro'avoit éle-
vé le génie , et je puis dire (pie dans ce travail ingrat et sans gloire
, dont le public ne-fteiiinfrit pas uséme être informé , je me lins
presque toujours a cùtf de mes modèles»

î, dans l'état où je Fa vois mise, grand théâtre de l'Opéra. Des
i\ e m'y trouvai seul. Voltaire H Rameau n'y vint pas , ou se

" Les paroles du premier monologue étaient très4ugubres ç en
voici le début :

. Mort ! vient terminer les malfreora d« ma ne.

PARTIE II > LIVRE VII. i*5 11 avôit m>n faUu mire «nriunsique assor

tinsante. Ce A* pourtant la^deasuf que m*r dame de la Piefiû-
nière fenda ga censure , en ro'accusant avec beaucoup d'aigreur
Savoir fait une musique déterrement. IL de Richelieu commença
jtidkimienment par s'mfbrroer <ie fpui jétoien* les p* noies de ce
anuftwjLogue. Je lttî nrésentat le manuscrit qa^l m'^voit envoyé,
et qui fâisoti foiqu*elles étoientde Voltaire. En ce cas , dkvil , c'est
Voltaire seul qui a toi*. Durant la répétition 4out ce qui é toit 4e
moi fut successivement impreuvé par madame de la Poplinière ,
et justifié par M. de Richelien* Mais enfin j'avais à faire a trop
forte pantin, et il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon tra-
vail phisieurenheacs sur lesquelles il fallokk consulter M. Rameau,
J'avré d'une conclusion pnreiHe, au lieu des nieras unie j'atteu-
dois et qui certainement m'étaient dus , je rentrai chez moi la
mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue , dévoré
de chagrin , et de six semaines je ne fue en état de sortir.

Rameau , qui fat chargé des changements indiqués par mada-
mé de la Poulinière , m'envoya demander l'ouverture die mon
grand

n4 LES CONFESSIONS, opéra , pour la substituer a celle que
je venoîs de faire. Heureusement je sentis le croc-eujambe y et je
la refusai. Gomme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la
représentation devant le roi, il n'eut pas le temps d'en faire une ,
et il fallût laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne et d'un -style
très-nouveau pour lors* en France. Cependant elle fut goûtée , et
j'appris par M. de Valmalette , maîttred'hôtel du roi et gendre de
M. Mussard mon parent et mon ami , que les connoisseurs

avoient été très-contents de mon ouvrage , et que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau ; mais celui-ci* deconcert avec madame de la Poplinière ,, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur le livre qu'on, distribue aux spectateurs , et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire ; et Rameau aima mieux que son nom fût supprimé que d'y voir associer le mien. ^

Sitôt que je fus en état de sortir , je voulus aller chez M. le duc de Richelieu : il n'étoit plus temps. H venoit de partir pour Dunquerque , où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me

PARTIE II , LIVRE VII. i*5 dis , pour autoriser ma paresse , qu'il étoit trop tard. Ne Payant plus revu depuis lors , j'ai perdu l'honneur que "méritait mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire ; et mon temps , mon travail , mon chagrin , ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais , sans me rendre un sou de bénéfice ou plutôt de dédommagement. H m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi , et pensoit •avantageusement de mes talents ; mais mon .malheur et madame de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme , à qui je m'étais efforcé de plaire , et à qui je faisais assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes : d'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau , dont elle est la prôneuse en titre , et qui ne veut souffrir aucun concurrent , et de plus , tm péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais , c'est d'être Genevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit , et sincère ami de M. de la Poplinière ,

avait fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il «con-

ta6 LES CGWFE8SIOK8.

neisseit bien , et qu'après le mariage elle lui avait voué «né boise hn|>lac*ble, aiiisi qu'à tous les Oenevoifc. Quoique la Fo\$tâtàtère , ejouta*t-il \$ ait de l'amitié pdur tous y et que je le st-febe 9 ne compte* pas stir son appui. U est amoureux de sa femme j elle vdaà hait, elle* est mécbaittejellé est adroite} tous ne ferea jamais rien dans cette «aise** Je me le tins pofÉ dit Ce même Gjrtiffecourt itfe rendk a peu près tiens le même temps un servidè dont j'avots grand besoin ^ Je Venois dé perdre mon ver*tueus père* Agé d'environ soixante ans. Je sentis moins «ette perte que je n'aturois fait en d'autres tempè efc le» embarras de ma situation m'auraient moins occupé. Je nfovois point Vouht réclamer de son vivant ce qui restait du bien de me mère , et dent il tnfoh le petit revenu* Je n'eus plue là-dessus de scrupule après sa mort* Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère faisoit une difficulté que Gauffeeurt se charge» de lever * et Çct'il lava en effet par les bons offices de l'avocat de Loime* Comme j'avots le plus grand besoin de cette petite ressource * et que l'événement étett douteux* j'en aUendoisla nouvelle cUfirtitive^Vec la plu* vive impatience. Un soir , en

PARTIE n , LIVRE VII. %V) rentrant chea mdi, je trouvai la lettre qui de- >wit contenir cette nouvelle , et je la pris pour Vowriravecun tremblement d'impatience dont J'en* home au dedans de moi. Eb quoi! me dis* je avec dédain , Jean-Jacques se laissera»» »-3 subjugué a ce point pa/ F intérêt et par la curiosité ! Je vernis sur-le-champ k lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai , me coucha»

tranquillement, dormis mieux qtfat mon ordinaire , et me levai le lendemain assea tard sans pkfs penser à ma lettre. Eav m'-habillant je l'aperçus , j# Tonvris>sans mie presser , j'y trouvai une lettre de change* J'eus bien des plaisirs k ta fois ; mais je pu» jurer que le pins vif lui celui d'avoir sa me vaincre. J'aurais vingt traits pareils 1 a citer en ma vie, mais je suis trop pressé penr pouvoir tout dire. J'en** vo jai une petite partie? de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps ou f aurais mis le fout a- ses pieds. Ton* tes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle ra'envoyoit des tas de recettes, et de secrets dont efle prétendait que je fisse tan fortune et ht stenaë* Déjà le sentiment de sa. misère lui serroit le cœur et tari rétrécissait l' esprits Le peu que je lui enrobai fut la proie des fripons

i28 LES CONFESSIONS,

qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Gela me dégoûta de partager mon nécessaire- avec ces misérables, surtout après Pinutile tentative que je fis pour la leur arracher , comme il sera dit ci-après. #

Le ' temps s'écouloit , et l'argent avec lui» Nous 'étions deux , même quatre , et , pour mieux dire , nous étions sept ou huit. Car , quoique Thérèse fut d'un désintéressement qui a peu d'exemples , sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins*, elle fit venir tout# sa famille pour en partager le fruit. Sœurs , fils , filles , petitesfilles , tout vint , hors sa fille aînée , mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisais pour Thérèse étoit détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas a faire à une personne avide , et que je n'étois pas subjugué par une passion folle , je ne feisois.jfes de fblies. Content de tenir Thérèse honnêtement

, mais sans luxe , k , l'abri des pressants besoins , je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fut tout entier au profit de sa mère , et je ne me bornois pas à cela ; mais^ par une fatalité qui me poursuivoit , tandis que maman étoit en proie

PARTIE U , LIVRE VII. ta 9 a ses croquants, Thérèse étoit en proie à sa famille v et je ae pou vois rien faire d'aucun côté qui profitât a celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfants de madame Je Vasseur, la seule qui ir*eût point été dotée, étoit la seule qui nourrissoit son père et sa mère, et qu'après avoir été longtemps battue par ses frères r par ses soeurs , même par ses nièces , cette pauvre- fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux Se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces appelée* Golon étoitassea aimable , et d'un caractère assez dfoux > quoique gâtée par l'exemple et le# leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble , je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce ma nièce , la tante ma tante. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De là le nom de Unie duquel j'ai continué d'appeler Thérèse , et que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant» On sent que dans une pareille situation je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M* de Richelieu m'a voit oublié, et n'espérant plus, rien du côté de la cour , je fis quelques tentatives, pour faire passer à Paris mon

i3o XiES GOHFBSSKHif .

«péri) mais yéptemti des dffltfédtée qi*1 dem&tttdokmt Me* du tthWJ* p#*f le» vaifac*e ,et j 1 *^ dé jya* 611 fé» pli» ptèàié. J* itt'âvfçèi de pwkefcfèY Ma pêtîte Comédie de Nàrcrtse *tt* It-

triiew* t elle y fitl -replie , et f èua les eu- «éô* 3 mu firent jgtêAà plutôt. Mits ce fut

ttJUt, Je ne pAs jattààkr pàrveiiir à Mrfc jôtier ma pftctt * et) euttity* de fàir* Wrt cour h des -coiaiédiei» , je le* pta>t&i lfc> Je retins etififa au d<tftier expédient qui me rëdftât , et le seul <foe dû p*«|dre,&i fWtffctftttut fe mai- KM» du M, delà Pepltakère , je m'élôh éloigné de -oeil t de M. Dtpiti. Les deux dâtoeS , qttoï* p&ret*t*fc ^toient md emseuàMe , et ne se vwpàmt ptât* H tfy «tait aueue société e**e teg deux **aiaoô&> ^et Thieftc* seul vitoît dlm ftm>>t d«B l'ti^e. Il fttt «Aargé de tft* <*er lié me rtç-tieâer éfce* M» Dopfo. M. de iVawnwil suivtôt drà* Phistorre aatureife et 1* tftfettié s tet ftitoit tm cafehiet. le croîs (ja'tl wpiroit li l'académie des sciences ; i! vtmlott pour cek ftiye un et il jugeoit que je pwwiB lut être «tile daiM ce trahit. Madame Dnpiti , qui , de c&é , JSéditoft tin aut*<e Kw> , àroit sar tm>i dé* vue* k petr près s*mblàWesv ÎU fcimwetrt ttmln ai'avair èfr «etmhtm

PARTIE « , LF?fiE VIF. ici pour une espèce de secrétaire, ete'étoitla Pobjej: des semonces de Tmerk>t«r .Pextgeai préalablement que M. de Franeueil emploieroh son crédit et celui de JélyoUepot» faire répéter mon ouvrage à l'Opéra ; il y consentit. Les Muses géantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin , puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde a la grande répétition , et plusieurs morceaux furent très*applauj&9 ; cependant je seTJtîsmrf^ênYedurontreëculiio» , fort mal ccm-duittitj^H^bel , que la pièce ne passeroit pas , et mime qu'elle notait paa en état de parohre sans de grandes corrections.

Ainsi je la retirerai , sans mot dire , et sans m'exposer au refus : mais je vis clairement , par plusieurs indices, que l'ouvrage , eût-il été parfait , n*auroit pas passé. Franeuail m'avoit bien promis

de le faire répéter , mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, et dans cette occasion et dans beaucoup d'autres », que ni lui , ni madame Dupin , ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde , de peur peut-être qu'on ne supposât , en voyant leurs livres , qu'ils avoient greffé mes talents sur les leurs. Cependant comme madame Du-

13a LES CONFESIONS.

pin m'en a toujours supposé de très-médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée , ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, surtout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire , et , sans plus songer à des talents vrais ou vains qui me prospéroient si peu , je consacrai mon temps et mes soins à me * procurer ma subsistance celle de ma Thérèse , comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à madame Dupin et à M. de Francueil.

Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car, avec huit à neuf cents francs par an que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage , en chambre garnie , dans un quartier assez cher , et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris , tout au haut de la rue Saint- Jacques, où, quelque temps qu'il fût, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations* Je m'attachai à la chimie ; j'en eus plusieurs cours avec M. de Fran«

PARTIE II , LIVRE VII. 135 cteuil chez M. Rouelle, et nous nous mimes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science , dont nous possédions à peine les éléments. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine , au château de Chenonceaux , maison royale sur le Cher , bâtie par Henri II pour Diane de Poitiers , dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. Dupin, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit trèsbonne chère; j'y devins gras comme un moine.

On y fit beaucoup de musique» J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie,, et dont je reparlerai peut-être dans mon supplément. On y joua la comédie ; j'y en fis , en quinze jours , une en trois actes, intitulée V Engagement téméraire /qu'on trouvera parmi mes papiers , et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages , entre autres une pièce en vers intitulée Y Allée de Sylvie , du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher ; et tout cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chimie , et celui que je faisois auprès de madame Dupin.

Tandis que^'engraïstois à Chenoneeaux , ma

■34 LES CONFERIONS. .

pauvre Thérèse engraissement à Paris d'une mire lainière; et, quand j'y revins, je trouvai Fouvragequej 'avois teissur le chantier plat avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême , si des camarades de table ne m'eussent fourni la ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiel» que je ne puis faire avec trop de simpli-

cité , parce qu'il firudroit, en les commentant , m'exenser on me charger, et que je ne dois faire ici ni l'on ni l'autre.

Durant le &  joar d'Alton*   Paris , au lieu d'aller manger chez un traiteur , nous aianttons ordinairement lui tt moi  notre vois-
mage, presque r  hvis le cul-de-sat de l'Opéra r ehez une ma-
dame la Selle^ femme d'un tailleur , qui don* nett esse* mai a
mander , mais dont la table ne letssoitmw d'être recheh    
cause de la bonne et sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y
recevoit aucun ineontni , et il fallait être introduit par quelqu'un
de ceux qui y mangeoient d'ordinahev Le commandeur de (jee-
ville, vieux débauché, ple   de politesse et d'esprit* mais ordu-
rier, y logeait, et y attiroit une folle et brillante jeunesse en offi-
ciers aux gardes et mousquetaires* Le oommandeur 4e Nouant ,

PARTIE H , ItfVRE VII. i35 chevalier de- toute* le filles 4e
l'Opéra r y  pportent. journellement le4 anecdotes de ce tripou
M» d» Pltotie, lientenanfcolenel retiré , kon et Mrge yieittard;
Anoelei > > officier des   usquetaire*, j anaintennient un cer-
tain or* dre parmi Ces j6 m g n . Il y venoitansi de  commer-
 ante) des financière* des vivfiers, mai  poiaa , honn te  * et de
ceux qu'an distingnoit dans leur nl tier : M. de Bette, M. de

1 Ce fat      M.  tfcelet que je donnai une petite comédie <fe
m  ftr oto, intitulé l s Prfoofmi rs de g  i*^   Joe J'efofo ftife
apte  tes désastres des Fmn ofe en Bart re et en Bon*** , et q ie
je ti' sai ja* mis atone* al montrer, et cekt par ta singulière rai-
son *    paMus te rti, nila France, ni Uf Fraa*   ois, ne furent
peut-être miens loué ni de meilleur cœur que dans cette pièce ,
et que , républicain et frondeuren titre 3 je n'osois m'a vouer pa-
n gyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires
aux miennes. Pins navré des malheurs de la France que les Fran-

çois mêmes, j 'a vois peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie , et que i'étois boutée* de taoee-tev, {Cette ftot» n'est point dans le ma* nuwDrit ■nt s yu ph^dé-poné «ex afcâtea nationale*)*

Forcade , et d'autres dont j'ai oublié les noms* Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états , excepté des abbés et des gens de robe que je n'y ai jamais vus, et c'était une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante , et Ton y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur , avec tous ses contes gras, quant a la substance , ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueufe ne sortait de sa bouche qu'il ne fût si plaisant, que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table : tous ces jeunes gens contaient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, et les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte; car l'allée qui menoit chez madame la Selle étoit la même où étoit la boutique de la Duchapt , célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles , avec lesquelles tous nos messieurs alloient causer avant ou après diné. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne faUoit qu'entrer comme eux ; je n'osa^ jamais. Quant à madame la Selle , je continuai d'y aller, manger assez

PARTIE n, LIVRE VII. i

souvent après le départ d'Alton». J'y apprenais des foules d'anecdotes très-amusantes , et j'y pris aussi peu à peu, non-grâce au ciel jamais les mœurs, mais les; maximes que j'y vis établies* D'honnêtes personnes mises a mal , des maris trompés , des femmes séduites , des accouchements clandestins , étaient là les textes les plus ordinaires; et celui qui peuploitle mieux les Enfants-Trouvés étoit toujours le plus applaudi. Gela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règle chez des gens très-aimables , et dans le fond trèshonnêtes gens, et je me dis : Puisque c'est l'usage du pays , quand on y vit on peut le suivre ; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement , sans le moindre scrupule ; et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde à faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère , qui de plus craignoit ce nouvel embarras de marmaille , étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sûre , appelée mademoiselle Gouin, pour Jui confier ce dépôt; et , quand le temps fut venu , Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin , à la pointe

i \$8 LES CONFESSIONS.

Saint-Eustache. J'allai Yy voir plusieurs fins , et je lui portsiun chiffre que fa vois ftk k double Sur deux cartes, dont urne fut mise dans les langes de l'enfant; et il fut déposé pari» sage-femme au bureau des EnÉpcats-Trotfvés , dans la forme ordinaire. L'année suivante, même incon vénient et même expédient , a»

chiffre près* qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère ; elle obéit en gémissante Oto verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée* Quant à présent/ tenons-mu* à cette première époque. Ses suites y aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connaissance avec madame d'Epmay, dont le nom se verra souvent dans ces mémoires. Elle s'appeloit mademoiselle des Clavettes* et venoit d'épouser IL d'Epmay, fils de Bd. de 1^{er} livre de BeHegarde, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de Francueil. Elle étoit musicienne aussi, et sa passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité.

PARTIE H, LIVRE VII. 150, l^{re}. de Fraucaei m'introduisit chez madame d'Epinay) Y y soupers quelquefois avec lui.

Bile étoit aimable, avoit de l'esprit, des talents : c'étoit assurément une bonne comtoise* sçavoit à faire* Mais elle avoit une amie appelée mademoiselle d'Fitte, qui passoit pour méchante, et qui vivoit avec le chevalier de Vaknry, q^{ui} ne passait pas pour bouclier, mais que le commerce de ces deux personnes fit tort à madame d'Epinay, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M^{onsieur} de Fraûcueil lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques au point de n'être pas même cadrées* à IL d'Épinay. M. de Francueil me fit même sur^{ce} cette dame des confidences bien singulières y qu'elle ne m'a jamais faites* elle-même, et dont elle

ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris et n'en ouvrirai de la vie la bouche j ni a elle, ni à qui que ce soit. Toute cette Confiance de part et d'autre rendoit ma situation très-embarrassante , surtout avec madame de Frâneueil , qui me counois-

140 LES CONFESSIONS, soit assez pour ne pas se défier de moi , quo^ qu'en liaison avec sa rivale. Je consolob de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes ; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité , sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux dès deux autres , et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour saVivale. Madame de Francueil, qui vouloit se servir de moi pour bien des choses , essuya dès refus formels; et madame d'Epinay m'a yant voulu charger une fois d'une lettre pour Francueil, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle , elle n'avoit qu'a me. faire une seconde fois pareille proposition. Il faut rendre justice a madame d'Epinay. Loin que ce procédé parât . lui déplaire, elle en parla a Francueil avec éloge, et ne m'en reçut pasmoms bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que fa vois a ménager, dont je dépendois en quelque sorte , et pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur

PARTIE II, LIVRE VH. *4i

amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complaisance , mais toujours avec droiture et fermeté.

Malgré ma bêtise et ma gaucherie, ma dame d'Epinay voulut me mettre des amusements de la Chevrete, château près de Saint-Denis , appartenant a M. de Bellegarde. Il avok un théâtre ou l'on jouoit souvent des pièce». On me chargea d'un rôle que j'étudiaï six mois sans relâche, et qu'il fallut me souffler d'un bout a l'autre à la représentation. Après cette épreuve, on ne me donna plus dexôle*

En faisant la connoissance de madame. d'Epinay , je fis aussi celte de sa belle-sœur, mademoiselle de Bellegarde , qui devint bientôt comtesse de Houdetot. La première fois que je la vis, elle était a la veille de son mariage; elle me fit voir l'appartement qu'on lui prépa» roit., et me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable; mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, et m'entraînerait , quoique bien innocemment, dans l'abîme ou je •suis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot de-

i4> LES CONFESSIONS,

puis mon retour de Venise, non plua que de mon ami il. Bogota* je m'avais pourtant ji£> giigé ni l'un m l'autre , et jejn'<étois surtout lié de jour en jour plus mtun*>ff>ttBt avec Je premier. Il a voit sac Nanette, ainsi que j'*vois une Thérèse j c'était entre noue une conformité de plus. Mais la dii&faenee ^tcit que ma Thérèse , aussi bien' tout au moins de figure que sa T Nanette> «voit uaeJuu&eur douce et un caractère aimable , fait pour attacher un honnête homme; au heu que la aieaoe, piegrièche et haren-gère , ne montrait rien an* yeux des autres qui put racheter la mauvaise éducation. IH'épousa toutefois s ce Dut fort bien lait,

s'il Tarait promis. Pour moi, qui n'evots rien promis de semblable , je ne me pressai pas de l'imiter. .

Jem'étois aussi lié avec l'abbé de CosWulJac, qui n'étoit rien, non plue que nar, dans la littérature , mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui» 4e cuis le premier peutêtre qui ait vu sa portée, et qu'U'aitcitia&é ce <qf iWakÀ. âparoissoit aussi se plaine avec moi , et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-Saint-Denis-, près VOpéra, je fiùsojs mon acte d'Hésiode, M venait quelquefois dî-

PARTIE H , UVRE VIL 143 11er avec meUête atête en pique-nique. H ira* vaittok alors a YEOM sur t origine des connaissances humains* , qui est ton premier ouvrage. Quand il fut achevé , l'embarras fat de trouver un Çhraâtre qui voulût s'en charger.

Lias libraires «le Patis sont arrogants et durs pour tout homme qui commence ; et la méta* physique, alors lràs^pev a la mode, n'offroit pas tua sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de CandiMac et de son ouvrage ; je leur fis faire oormoiesanca. Ib éseient faits pour se contenir , ils se convinrent- Diderot engagea, le libraire Durand S prendre le manuscrit de Y abbé, et ce grand métaphysicien eut de awi premier livre ,et presque par grâce , centécus qu'il n'eftt peufeétee pas trouvés sans moi* • Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des antres, nous nous ressemblions tons trois une fois la semaine au Palais-Rojal , et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier sleuri. Il falloit que ces petite dtners hebdomadaires plussent extrêmement a Diderot, car Un, qujsfnanquoft prèsqw J à tous ses rendes-Vdue, ppsent-âs même avec des sereines , ne manqua- jamais à aucun de ceux-là. Je formai la le projet d'une feuille

périodique intitulée *te Persifleur*, que nous devions faire alternativement Diderot et moi. J'en esquissai la première feuille, et cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événements imprévus nous barrèrent, et ce projet en demeura la.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le Dictionnaire encyclopédique, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de Chambers, semblable peu près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, et me proposa la partie de la musique, que j'acceptai et que j'exécutai très à la hâte et très-mal dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de Francueil, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, et à qui j'e payai dix 4cus tirés de ma poche, et qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires,

PARTIE H, UVRE VIL i

res, une rétribution dont il ne m'a jamais parlé 9 ni moi 4 lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détermination. Les Pensées philosophiques lui avoient attiré quelques chagrins, qui n'eurent point de suite. H n'en fut pas de même de

la Lettre sur les Aveugles, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels dont madame du Pré de Saint- Maur et M. de Réaumur furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination , qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus la pour le reste de sa vie. La tête faillit a m'en tourner. J'écrivis a madame de Pompadour pour la conjurer de le faire relâcher ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse a ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace , et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissements qu'on mit quelque temps après a la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir au pied de ce IH. 7

i*6 LES CONFESSIONS.

malheureux donjon. Au reste, -si ma lettre a produit peu d'effet,, je ne m'en suis pas mm plus feeawcoup fait valoir ; «ar je n'en parlai tjufà très-peu de gens , et jamais à pklerot lui-même.

LIVRE HUITIÈME

J'ai dt faire fine panse a la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence , dans sa première origine , la longue chaîne de mes mal* heurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé , malgré mon p*u d'entregent , d'y faire quelques conaoissances. «Pavois fiwt entre autres chez madame

Dupin celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha , et du baron de Thun son gouverneur. J'aurais fait chez M. de la Poplinière celtique de M. Seguy, ami du baron de Thun , et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. 'Seguy et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-aux-Roses », oh le prince avait une

1 C'est la leçon du manuscrit autographe déposé aux archives nationales ; mais le mémoire de Rousseau l'a trompé. Fontenai-aux-Roses est du côté de

148 LES CONFESSIONS,

maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes , je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. À souper , le prince me parla de la détention de Diderot. Le baron , pour me faire parler , accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avait là deux Allemands attachés au prince. L'un appelé M . Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain , et devint ensuite son gouverneur après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme , appelé M. Grimm , qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place , et dont l'équipage très-fin annonçait le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffell et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le sieur Grimm n'alla pas tout-à-fait si vite. Il ne se mettoit guère en avant , bien éloigné de

Sceaux. C'est certainement Fontenai-sous-Bois , auprès de Vincennes, comme la suite du texte le prouve. (Note de

l'éditeur).

partie h, livre vni. 14g

ée ton avantageux que la prospérité lai donna dans la suite. Le lendemain à dîné Ton parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du cla* vecin. Après le dîné on fit apporter de la musique italienne. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince; et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce , enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris j'y appris Pagréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon , et qu'on lui avoit donné le cbâteau et le parcd de Vincennes pour prison sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! Mais, retenu deux ou trois jours chez madame Dupin par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'étoit pas seul. D'Alembert et le trésorier de la sainte Chapelle étaient avec lui. En entrant je ne vis que lui , je ne fis qu'un saut , un cri , je collai mon visage sur le sien , je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots \$ j'étouffois de tendresse et de joie. Son premier mouvement, après ce transport,

ião LES CONFESSIONS,

fut de se Xcmtner vers iecclés iast*f>e et de loi dire :■ Vous voye*, saonaietst ^comment m'aiment me» amis. Tout entier a

mdn émotion , je ne réfléchî* pas alors à Cette Manière d'en: tirer
avantage* Mai* en y pensant q'Uelque/ois depuis ce temps-là ,
j'ai toujours jugé <sp?h la place de Diderot ee n'eût pas été la la
première idée qui me seront venue.

Je trouvai Diderot très*aiiecté à sa pris*». Le donjon lui avoit
fait une impression terrible j et , cjuokfu'il fût fort agréaWeraent
au château , et maître de ses promenades dans mm parc qui n'est
pas même fermé de murs^ilavoit besoin de la société de ses amis
, pour ne pas se livrer à. son humeur noire. Comme j'étois assuré-
ment celui qui compatissait le plu* à sa peine , je crus être aussi
celui cVmt la voe lui seroit la plus consolante j et tons Les deux
jours a w plus tard * malgré des occupations très-ex^ géantes ,
j'allois » Soit seul f sok avec sa femme, passer avec lur les après-
midi.

Cette année i^fan Pété fut d'une chaleur excessive. On compte
deux lieues de Paris à Vincennesv Peu en état de paver, des
fiacres, à deux heures après midi / J'allois à piéd quand j'étois
seul , et j'allois vite pour arriver plutôt.

PARTIE H, LIYRE VIII. i5, Les arbre» de la route , toujours
élagués , » ht mode du pays, ne donnoient presque aucune
ombre) et souvent, rendu de chaleur et de' fatigue , je m'(é)endois
par terre , n'en pouvant ptasv Je m'avisai, pour modérée mou.
pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de
France , et tout en marchant et le parcourant , je tombai sur cette
question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de Tan-
née suivante : Si le progrès de» sciences et des mrts a contribué à
corrompre ou à épurtries mœurs?

A l'instant de cette lecture? je vie un autre univers , et je devius un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus , les détails m'en sont échappée depuis que ye les ai déposée sur le papier dans une demes quatre lettres kM. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire , qui meVrke d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suie reposé sur elle; sitôt que j'en confie le dépôt an papier y ette m'a* bandenne , et des* qu'une fois jTai écrit une chose , je ne m'en souviens plu» du tout» Cette singularité me soit jrame dans le musique.

Avant de l'avoir apprise » je savais par ostur des multitudes de chansons : sitôt que j'ai sn

i5a LES CONFESSIONS,

chanter des airs notés , je n'en ai pu retenir aucun , et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés j'en susse' aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant a Yincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut 5 je lui en dis la cause , et je lui lus là prosopopée de Fabricius, écrite en crayon sous un arbre. Il m'exhorta de donner l'essor a mes. idées , et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet et la suite inévitable de ce moment d'égarement.

Mes sentiments se montèrent avec la plas inconcevable rapidité an ton de mes idées.

Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité , de la liberté , de la vertu; et ce qu'il y a de plus étonnant , est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans , à un si haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie

PARTIE II, LIVRE VIIL i53 dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit à yeux fermés , et je tournois et retournois dans ma tête mes périodes avec des peines incroyables; puis, quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisoit tout perdre , et quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire madame le Vasseur. Je Pavois logée avec sa fille et son mari plus près de moi , et c'était elle qui , pour m'épargner un domestique , venoit tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée, je lui dictais, de mon lit, mon travail de la nuit; et cette pratique, que j'ai long-temps suivie , m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait , je le montrai à Diderot , qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force , manque absolument d'ordre et de logique : de tous ceux qui sont sortis de ma plume , c'est le plus foible de raisonnement, et le plus pauvre de nombre et

d'harmonie; mais , avec quelque talent qu'on puisse être né ;
Fart d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fié partis cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à Gfimm, avec lequel i depuis son entrée chez le comte de Friese , je comraençois a vivre dans la plus grande intimité. Il a voit un clavecin qui nous servoit de point de réunion , et autour duquel je passois avec lui tous les moments que pavois de libres, a chanter des sirs italiens et des barcarolles Sans trêve et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin; et sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez madame Dupin, on étoit sûr de me trouver chez M. Grimm , ou du moins avec lui f soit à la promenade , aritau spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'ajunoit pas, pour aller avec lui, en pavant , à la comédie frtinçoïse, dont il étoit passionné. Enfin un attrait sr puissant me lioit a ce jeune homme , et j'en devins tellement inséparable , que la pauvre tante elle-même étoit négligée, c'e«t-a-dire que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affaibli.

PARTIE II , UYRE VHL i55 Celle impossibilité de partager a mes inclinations le peu de. temps que j'avois de libre renouvela pins vivement que jamais le désir que i'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse : mais l'embarras de sa nombreuse fouille, et surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles , nVavoit jus-' qu'alors retenu. L'occasion se présenta de faire un effort, et j'en profitai. M. de Francueil et madame Dupin, sentant bien que huit a neuf cents francs par an ne pouvoient me suffire , portèrent de leur propre mouvement mon be- *noraire annuel à cinquante loflk j et, de plus, madame Dupin apprenant que je cberchois a me mettre dans mes meubles , m'aida de

quelques secours pour cela : avec les meubles qu'avoit déjàThérèse y nous mimes tout en commun, et ayant loué un petit appartement a l'hôtel de Languedoc , rue Grenelle Su-Honoré , chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pâmes , et nous j avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogèrent pour l'Hermi»

tage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bonhomme , très-doux , qui craignoit extrêmement

i56 LES CONFESSIONS,

sa femme , et qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel , que Grimm par plaisanterie transmit dans la suite à la fille. Madame le Vasseur ne manquoit pas d'esprit ; elle se piquoit même de politesse et d'airs du grand monde j mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable , donnant d'assez mauvais conseils a sa fille , cherchant a la rendre dissimulée avec moi , et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens : du reste assez bonne mère parce qu'elle trouvoit son compte à l'être , et couvrant les fautes de sa fille parce qu'elle en profitoit. Cette femme , que je corn* Mois d'attentions , de soins , de petits cadeaux , et dont j 'a vois extrêmement a cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir , la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et, du reste , je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la faiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange :

notre attachement croissoit avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si

PARTIE II, LIVELÉ VIII. i5* nos plaisirs pouvoient se décrire , ils feroient, rire par leur simplicité : nos promenades tête à tête hors de la ville ou je dépensois magnifiquement huit ou dix sous à quelque guinguette ? nos petits soupers a la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation , la fenêtre nous servoit de table , nous respirions l'air , nous pouvions voir les environs , les passants f et , quoique nous fussions au quatrième étage , plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira , qui sentira les charmes de ces repas composés pour tout mets d'un quartier de gros pain , de quelques cerises , d'un petit morceau de fromage , et d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance , intimité , douceur d'âme , que vos assaisonnements sont délicieux ! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer, et sans nous douter de l'heure , si la vieille maman né nous eût averti. Mais laissons ces détails qui paraîtront insipides ou risibles; je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en *us à peu près dans le même temps

i58 LEsTïONFESSIONS.

une plus grossière , la dernière de cette espèce que j'aie eue a me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupfifell étoit aimable ; mes liaisons avec lui n'étoient guère «oins étroites qu'avec Grimm et devinrent aussi familières ; ils maugéoient quelquefois chez moi. Ces repas-, un peu plus que simples, étoient égayés par

les fines et folles polissonneries de KlupfifeU et par les plaisants germanismes de Grimm , qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas a nos petites orgies , mais la joie y suppléoit , et nous nous trouvions si bien ensemble que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupfiell a voit mis dans ses meubles une petite fille qui , par convention, ne laissoit pas d'être a tout le monde , parce qu'il ne pouvoit pas l'entretenir en entier. Un soir , en entrant au café , nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes] il s'en tengea galamment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant a son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel , très-douce , et peu faite à son métier , auquel une sorcière , qu'elle avoit avec elle , la styloit de son mieux» Les propos et le vin

PARTIE II , LITRE VIII. i5\$ nous égayèrent au point cfue nous nous oubliâmes* Le bon IQiipfiell ne voulut pas faire ses honneurs à demi) et sons passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite , qtri ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. Grirom a toujours affirmé qu'il ne Pavoh pas touchée : e'étoit donc pour s'ajriuser à nous impatienter qu'il resta si long* temps avec elle ; et, s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fût par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de Frieseil logeoît chez des filles au même quartier de Saint-Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille , aussi honteux que Saint-f'reux soiv tit de la maison oh on l'avoit enivré ; et je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'aperçut a quelque signe , et surtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche è- me faire; f en allégeai té poifjj par ma franche et prompte confession. Je fis bien ; car , dès le lendemain

, Grimm vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant ; et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir ; en cela d'autant plus coupable, que Payant mis pleinement et librement dans itaa confidence , j'a-

vois droit d'attendre 4e lui qu'il ne m'en ferait pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté du naturel de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de Grimm qu'offensée de mon infidélité ; et je n'essayai de sa part que des reproches touchants et tendres dans lesquels je n'aperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur , c'est tout dire : mais un exemple qui se présente mérite cependant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit polir elle un homme si extraordinaire , que confondant comiquement le» idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois , que le pape m'étoit venu voirT^Te la fis expliquer , et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à Grimm et à Klupfifell , a qui: le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des (Moineaux le nom de papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur»

bvGooçIe

PARTIE II , LIVRE VHI

plu de m'attribuer , m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie , ne m'ont pas connu dans ces temps-là ni durant ma jeunesse : car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante» 1760, comme je ne songeois plus a mon discours, j'appris qu'il a voit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté , les anima d'une nouvelle force et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père et ma patrie et Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre , vertueux , au-dessus de la fortune et de l'opinion , et de se suffire a soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes , et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle , j'en eus dès-lors la volonté décidée, et je ne tardai a l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux

»6a LES CONFESIONS.

réfléchir sur les mien». Thérèse devint grosse pour la troisième fois*. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir dément» mes principes par mes oeuvres , je me mis à* examiner la destination de mes enfants , et mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature , de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure et sainte, éternelle comme son au-

teur, que les hommes ont souillée en feignant de -vouloir purifier y et dont ils n'ont plus fait par leurs formules qu'une religion de mots , vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'âme avec laquelle je m'y livrai» Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds a la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais , cet endurcissement seroit tout simple f mais cette chaleur de cœur» cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguèrent „ ces déchirements cruels quand il les faut rompre , cette bienveillance innée pour tous mes semblables, cet amour ardent du grand , du vrai , du beau ,

PARTIE II , LIVRE VIII. 163 au juste , cette horreur du mal en tout genre , cette impossibilité de haïr y de noïre et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens k l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable; tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? Non , je le sens et je le dis hautement , cela n'est pas possible ; jamais un seul instant de sa vie Jean*Jaques n'a pu être u» homme sans entrailles, sans mœurs, un p£rfe dénaturé. J'ai pu me tromper , mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu mé séduire , elles en séduiroient bien d'autres; je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourront me lire k se laisser abuser par la même erreur ; je me contenterai de dire qu'elle fut telle que dès-lors je ne regardai plus mes liaisons avec Thérèse que comme un engagement hon-

nête et saint, quoique libre et volontaire; ma fidélité pour elle, tant qu'il duroit , comme Un devoir indispensable ; l'infraction que j'y avois faite une seule fois comme un véritable adultère. Et quant a mes enfants, en les livrant k l'éducation publique , faute de

pouvoir les élever moi-même, enles destinant* devenir ouvriers ou paysans plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes , je crus faire un acte de citoyen et de père ; et je me regardai comme nn membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé ; mais loin que ma raison m'ait donné jamais le même avertissement , j'ai souvent béni le ciel de lès avoir garantis par là du sort de leur père, et de celui qui les raenaçoit lorsque j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés à madame d'Epinau ou à madame de Luxem* bourg, qui, soit par amitié, soit par générosité , soit par quelque autre motif, ont voulu' s'en charger dans la suite , auroient-ils été élevés en honnêtes gens? je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés #haïr , peut-être à trahir leurs parents j il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants-Trouvés , ainsi que les deux autres ; et il en fut de même des deux suivants j car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon , si sensé , si légitime , que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par

PARTIE H, LIVRE VIII. 165 égard pour la mère; mais je le dis à tous ceux à qui nos liaisons n'étoient pas cachées; je le dis a Diderot, à Grimm^ je l'appris dans la suite à madame d'Épinau , et dans la suite encore à madame de Luxembourg , et cela librement

, franchement, sans aucune espèce de nécessité , et pouvant aisément le cacher a tout le monde ; car la Gouin étoit une très-honnête femme , très-discrète , et sur laquelle je comptais parfaitement. Le seul de mes amis auquel j'eus quelque intérêt de m'ouvrir fut le médecin Thierry , qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère a ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis le mieux pour mes enfants, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences , madame le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites , elle et sa fille , chez madame Dupin , qui , par amitié pour moi , avoit mille bontés pour elles. La mère la mit

rô6 LES CONFESIONS*

dans le secret de sa fille. Madame Dupin , qui est bonne et généreuse , et à qui elle ne disoit pas combien , malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mère , la fille m'a toujours eue pendant mon séjour à Paris , et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermilage, à la suite de plusieurs autres épauchements de coeur . J'ignoreois que madame Dupin , qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fut si bien instruite - et j'ignore encore si madame de Benonieux sa brûlée Ait aussi; mais madame de Francueil sa belle-fille le fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre, qu'on trou-

vera dans mes recueils , et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre madame le Yasseur et sa famille ; car les plus déterminantes Tenoient de là, et je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de madame Dupin et de l'amitié de madame deCbeuonceaux f je l'étois de celle de madame de Francueil , qui d'ailleurs mourut long-temps avant que

PARTIE II , LIVRE VIII. i

mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes a qui je Pavois confié , et ne Pa été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui qu'ils méritent eux-mêmes. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : f àinégligé mes devoirs , mais le désir de nuiren'est pas entré dans mon cœur , et les entrailles de p^re ne sauraient parler bien puissamment pour des enfants qu'on n'a jamais vus : mats trahir la confiance de l'amitié , violer le ptus saint de tous les pactes , publier les secrets versés dans notre sein , déshonorer a plaisir l'ami qu'on a trompé , et qui nous quittant nous respecte encore , ce ne sont pas la des fautes , ce sont des bassesses d'âme et des noirceurs.

J'ai promis ma confession , non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est a moi d'être vrai , c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de Chenonceaux me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite et l'esprit de la-t&ùvelle mariée , jeune personne fort aimable, et qui de son côté

parut me distinguer parmi les scribes de M. Dupin. Elle étoit fille unique de madame la vicomtesse de Rochechouart , grande amie du comte de Friese, et par contre-coup de Grimm qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas , cette liaison n'eut point de suite ; et Grimm , qui dès-lors visoit au solide , préféra la mère , femme du grand monde, à la fille , qui vouloit des amis surs et qui lui convinssent , sans se mêler d'aucune intrigue , ni chercher du crédit parmi les grands. Madame Dupin , ne trouvant pas dans madame de Chenonceaux toute la docilité qu'elle en attendoit ,lui rendit sa maison fort triste ; ét madame de Chenonceaux , fière de son mérite et peut-être de sa naissance, aima mi eux renoncer aux agréments de la société et rester presque seule dans son appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique et penseur , quoique par fois un peu sophistique- Sa conversation , qui n'étoit •du tout point celle d'une jeune femme qui

PAKTIB S , LtVRE VHï. 169 sea^ttocjrfrmitjétaitpewin^ Cependant «Hé n*avotfpps vingt ans 2 son teint étokdW Mimcneav éblouissante; sataitt* eét été grande et belle si elle se (Ht tmeaiL** ime.Sescbevenx , d'un blond cendré et d^me beauté pen cofftmtme, me rappetoient ceux dé mm pauvre maman 1 dans son bel âge, et m'agitaient fifemeût le tour, liais les principes aérer es que je vernis de me faire , et que } 'étais Résolu de

seèvre à tout pnk , me garantireciid'elle et de ses charmes. J'ai passé , dorant tdnt an été, trois en a*iafre*ben*es par jtmrtfte it têteavee efle a hri montrer gra- ▼ e*a«t Taidtsime^qàé, et a l'en-miyer de mes obiftres étemels, sans lni dire un-seul met galant ni lni jeter une oeillade. Cinq on sis ans^ plus tard je n*an#oïs pas été sf sage on si fou ; inais il élott écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une seule lbis.es ma vie, et aii'tme antre nielle auroit les premiers et les derniers soupirs de mon coeur*

Depuis que ffe vit ois cbex madame Dupm, je matois toujours contenté de mon sert, sans marquer aucun désir de le voir améliorer.

L'augmentation qu'elle avoîft faite à mes honoraires , <xm-joiutemettt avec M. de Franeusil ,

nr. 8

, 7 x> LES CONFESSIONS. •

étoit venue uniquement de leur propre-mouvement. Celte; année > M» dé Francueil , qui me prenoit de four en. jour plus en amitié, songea à me mettre un peu pkrs au large et dans une situation moins précaire. U étoit receveur général dcs finances. M« Dudoyer , son caissier , étoit vieux , riche , et vouloit se retirer. M. de Francueil m'offrit cette place, et, pour me mettre en état de la remplir , j'allai pendant quelques<semaines chez M. Dudoyer prendre, les instructions nécessaires. Mais , soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi , soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un^autre successeur , ne m'instruisit pas de bonne, foi, j'acquis lentement et malles çonnoissances dont "fa-voi» besoin , eTtoutcet ordre de compte, embrouillé Jgt dessein, ne put jamais bien m'entrèr -dans la tête. Cependant, sans avoir

saisi 1 le fin du «métier h je ne laissai pas d'en prendre la marche courante , assez pour pouvoir l'exercer rondement tant bien que mal. J'en commençai les fonctions ^jfe tenois les registres et ïa caisse ; je donnons et recevoisde l'argent, des récépissés, et, quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier , la maturité' des ans coin-

PARTIE II , LÎV^E YHI. 171 mentant à me rendre sage, f étois déterminé* k .vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi* Malheureusement , comme Je commençois à me mettre en tram, M. de* Franeueil fit un petit voyage , "durant lequel je restai f chargé dē Sa «e , oh il n'j avoît cependant jéojit lors que^fmg^caq a trente mille francs; ^»es soucis , l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt , me firent sentir^qae

- je n'étois point fait pour être caissier, et je ne doute point que le mauvais sang que je fis durant cette absence n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit 'dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver!, 'dorant înèe premières années , une rétention d'urine presque continuelle, et ma tante Suxon,, qui prit soin de moi , entres peines incroyables à me^onservan* Elle en vint \ bout cependant; ma robuste constitutio%prit enfin le dessus , et ma. santé s'affermi tellement durant o*a jÊnnesse, qu'e*çep*é la maladie de langueur dunt j'ai raconté l'histoire , et de fréquents besoins à?u-

» riner , que le moindre, éçbauffementme rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge ;

7 OUES COWFEBSIOKS,

de trente «m sans presque aie «eutir de ma première iniûrmt-téi. Le premier itssentinent qse^en m» fut à mm arrivée à Yenise^ La fa- "tigue du wfaajn et tas terribles ohaleur* que fvrms sotffiertes nae donnèrent une ardeur ifolrine, et des imîm ée rèiri* qae je navdai fusqrfa l'entrée de Fhjverv Apr,\$s> a*otr vu ia Badeena , fe an* crus mort, -ej n'en pas (la anomdre inoemmodité. Après js/être épuisé phi» d'anas^uatian que aie oôrps pour ma Zo- Jnettu , je me portai mieux que* jamais. Ce ne fa* qu'après la détention de Eftderet que i*échauflemeot don tracté dans mes ceuraes de Vinoenae*, durmrt les terribles chaleurs qu'il faisait alors , me donna une violenté réprbrétique, depuis laquelle je n^ai jamais racuterré ma première santé.

Au momentdont jepurle , m*étantpea*4a'e un peuiaattgaé au maussade travaj| de nette maudite caisse , je retombai plus bas qu'auaarayant , & je demeurai dans njam lit près de aix semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer; Madame Dupin m'envoya lè<célèbre 'Morand , qui i malgré son habileté et la délicatesse de sa main , me fit seeJfirir des maux incroyables, et ne put jamais venir à bout de

PARTIE EL, UVRE VHI. i?3 me sonder* U me conseilla de recourir k Du* ran , dont les bougies plus flexible* parvinrent en efietà s'insinuer et vaincre l'obstacle f mais en rendant compte à madame Dupin de mon ^tat, Morand lai déclara que dans six non je neaeroil pas en vie. Ce discours , qui me par* 4Hft me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui merestoient a vivre à l'assujettissement bVun emploi pour lequel je ne me sentots que du dégoût. D'ailleurs , comment accorder les sévères principes que je veneis d'adopter avec an état qui s'y rapportoit aï

peu? et n'anrois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des fi* tances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre , elles s* y combinèrent avec tant de force > que rien depuis lors né les en put arracher, et, durant ma convalescence» je me confirmai de sang^roid dans toutes les résolutions que j'avois prises dans mon déliré. Je renonçai pour jamais à tout projet de for* tune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et ht pauvreté le peu de temps qui me reetoit à vivre, j'appliquai toutes les

j 7 4 LES CONFESSIONS,

forces de mon âme a briser les fers de l'opiniôn, et à faire avec courage tout ce qui. me paroissoit bien , sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. ^Les obstacles que j'eus a combattre et \e& efforts que je fis pour en triompher sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, et plus que j<\$ftfcvois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien, secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois a bout de mon dessein , le plus grand peut-être et le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu : mais, tandis que je foulois aux pieds les jugements insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands et des soi-disant sages , je me laissois subjugué et mener comme un enfant par de soi-disant amis , qui , jaloux de me voir marcher fièrement et seul dans une route nouvelle, tonten paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux , ne s'occupoient; en effet qu'a me rendre ridicule , et cprameûeèreatpar travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à jne diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle , dont je marque ici

l'époque t qui m'attira leur, jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art

PARTIE II , LIVRE VIII. i

d'écrire , mats ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un-*ie*«*et!ff*>le qu'ils ne vouloient pas suivre > et qui semblent les im- / portuner. J'étoisné pour l'amitié ; mon humeur facile et douce la nourrissoit sans peine. Tant <fue je vécus ignoré du public , je fus aimé de tous ceux qui méconnurent , et je n'eus pas un seul ennemi : mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce f*%tun très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom , et qui n'usèrent des droits qu'il leur- donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine, on eu verra bientôt former le premier nœud.

pans l'indépendance où je voulois vivre > il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier de la musique, à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but , je l'aurois prise ; mais ce talent étant de mon goût , et le seul qui pût me donner du pain au jour le jour, je nr*j tms^royant n'avoir plus besoin *U prévoyance f*!t > faisant taire la vanité , de caissier de financier je me fis copiste de mu*

iTé LES CONFESSIONS,

fique. Je cm avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en stai* A peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force pour le re-

prendre aussitôt que je pourrai

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Diderot s'étoit chargé de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lk , il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et Pefiet. // prend, me marq>ioit»il , tout pardessus les nues ; il n'y à nul exemple d'un succès pareil. Cette faveur du public > nullement brigüée et pour un auteur inconnu, mē donna la première assurance véritable de mon talent , dont j'avois toujourr douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti ^que j'étais prêt a prendre , et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution lut prise et bien confirmée , j'écrivis un billet a M. de Francuejl pour lui en faire part» pour le remercier, * ainsi que madame Ddpin , de toutes leurs bontés , et peur leur demander Sur pratique.

Francueil , ne comprenant rien à ce billet , et,

PAfcTIE II, LIVRE VIII. 177

me croyant encore dans le transport de la fièvre , accourut chez moi ; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire a madame Dupm et à tout le monde que f étois devenu fou ; je laissai dire , et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure : je quittai la dorure et les bas blancs , je pris" une perruque ronde; je posai l'épée , je vendis nia montre , en me disant avec une joie incroyable : Grâce au crel > je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu3 est. M. de Francueil eut Phonnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin , voyant mon parti bien

pris îr la remit a M. d'Âlibart , jadis gouverneur du jeune Ghèuonceaux , et connu, dans la botanique par sa Flora parisien-sis ».

Quelque austère que fut ma réforme somp-

1 Je ne doute pas que tout œoi ne soit maintenant conté bien différemment par Francueil et ses consorts ; mais je m'en rap-
porte à ce qu'il en dit alors et long-temps après a tout le monde ,
jusqu'à la formation du complot, et dont les. gens de bon sens et
de bonne foi ont dû conserver le souvenir. (Cette note n'est pas ^
dans le manuscrit autographe).

i 7 3 LES CONFESION^,

tuaire , je ne Péteudia pas d'abord jusqu'à r&on linge , qui
étoit beau et en quantité , reste de mon équipage de Venise , et
pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire
un objet de propreté , j'en avois fait un objet de luxe qui ne iais-
soit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le service de me
délivrer de cette servitude. La veille de Noël , tandis que les gou-
veroeuses étoient à vêpres, et que j'étois au concert spirituel , on
força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après
une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, et entre autres
quarante-deux chemises à moi de très-belle toile , et qui faisoient
mon principal fonds de garde-robe en linge.

A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on a
voit vu sortir de l'hôtel portant des paquets a la mètofi heure ,
Thérèse et moi soupçonnâmes son frère , qu'on savoit être un
très -mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon; mais
tant d'indices le confirmèrent qu'il nous resta malgré qu'elle en
eût. Je n'osai faire d'exactes recherches de peur de4rouvèr plus

que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi. Je déplorai le sort de Thérèse et le mien , de tenir à une famille

PARTIE IIj LIVRE VIII. 179 si mêlée , et Je l'exhortai plus que j à mais a secouer mu joug si dangereux. Cette avèntfere me guérit^de la passion du beau linge , et je n'en ai pfers eu depuis lors que de très-commun , plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme , je ne songeai plus qu'a la rendrîTsolide et durable , en travaillant à déraciner de mou cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des horaires , tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte* du blâme de ce qui étoit bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvragé ma résolution fit du bruit ajLftsi, et m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes cependant m'empêchèrent d'y réussir comme j'au-rois pu faire en d'autres circonstances»

D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je yenois d'essuyer eut des suites- qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant; et je crois que les médecins auxquels je. me livrai me firent bien «autant de mal que ma maladie. Je vis successive-ment Morand , Daran , Helvétius , Thierry, ItM^Bk» 10Xo tre ** savants , tous mes amis , me traitèrent chacun a sa mode , ne me soulagèrent point , et m'af-

îoibUrûnt considérablement- Plus je m'aaservisasâs à leur di-rection , plus Je devenais jaune, maigre, fbible. Mon imagination, qu'ils effiaronchoient , mesurant mon, état sur l'effet de leurs drogues , ne me montrait avant la mort qu'une suite de souf-frances , les rétentions , la gravelle , la pierre. Tout ce qui soulage

les autres, les tisanes , les bains, la saignée^ empiroit mes maux. li'étant aperçu •que les soudes de Dafan^ qui seules me faisoient quelque effet , ne me donnoient qu'un soulagement momentané, me voila faisant k grands frais d'augiensea provisions de sondes pour pouvoir emporter toute ma vie* Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent , il faut que j'en aïe empidyé pour cinquante louis. On sent qu'un traitement si colËteur, si douloureux, si pénible ne me laissoit pas travailler sans distraction , et qu'un mourant nemet pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mou travail journalier, mon discours eut-à paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi de coaoart. Indigné de voir tant de

PARTIE H, LIVRE VHL 18* petite messieurs Josse, qui n'entendoient pas même la question } vouloir e#décider en mak très, je pris la plume , et j'en traitai quelques* uns de manière a ne pas leur laisser les rieurs pour eux. Un certain M. Gautier, de Nancj, le premier qui tomba sous ma coupe , fut ru* dément mal mené dans une lettre àM. Grimm.

Le second fut le roi Stanislas lui-même , qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi* L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre ; y' en pris un plus grave f mais non moins fort » et , sans manquer de respect à l'auteur, je restai pleinement Fou* vrage. Je savois qu'un jésuite , appelé le P. de Menou, y avoit mis la main; je me fiaï à mon tact pour démêler ce qui étoit du prinee et ce qui étoit du moine , et , tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques , je re-levai chemin faisant un anachronisme , que je crus ne pouvoir venii* que

du révérend. Cette pièce, qui , je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits , est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis rocoasio^^ui m'étéok offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un son-

18a LES CONFESSIONS,

verain même. Il est difficile de prendre en même temps ui#ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir affaire a un adversaire pour lequel mon c'oéur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès , mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés* pour moi , croy oient déjà me .voir a la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince , après avoir vu ma réponse , dit : J'ai mon compte, je ne m*jr /hotte plus* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes a citer î et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien a blâmer.

J'eus, peu de temps après, un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu, ce même M. Bordes, de L^on , qui, dix ans auparavant, m*avoit fait beaucoup d'amitiés et rendu- plusieurs services. Je ne l'a vois pas oublié , mais je Pavois négligé nar paresse > et je ne lui avois pas envoyé mes éfcts , faute d'occasions toutes trouvées pour les lui faire passer. J'avois donc, tort, et il m'attaqua, bon-

PARTIE II , LIVRE VIH. 1 85 nétement toutefois, et je répondis de même.

Il répliqua sur lui ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse , après laquelle il ne dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi , saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi , sans me nommer, d'affreux libelles , et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

, Toute cette polémique m'occupait beaucoup , avec-beaucoup de perte de temps pour ma copie , peu de progrès pour la vérité , et peu de profit pour ma bourse ; Pissot , alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout. Et , par exemple , je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps et tirer son a sou le peu qu'il me donnoit. Cependant la copie aH^loit point. Je faisais deux métiers , c'étoit le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujétissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis a la mode. L'état qu'il avois pris excitait la curiosité : Ton vouloit conBokre cet homnte bizarre qui ne re-

i£4 LES CONFESIONS, cherchoit persoime, et ne se soncioit de rien que de vivre libre k sa manière ; c'en étoit assez pour qu'il ne le pût pas. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps.

Les femmes employ oient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde» En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance^ et, de

quelque façon que je m'y prisse s je n'avobpas par jour une heure de temps a moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Jevoulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas» On nnagmoit mille moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Les cadeaux de tottte espèce venoient me chercher. Bientôt il auroit fellu me montrer comme PoHehinelle , k tant par personne. Je ne comtois pas d'assujettissement plus -avilissant et plus cruel que «ela>la> Je n'y. vis de remède que de refuser les cadeaux grands etpeths, et de ne faire d'exception neér qui que ce fêt. Tout cela ne fit qt&tttrer les

PÀfñlB It , LIVRE VIII. i85

donneurs» qui vouloient avoir l'honneur de vaincre ma résistance et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écU , si je Pavois demandé , ne cessoit de m'importnuer de ses offres, et, pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris , et le système que je voulois suivre , n'étoient pas . du goût de madame le Vasseur.

Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, et les gûuvemeuses, comme les appelloit Gauffecourt , n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je me voyois pas tout, et cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître

chei moi ni de moi. Je priois , je con jûrois , je me fachoïis , te tout sans succès j la maman me faisoit passer pour un grondeur éternel , pour un bourru.

C'étaient des chuchoteriez continuelles avec mes amis| tout étoit mystère et secret pour moi dans mon ménage , ét£our ne pas m'ex-

t86 LES CONFESSIONS,

poser sans cesse à des orages , je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu, pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je sa vois crier, et non pas agir ; on me laissoit dire, et l'on aHoit son train.

Ces tiraillements continuels et tes importunités journalières auxquelles j'étois assujetti me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, et que je ne melaïsois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul , je rêvois à mon grand système, j'en jetois quelque chose sur le papier à l'aide d'un crayon et d'un livret que j'avois toujours dans ma poche. Yoila comment les désagréments imprévus d'un état de mon choix me jetèrent par diversion tout-àfait dans la littérature , et voila^comment jfe portai dans-tous mes premiers ouvrages bile et l'humeur qui m'en faisoient occuper.

TJ«£ autre chose y côntribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton et sans être en état de lé prendre , je m'avisai d'en prendre un a moi qui m'en dispensât. Ma totte et maussade, timidité que je ne pouvois

PARTIE II r LIVRE VIII. i

vaincre ayant pour principe la crainte de manquer aux bien-séances, je pris le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte , et j'affectai de mépriser la politesse , qtt% je ne savois pas pratiquer* Il est vrai que cette âpreté , conforme a mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon âme, y prenoit l'intrépidité de la vertu j et c'est -, j'ose Je dire r sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effort si contraire à -mon naturel. Cependant, malgré la réputation de. misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde , il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage , que mes amis et mes connoissances meo oient cet ours si farouche comme un agneau, et que , bornant mes sarcasmes a des vérités dures , mais générales, je n'ai jamais su dire un seul mot désobligeant a qui que ce fût. v

Le Devin du Village acheva de me mettre à la mode , et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans. Paris. L'histoire de cette pièce , qui fait époque , tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un dé-

tri

is* LES COWESSIONS.

tail dans lequel je dois entrer pour Féclaircir*

sèment de ce qui doit suivre.

J*avois un assez grand nombre de coimois* sances , mais deux seuls amis de choix , Diderot et Grimai. Pår un effet du désy: que

j'ai de YassemMer tout c   qui m* est cher , j'étois trop l'ami de tons t  s deux pour qu'ils ne le fassent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai ; ils se convinrent, et s'unirent plus étroitement encore entre eux qu'avec moi. Diderot avoit des connaissances sans nombre j mais Grimm , étranger et nouveau- venu , avqk besoin d'en faire. Je ne demandais pas mieux que de lui en procurer. Je lui a vois donné Diderot) je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez madame de Ghenonceaux , chez madame d'Epinaj , chez le baron d'Holbach , ayec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens , cela étoit tout simple : mais aucun des siens ne devint jamais le mien^ voilà peut-être ce qui l*  toit moins.

Tand   qu'il logeoit chez le comte de Friesen , il nous donnoit assez souvent a dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de Friesen, ni du comte de Schomberg, son parent, qui

PAaapfls n # uvm vm. 199

iogeoit ebeslai, ni d'aucune des personnes , 4smt homme* que femmes , avec lesquelles Grimm eu* par ew des liaisons. J'excepte le «cul abbé Ray h al, qui » quoique son ami, se montra des rate** , et m'offrit dans l'occasion sa bourse awefc une générosité peu commune.

Hais je connoissois J'sbb   Raynal longtemps avant que Grimm le connût lui-même , et je lui étois toujours resté att  b   depuis nn procédé piei» de "délicatesse *t d'uonn  t   qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère , mais que je «n'oubliai jamais.

Cet abbé Rejnal es/ .-certainement un ami chaud* J'en eus Ja preuve à peu près au temps dont je parle envers le même Grimm avec lequel ils'étoittrès^troilenitmtlieV Grimm, après atfoir vu quelque USmps mademoiselle £eida benne amitié , s'avisa tout à coup de devenir éperduement amoureux d'elle , et de vouloir supplanter Gabusac. La belle , se piquant de eensmnce , éconduisk oe nouveau prétendant .

Gelu>ci prit l'aflairc au trafique , et s'avim d'en vouloir *néftrir. 11 tomba dans la plus étrange raaJadw dent jamais peut-être on ait ouï parler* Hbpasloit lés jours et les nuits dans une continuele léthargie , les yeux bien ou-

190 LES CONFESSIONS, verts , le pouls bien battent ; mais sans parler, sans manger , sans bouger, paroissant quel* quefois entendre, mais ne répondant jamais , pas même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre , et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Rajnal et moi nous partageâmes sa garde : Fabbé , plus robuste et mieux portant , passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble', et l'un ne partoît jamais que l'autre ne fut arrivé. Le comte çleFrieze, alarmé, lui amena Senâc , qui, après l'avoir bien examiné , dit que ce ne seroit rien , et n'ordonna rien; Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance -du médecin , et je le vis^sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût que des cerises confîtes que je lui mettois de temps en temps sur la langue , et qu'il avalloit fort bien, tin beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire sans que jamais il m'ait parlé , ni , que je sache, a l'abbé Raynalr, ni a personne , de cette singulière lé-

thargie, ni des soirtk que nous lui avions rendus tandis qu'elle avôft duré»

Cette aventurene laissa pas faire du bruit,

PARTIE II > LIVRE VIII. ^ , 9 i et c'eût été réellement une anecdote assez merveilleuse que la cruauté d'une fillé d'opéra eût fait mourir «n homme de désespoir. Cettabelle passion mit Grimm a la mode j bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde , par là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-a-fait: j'en fus navré; car tous les sentiments vifs dont il feisoit trophée étoient ceux qu'avec moins de brujt j'avois pour luL J'étois pourtant bien' aise qu'il réussît dtfrôtpinonde, mais je n'aurois pas voulu que ce fût, en ou-' bliant son ami. Je lui dis un jour : Grimm., vous me négligez, je vous le pardonne : quand la prefnière- ivresse des plaisirs bruyants aura fait son/flet , et que vous en sentirez le vuide, j'espère* que vous reviendrez à moi , et vous me retrouverez toujours : quant 'a présent ne vous gênez point; je vous laisse libre, et je vous attends; Il me dit tjtie j'avois raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'aveenodunis communs.

Notre principal point de réunion , avant qu'il fût aussi lié avec madame d'Épinay ^u'il l'a

iga LES CONFESSIONS,

été tiras la «rite, étok m maison du baron d'Holbach. Ce dit baron étoîi un ûh ûe parvenu , qui Jouissoi* d'une asses graade ibrfane dont il usait noblement , recevant chez loi "des gens de lettres , et, par «en savoir et ses oonnaissances , tenait h£en»«a

place au milieu d'eux : lié depuis hmg-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom lut connu. Un^repugntuice naKureUe m'empêcha long* temps dje dépendre à ses avances. Un jour d «ne demanda pourquoi je te-fuyoisj je lui répondis : Vous êtes trop riche. Il s'ofeetina 9 et vainquit enfin- Mon plus grand malheur Ait /toujours de ne savoir résister -aux caresses • fé ue asesaia jamais bien trouvé d^j a^èjr cédé* .

Une autçe eoAnoissenee qui devkH amitié « sitôt que j'eus un titce pour y prétende, ûa celle de M* Duclos^ il j avait ptastetes* années que je l'aMois vu pour la première lots a la.CheVreite.cbe* madame d'Epiuay , «fec laquvelle il étojt très-bien* Çfous rte fSmès que dîner ensemble , ejt il .r^rtit le même- ; mais nous causâsjssr jjaetqUies moments apnée le dmé. Madftn^5 A %in*iy lm* avokf»rlé de moi et de mon opéra des Muse* galante*. Du»

PARTIE H, LIVRE VIII. 193 clos , doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi , m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par* sa connoissance, ma timidité, ma paresse, me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui : mais, encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; et ainsi commencèrent l'entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons, moins étroites, moins durables , et dont je ne fais pas ici mention , furent l'effet de mes premiers succès , et durèrent jusqu'à ce que la curiosité fttt satisfaite : j'élois un homme sitôt vu qu'il n'j avoit rien à voir de nouveau dès

le lendemain. Une femme cependant , qui me rechercha dans ce temps-là , tint plus solidement que toutes les autres : ce fut madame la marquise de Gréqui , nièce de M. le bailli de Froulay , ambassadeur de Malfe , dont le frère avoit précédé danc l'ambassade de Venise M. de Montaigu. Ma- III. o

j 9 4 LES CONFESSIONS,

dame de Créqui m'écrivit ye l'allai voir ; elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois ; j'y vis plusieurs^gens de lettres, et, entre autres, ce M. Sâurin,* l'auteur de- Spartacus , de Bar* nevelt, etc., devenu depuis lorîTmon très-cruel ennemi , sans que j'en puisse imaginer d'autre cause * sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien vilainement persécuté.

On voit que , pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisais pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer et gratter' mes * fautes, ou à recommencer ma feuille , plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit , de jour en jour , Paris plus insupportable , et me faisoit rechercher la campagne avec ardeur* J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis , dont madame le Yasseur connoissoit le vicaire , chez lequel nous nous arrangions tous , de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. Grimm y vint une fois avec nous '. Le vicaire

1 Puisque -j'ai négligé de raconter une petite mais mémorable aventure que j'eus là avec ledit

PARTIE II , J^VRE VHL i 9 5 revoit de la voix, cfeantoit bien, et, quoiqu'il ne sût pas la musique , il apprenoit sa partie avec

beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter mes trios de Ch& nonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveau^ sur des paroles que Grimm et le vicaire bâtissoient tant bien que mal* Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits et chantés dans des moments de bien douce joie, et que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mademoiselle Oavenport en a peut-être déjà fait des papillotes \$ mais ils méritoient d'être conservés. Ce fut après* quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayois fort aussi , que l'écrivis au vicaire fort rapidement effort ma^une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois , plus près de Paris , un autre refuge fort de mon £oût chez M. Mussard , mon

M. Grimm , un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de S. Vandrille , je n'y reviendrai pas ; mais , en y repensant dans la suite , j'en ai conclu qu'il cou voit dès-lors au fond de son cœur le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès. (Cette note n^est point dans le manuscrit autographe.)

ig6 LES CCMÏFESSIONS.

compatriote , mon parent et mon ami , qui s'était fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles moments. M* Mus* Ard étoit un joaillier , homme de bon sens , 2qui , après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête , et avoir marié sa fille unique à M. de Valmalettfr, maître-d'hôtel du roi , avoit pris le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce et les affaires , et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracasseries de la vie et la mort. Le bon homme Mussard , vrai philosophe de pratique , vivoit sans souci dans une maison très-

élégante qu'il s'étoit bâtie, et dans un très-joli jardin qu'il avoit planté de ses mains. En fouillant a fond de cuve les terrasses de ce jardin , il trouva des coquillages fossiles , et il en topuva en si grande quantité que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature , et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers entier n'étoit que coquilles , débris de coquilles , et qu'en un mot la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulières découvertes , il s'échauffa si bien sur ces idées qu'elles se ser oient enfin tournées dans sa tête en système , c'est-à-dire en folie ,

PARTIE II, LIVRE VIII

si , très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis , qui trouvoient chez lui l'asile le plus agréable , la mort ne fut venue le leur enlever par la plus étrange et cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante , qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps , on en trouvât la cause , et qui finit, après plusieurs années de souffrances , par le faire mourir de faim* Je ne puis me rappeler sans des serremets de coeur les derniers temps de ce pauvre et digne homme , qui , nous recevant encore avec tant de plaisir Lenieps et moi , les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit a dévorer des jeux le repas qu'il nous faisoit servir , sans pouvoir humer à peine quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs , combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête je mets l'abbé

Prévôt, homme très-aimable et très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits dignes de l'immortalité, et qui n'avoit rien dans la société du coloris qu'il donnoit à ses

ouvrages; le médecin Procope , petit Ésope sr bonnes fortunes ; Boulanger , le célèbre auteur postàume du Despotisme oriental, et qui , je crois , étendoit les systèmes de Mussard sur la durée du monde ; en femmes, madame Denis , nièce de Voltaire , qui , n'étant alors qu'une bonne femme , ne fais oit pas encore du bel esprit; madame Vanloo, non pas belle assurément , mais charmante , qui chantoît comme un ange ; madame de Valmalette elle-même , qui chantott aussi , et qui , quoique fort maigre , eût été très-aimable , si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit a peu près la société de M. Mussard , qui m'auroit assez plu , si son tête-à-tête avec sa conchylioraanie ne m'a voit plu davantage; et je puis dire que, pendant plus de six mois , j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, et qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de la cohue , je me rendis à la fin , et je fus passer a Passy huit ou dix jours , qui me firent plus de bien , parce que j'étois à la campagne , que parce que j'y prenois les eaux. Mussard jouoit

PARTIE II , LIVRE VIII» igo, du violoncelle, et airaoit passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup ayant quë de nous coucher, et surtout des opère buffe que nous avons vu l'un et l'autre en Italie, et dont jious* étions tous deux transportés. La nuit, ng dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre , car les amours de Ragonde n'y ressembloient

pas du tout. Le matin , en me promenant et prenant les eaux , je fis quelques manières de vers très à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me vinrent. Je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté qui étoit au haut du jardin , et au thé je ne pus m' empêcher de montrer ces essais a Mussard et à mademoiselle Duvernois sa gouvernante qui étoit une très-bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue, J'ai perdu mon serviteur; l'air du Devin, V Amour croît s'il s'inquiète ; et le dernier duo , A jamais , Colin 3 je f engage , etc. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi , que , sans les applaudissements et les encouragements de l'un et de l'autre , j'allois jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai

»00 • LES CONFESSIONS.

fait tant de fois de choses du moin» aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien 9 qu'en six jours mon drame*fut écrit a quelques vers près, et toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris que ce qui étoit purement remplissage ; et j'achevai le tout avec une telle rapidité , qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que longtemps après.

Échauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, et j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public , H falloit nécessairement , pour jouir de ma pièce , la faire passer à l'Opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, au-

quel les oreilles n'étoient point accoutumées ; et d'ailleurs le mauvais succès des Muses galantes m'en faisoit prévoir un pareil pour le Devin ^si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine , et se chargea de faire

PARTIE n , LIVRE VIII

essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur» Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point a cette répétition , et fes petits violons ¹ qurla dirigèrent ne surent eux-mêmes quel en étoit l'auteur qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés , au point que , dès le lendemain , dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des menus, qui avoit assisté a la répétition , demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos , qui savoit mes intentions , jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris , la refusa. Cury la réclama d'autorité ; Duclos tint bon , et le débat entre eux devint si vif, qu'un jour a l'Opéra ils alloient sortir ensemble si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser a moi, je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos :

1 C'est ainsi qu'on appeloit Rebel et Francœur, qui s'étoientfait connoltre dès leur jeunesse en 'allant toujours ensemble jouer du violon dans les maisons. (11 y a tout simplement dans le manuscrit cité) : C'est ainsi qu'on a toujours désigné Rebel et Francœur.

LES CONFESSIONS, il fallut revenir a lui. M. le duc d'Auraont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité , et la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie a laquelle je m'étois le plus attaché et où je m'éloignois le plus de la route commune étoit le récitatif : le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle, et marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette terrible innovation; on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil et Jélyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation , l'on me proposa le voyage de Fontainebleau pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec mademoiselle Fei , Grirom , et , je crois , l'abbé Raynal , dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. - L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du roi. Jélyotte faisoit Colin , mademoiselle Fel Colette, Cuvillier le Devin; les chœurs étoient «eux de l'Opéra. Je dis peu de chose; c* étoit

PARTIE II , LIVRE VIII. 20

Jélyotte qui avoit tout* dirigé : je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait , et , malgré mon ton romain , j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain , jour de la représentation , j'allai déjeuner au café du grand commun. Il y avoit là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille , et de la difficulté qu'il -y avoit eu d'y entrer. Un Officier qui étoit là dit qu'il y étoit entré sans peine , eojgta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur , rapporta ce qu'il avoit fait , ce qu'il avoit dit : mais ce qui m'émerveilla de

ce récit assez long j'ai fait avec autant d'assurance que de simplicité , fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux, sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air fat et avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite; sa croix de Saint-Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudent* et malgré moi : tandis qu'il déni-

ao4 LES CONFESSIONS,

toit 'ses mensonges je rougissois , je %aissois les yeux , j'étois sur les épines; je cherchois quel* quefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin , tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront , je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire , et baissant la tête en passant devant lui , je sortis le plutôt qu'il me fut possible , tandis que les assistants péroroient sur sa relation. Je m'aperçus dans la rue que j'étois en sueur, et je suis sûr que , si quelqu'un m'eût reconnu et nommé ayant ma sortie , on m'auvoit vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir.

Me voici dans un de ces moments critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou ^l'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis , sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-la dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire , grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de couragt, j'entrai

PARTIE II, LIVRE Vⁱⁿ. 20

de cette façon dans la même salle où dévoient arriver, une demi-heure après, le roi, la reine, la famille royale , et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui étoit la sienne : c'étoit une grande loge sur le théâtre , vis-à-vis la petite loge plus élevée où se plaça le roi avec madame de Pompadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge , je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé , me voyant dans cet équipage au milieu de gens excessivement parés , je commençai d'être mal à mon aise ; je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis convenablement; et, après quelques minutes d'inquiétude , je me répondis, Oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que delà force de mes raisons. Je me dis , Je suis à ma place , puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité , que je ne l'ai faite que pour cela , et qu'après tout personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire , ni mieux^ ni pis j si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose ,

m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour* être toujours moi-même , je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi. Mon extérieur est simple et né-

gligé, mais non crasseux ni malppppijg; la barbe nel'est point en elle-même , puisque c'est la nature qui nous la donne, et que , selon le temps et les modes, elle est quelquefois même un ornement. On me trouvera ridicule , impertinent; eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le murmure et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien , que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Biais soit effet de la présence du maître , soit naturelle disposition dès cœurs > je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce , craignant d'effacer des préjugés si favorables qui sembloient ne chercher qu'a m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu , me subjugua si bien que je tremblois comme un enfant quand oneommença*

PARTIE n , LIVRE TOI. ao 7 J'eus bientôt de quoi -me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant a la musique. Dès la première scène , qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement,, jusqu'alors inouï dans oe genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée , et , pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendois autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges , et qui s'entre-disoient à demi-voix, Cela est charmant , cela est ravissant il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables per-

sonnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes , et je ne les pu contenir au premier duo , en remarquait que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même en me rappelant le concert de M. de Treytorens- Cette réminis- *

ao8 LES CONFESSIONS.

cence eut l'effet de l'esclave qu'on mettoit la couronne sur la tête des triomphateurs , mais elle fut courte , et je me livrois bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur , et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler. J'ai vu des pièces exciter de plus grands transports d'admiration , mais jamais une ivresse aussi pleine , aussi douce , aussi touchante , régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour , un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le soir même M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury , qui me fit ce message , ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, et que le roi vouloit me l'annoncer lui-même.

Croira-t-on que la nuit qui suivit une journée aussi brillante fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi ? Ma première idée , après

PARTIE II , LIVRE VIII. 109 celle de cette présentation , se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup

souffrir le soir même au spectacle , et qui pouvoit me tourmenter le lendemain quaiſd je ser ois dans la galerie ou dans les appartements du roi , au milieu de tous ces grands , attendant le passage de sa majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit éloigné de tout cercle, et qui m'empêchoit d'aller m' enfermer chez des femmes. L'idée seule de Mkat où ce besoin pouvoit me mettre étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissentcet état qui puissent juger de l'effroiM'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi , présenté à sa majesté , qui daignoit s'arrêter, etm'adres» ser la parole. C'étoit là qu'il falloit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, quf me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France , ou m'auroit-elle permis de bien choisir ce qu'il falloit dire ? Je voulois , sans quitter l'air et le ton sévère que j'avois pris, me montrer toutefois sensible à Thon*

aïo LES CONFESSIONS,

neur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avariée une réponse heureuse , il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourvoit me dire , et j'étois sûr après cela dè ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment , et sous les jeux de toute la cour, s'il alloit m'échappér dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires P Ce danger m'alarma , m'effraya , me fit frémir au point de me résoudre à tout risque de ne m'y pas exposer.

Je perdois * il est vrai , la pension qui ra-étoit offerte en quelque sorte*; mais je m'exemp» tois aussi du joug qu'elle m'alioh imposer.

Adieu la vérité > la liberté , le courage. Gomment oser parler d'indépendanee et de*desin> téressement? Il ne falloit plus que flatter en me taire en recevant cette pension : encore qui ra'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire ! que de gens a solliciter! Il m'en cofyeroitplus de soins , et bien plus désagréables , pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc , en y renonçant , prendre un parti très-conséquent à mes principes , et sa-

PARTIE II , LIVRE VIII. ai r

erîfier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à Griram , qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé; et je partis le matin.

Mon départit du bruit , et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde ; m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait, et contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même * qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain , Jélyette m'écrivit un billet où il me d& tailla les succès de ma pièce , et l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée r me marquoit-il , sa majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume , J'ai perdu mon serviteur; j'ai perdu tout mon bonheur» Uajoutoitque, dans la quinzaine, on devoit donner une seconde représentation du

Devi», qui constateroit aux yeux de tout le public le plein succès de la première»

Deux jours après , comme j'entrois 9tir les neuf heures chez madame d'Epinay , où j'ai- ' lois sotfper , je me vis croisé par un nacre à la porte. Quelqu'un me fit signe de ce fiacre d'y monter; j'y monte : c'était Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que , sur pareil sujet , je n'aurois pas attendu d'un philosophe.

2n LES CONFESSIONS.

Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi , mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. H me dit que, si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m' é toit pas permis de l'être pour celui de madame le Vasseur et de sa fille; que je leur deveis de ne négliger aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain; et , comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension , il soutint que , puisqu'on a voit paru disposé a me l'accorder, je devois la solliciter et l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle , je ne pus goûter ses maximes, et nous eûmes a ce sujet une dispute très-vive , la première que j'aie eue avec lui ; et nous n'en avons jamais eu que de cette espèce , lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire , et moi m'en défendant parce que je crojois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous. nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez madame d'Epi nay, il ne voulut point; et, quelque effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager a la voir , jusqu'à la mener a sa porte , qu'il nous

PARTIE II , LIVRE VIII. *i3 tint fermée , il s'en est toujours défendu , ne parlant d'elle qu'en ternies très-méprisants. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui qu'il» se lièrent , et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot et Grimm semblèrent prendre a tâche d'aliéner de moi les gouverneurs, leur faisant entendre que c'étoit mauvaise volonté de ma part si elles n'étoient pas plus a leur aise, et qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Us tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau de tabac , et je ne sais quoi encore , par le crédit de madame d'Epinay. Ils voulurent même entraîner Duclos , ainsi qued'Holbaech , dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après , et j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle et peu discret de mes amis , qui , cherchant à me réduire , incommodé comme j'étois , a la plus triste solitude , ftravailloient dans leur idée a me rendre heureux par les moyens les plus propres a me rendre en effet misérable.

1* carnaval suivant, 1753, le Devin fut

ni 4 LES CONFESIONS,

joué à Paris , et j'eus le temps , dans cet intervalle , d'en faire l'ouverture et le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissok des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée àTOpéra, on ne m'entendit seulement pas , et il fallut coudre des chants et. des danses à l'ordinaire : cela fit que ce divertissement, quoiqueplein d'idées chàrmantes , qui ne déparent point les scènes , réussit très-médiocre-

ment. J'ôtai le récitatif de Jélyotte, et je rétablis le mien tel que je Pavois fait d'abord et qu'il «art gravé ; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'esfea-dire traîné par les acteurs, loin de choquer personne , n'a pas moins réussi que les airs , et a paru , même au public , tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai la pièce à' M. Duclos qui l'avoit protégée , et je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement ; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes a

PARTIE H , LIVRE VIII. ai5 dire ne me laissent pas le temps de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une , qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'Holbach sa musique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit, en me montrant un recueil de pièces de clavier : Voila des pièces qui ont été composées exprès pour moi ; elles sont pleines de goût, bien chantantes : personne ne les eonnoît ni ne les verra que moi seul. Vous devriez en choisir quelqueune pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies beaucoup plus que je n'en pouvok employer, je me souciois très-peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle, que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, et tandis qu'on représentait «4e Devin , entrant un jour chez Grimm , je trouvai du monde autour de son.

clavecin -, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre; j'y vis ce même recueil du baron d'Holbach ouvert précisément à cette mên*e

dbYGoo<

ai6 LES CONFESSIONS,

pièce qu'il m'avoit pressé de prendre , en m' assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil , ouvert au même endroit , sur le clavecin de M. d'Epinaj, un jour qu'il avoit musique chez lui. Grimm ni personne ne m'a jamais parlé de cet air ; et je n'en parlerais, pas ici moi-même, si, quelque temps après, il ne s'étoit répandu dans Paris un bruit , qui véritablement ne dura pas , que je n'étois pas l'auteur du Devin du Village. Comme je ne fus jamais un grand croque-notes, je suis persuadé que , sans mon Dictionnaire de musique , on auroit dû à la fin que je ne la savois pas ».

Quelque temps avant qu'on donnât le Dm̃n du Village , il étoit arrivé a Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra , sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables , et que l'or*chestre , alors très-ignorant , estropiât comme a plaisir les pièces qu'ils donnèrent , elles ne Jaisèrent pas de faire a l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de

4 Je ne prévoyois guère*encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire. (Cette note n'est point dans le manuscrit autographe).

PARTIE II , LIVRE VIII. 2 i 7 ces deux musiques , entendues le même jour sur le même théâtre , déboucha les oreilles fran-

çoises j il n'y en eut point qui put endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne : sitôt que les bouffons avoient fini , tout s'en ailoit. Ou fut forcé de changer l'ordre , et de mettre les bouffons à la fin. On donaoît Églé , P ygmalion , le Sylphe ; rien ne tenoit. Le seul Devin du Village soutint la comparaison, et plut encore après la Serva padrona. Quand je composai mon intermède j'avois l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en- donnèrent l'idée , et j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes , et combien on eut pris soin de les faire sentir J Mais rien : on a eu beau faire , on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucun autre ; et tous mes chants , comparés aux originaux , se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eut mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve , ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne III. 10

220 * LES CONFESSIONS/ j'en sortirais. Om me le dk ; je n'en fus que plus assidu à l'Opéra, et je ne sus que longtemps après que M. Anoelet, officier des mousquetaires , qui avoit de l'amitié pour moi, a voit détourné l'effet du complot , en me faisant escorter à mon insu a la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'Opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de m'ôter mes entrées , et cela de la façon la plus malhonnête qu'il put imaginer; c'est-à-dire en me les faisant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre Un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-la. L'in- - justice étoit d'autant plus criante qu'il le seul prix que j'avois mis a ma pièce , en la leur cé-

dant, étoit mes entrées à perpétuité : car, quoique ce fut un droit pour tous les auteurs , et que j'eusse ce droit a double titre , je ne laissai pas de le stipuler expressément, en présence de M. Duclos. 11 est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires , par le caissier de t'Opéra , cinquante louis que je n'avois pas demandés ; mais, outre que ces cinquante louis ne faisaient pas même la somme qui me revenoit dans les règles , ce paiement n'a voit rien de

PARTIE II , LIVRE VIII

commun avec le droit d'entrées formellement stipulé , et qui en étoit entièrement indépendant. H y avoit dans ce procédé Une telle complication de brutalité et d'iniquité* que le public, alors dans sa plut grande amraosité contre moi , ne laissa pas d'en être unanimement choqué ; et tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées a un auteur qui les avoit si bien méritées, et qui pouvoit même les réclamer pour deux» Tant est juste le proverbe italien 9 ch? ognun' ama la giustizia in casa d'altmi. ,

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre , c'étoit de réclamer mon ouvrage puisqu'on m'en ôtoit le prix. accordé. J'écrivis pour cet effet à M. d'Argeason, qui avoit le département de l'Opéra , et je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique» et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le coeur , et ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère et pour ses talents. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'Opéra , en me frustrant du prix pour lequel je l'avois

LES CONFESSIONS, cédée. Do foible au fort,, ce seroit voler; du fort au foible , c'est seulement s'approprier le bien d'autrui. *

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroitrapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années , et suppléer à la copie, qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi , cinquante de madame de Pompadour pour la représentation de Bellevue , où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'Opéra, et cinq cents francs de Pissot pour la gravure ; en sorte que cet intermède , qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise , que m'en a depuis rapporté l'Émile , quim'avoit coûté vingt ans de méditation

trois ans de travail : mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce , par les chagrinsmnwqu'eUem'attira.Eâerut-legerrae des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que longtemps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans Diderot ni dans Grimm , ni dans aucun des gens de lettres de ma connois>

PARTIE II , LIVRE VIII. aa3 sance, cette cordialité , cette franchise ,«ce plaisir de me voir , que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On es rassembloit par petits pelotons , on se chuchotait à l'oreille, et je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon , et , voyant que madame d'Holbach , qui étoit douce et aimable, me recevoit toujours bien , je supportai les grossièretés de son mari , tant qu'elles furent supportables ; mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte , et avec une telle brutalité , devant Diderot , qui

ne dit pas un mot , et devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses , qu'enfin , chassé de chez lui par ce traitement indigne , j'en sortis , résolu de n'y plus rentrer. Gela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison \$ tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageants, méprisants, sans me désigner autrement que par ce petit cuistre , et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui , ni avec personne a laquelle il prit in»

térêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes* Pour moi , je crois que mesdits amis m 'au raient pardonné de faire des livres , et d'excellents livres , parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère , mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra , ni les succès brillants qu'eut cet ouvrage , parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière , ni d'aspirer aux rêves mes honneurs. Duclosseul, au-dessus de cette jalousie, parut augmenter encore d'amitié pour moi , et m'introduisit chez mademoiselle Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés , de caresses , que j'avois trouvé peu de tout cela chez M. d'Holbach.

Tandis qu'on jouoit le Devin du Village k l'Opéra , il étoit aussi question de son auteur à la Comédie françoise , mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux Italiens , je m'étois dégoûté de ce théâtre par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, et j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux François plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien Lapone , avec lequel j'avois fait connaissance , et qui , comme on sait, étoit homme

PARTIE II, UVRE VIII. ^5 4e mérite et auteur» Narcisse lui plut ; il se chargea de le faire jouer anonyme, et, en attendant , il me procura les entrées , qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le Théâtre-François aux deux autres.

La pièce fut reçue avec applaudissement , et représentée «ans qu'on en nommât l'auteur ; mais j'ai lieu de Croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gausin et Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, et , quoique l'intelligence du tout fut manquée à mon avis , on ne pouvait pas appeler cela une pièce absolument mal jouée.

Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public , qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre , et d'en souffrir même une seconde représentation sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin; et, me réfugiant au café Procope , qui était vis-à-vis , j'y trouvai Boissi et quelques autres , qui , probablement , s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon peccawi, m'avouant hftnbement l'auteur de k pièce, et en parlant comme tout le monde en pénoit. Cet aveu pu-

aa6 LES CONFESSIONS,

blic de Fauteur d'une mauvaise pièce qui tombe fut fort admiré , et me parut très-peu pénible. J'y trouvai méra*un dédommagementd'amourpropre dans le courage avec lequel il fut fait , et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroît eu de sottte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce , quoique glacée à la représentation , soutenoit la lecture , je la fis imprimer ; et , dans la préfacé , qui est un de mes

bons écrits , je commençai de mettre a découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance ; car ce fut, je pense , en cette année 1753 que parut le programme de l'académie de Dijon sur l'Origine de V inégalité parmi les hommes»- Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer ; mais , puisqu'enfin elle avoit eu ce courage , je pouvois bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

* Bour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis a Saint-Germain un voyagé de sept à huit jours avec Thérèse, notre hôtesse, qui étoit

PARTIE II , LIVRE VIII. 227 nue bonne femme , et une de ses amies. Je compte ce voyage pour un des plus agréables de ma vie. Il faisoit très-beau : ces bonnes femmes se chargeoient des soins et de la dépense ; Thérèse s'amusoit avec elles , et moi , sans souci de rien , je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du temps , enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois Pimage des premiers temps 5 dont je traçois fièrement l'histoire : je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes ; j'osois dévoiler à nu leur nature , suivre le progrès du temps et des choses qui Font défigurée ; et , comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel , leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères.

Mon âme , élevée par ces contemplations sublimes , s'osoit placer auprès de la Divinité, et , voyant de là mes semblables suivre dans l'aveugle roulede leurs préjugés celle de leurs erreurs , de leurs crimes , je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pou-

voient entendre : Insensés , qui vous plaignez sans cesse de la nature ; apprenez que tous vos maux vous viennent de vous.

De ces méditations résulta le Discours sur

l'inégalité , ouvrage qui fut plus du goût de Diderot (fixe tous mes autres écrits , et pour lequel ses conseils me furent le plus utiles . 1 , mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux* lç qui voulut en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix : je l'envoyai donc , mais sûr d'avance qu'il ne Pauroit pas > et sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondées les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent

* Dans le temps que j'é cri vois ceci, je n'a? ois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot et de Crrimm, sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance » pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir, qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux est de sa façon, et il m'en avoit Fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais,* attribuant uniquement cette humeur noire à celle que lui avoit donnée le donjon de Vineetmes, et tftut on retrouve dans son Clairval une assez forte dose , il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupjpieonner la moindre méchanceté.

PARTIE II, LIVRE VIII. »g

du bien à mon humeur et à ma santé : il y avoit déjà plusieurs aimées que , tourmenté de ma rétention d'urine , je m'étois livré sans réserve aux médecins , qui , sans alléger mon mal , avoient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de Saint-Germain , je me trouvai plus de forces et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication? et , résolu de guérir ou mourir sans médecins et sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la journée, restant coï quand je ne pouvois aller, et marchant sitôt que feu •vois la force* Le train de Paris parmi les gens à prétention étoit si peu de mon goût , les cabales des gens de lettres , leurs honteuses querelles , leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchants dans le monde, m'étoient si odieux , si antipathiques ; je trouvois si peu de douceur , d'ouverture de cœur , de franchise , dans le commerce de mes amis , que , rebuté de cette vie tumultueuse , je commençois de soupirer ardemment après le séjour de la campagne , et , ne voyant pas que mon métier me permit de m'y établir, j'y courois du itooïos passer les heures que j 'a vois de libres. Pendant plusieurs mois , d'abord après mon dîné,

a5o LES CONFESSIONS

j'aUois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages , et je ne revenois qu'à la nuit.

Gauffecourt, avec lequel j'étois alors extrêmement lié , se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi,. me proposa ce voyage. J'y consentis. Je n'étois pas alors assez bien pour me passer des soins de la gûverneuse. H fut décidé qu'elle seroit du voyage , que sa mère garderait la maison ; et , tous nos arrange-

ments pris , nous partîmes tous trois ensemble lepre^ mier juin
1754*

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience qui , jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'évois alors , ait porté atteinte au* naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né , et auquel je m'étois toujours livré sans réserve et sans inconvénient: Nous avions un carrosse bourgeois , qurnous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois et mar chois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec Gauffecourt; et que , quand , malgré ses prières, je voulois descendre , elle descendait et marchoit aussi*

PARTIE H , LIVRE VIII, a3t Je la grondai long-temps de ce caprice, et même je m'y opposai tout-a-fait , jusqu'à ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues, quand j'appris que mon ami M. d&Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances, travailloit en secret depuis notre départ à séduire et corrompre une personne qui n'étoit plus ni belle ni jeune , qui appartenoit à son ami ; et cela par les moyens les plus bas , les plus honteux , jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière; et j'appris que, le premier jour, m'étant allé coucher sans souper à cause d'une violente migraine , il avoit employé tout le temps derce tête-à-tête à des tentatives^ des manœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc , que d'un honnête homme auquel j'avois confié ma compagne et

moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi , qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable des sentiments aimables et nobles qui font tout son*

charme, pour la première fois de ma vie , je me vois forcé de l'allier au dédain , et cf&er ma confiance et mon estime à nu homme que j'aime et dont je me crois aimé ! Le malheureux me cachoit sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse , je me yis forcé de lui cacher mon mépris, et de receler au fond de mon cœur des sentiments que mon ami ne devoit pas connoître. Douce et sainte illusion de Ta* initié ! Gauffecourt leva le premier ton voile à mes jeux. Que de mains cruelles Font empêché depuis lors de retomber !

A Lyon , je quittai Gauffecourt pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis...», dans quel état , mon Dieu ! Quel avilissement ! que lui restait-il de sa vertu première ? E toit-ce la même madame 'de Warens, jadis si brillante, a qui le curé Pontverre m' a voit adressé? Que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que -de se dépayser. Je lui réitérai vivement et inutilement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer ma vie et celle de Hiérèse a

PARTIE II , UYRE Vllt a35 rendre ses jours heureux. Attachée à sa pension , dont cependant elle ne tiroit plus rien deptfcis long-temps , elle ne m'écouta pas. Je lui fis quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait , si je n'eusse été sûr qu'elle n'en mettroit pas un sou à son usage. Durant mon séjour à Génère , elle fit un voyage en Cablais , et vint me voir à Grange-Canard. Elle manquoit d'ar-

gent pour achever son voyage } je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela ; je le lui envoyai par Thérèse. Pauvre maman ! Que je dise encor ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse , qui la remit fa l'instant au sien , en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah ! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette ! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distract par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémiss sur elle , et ne la suivis pas
De tous les remords que j'ai sentis en ma vie , voilà le plus

vif et le plus permanent. Je méritai par là les châtimens terribles qui , depuis lors , n'ont cessé de m'accabler; puissentfrils avoir expié mon ingratitude ! Elle fut cUtas ma conduite , mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait -été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois es* quissé la dédicace -du Discours sur ? inégalité. Je l'achevai à Chambéry , et- la datai du même lieu , jugeant qu'il étoit mieux , pour éviter toute chicané, de ne .la. dater ni de Genève ni. de France. Arrivé dans cette ville , je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y a voit amené. Cet enthousiasme augmenta par L'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique j et , honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par un autre culte que celui de mes pères , je résor lus de reprendre ouvertement celui de- mon pays. Je pensois que la morale de l'Évangile étant la même pour tous les chrétiens , et le fonds du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on vouloit expliquer ce qu'on

ne pouvoit entendre , il appartenoit en chaque pays au seul souverain .de fixer ce dogme inintelligi-

PARTIE II , LIVRE VIII. *35 ble , ainsi que le culte , et qu'il étoit par conséquent du devoir de tout citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des encyclopédistes , loin d'ébranler ma foi , Favoit affermie par mon aversion pour la dispute et pour les partis. L'étude de Jf homme et de l'univers m'avoit montré partout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible , et surtout de l'Évangile , à laquelle je m'appliquois depuis quelques années > m'a voit fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de y entendre. En un mot , la philosophie , en m'attachant à l'essentiel de là religion , m-avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manières d'être chrétien , je jugeois aussi que tout ce qui est discipline et forme étoit dans chaque pays du ressort des lois. De ce principe si sensé , si social ,*si pacifique , et qui. m'a attiré de si cruelles persécution», il s'ensuivoit que , voulant être citoyen , je devois être protestant et rentrer-dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déter-

2 36 LES CONFESIONS.

minai j je me soumit même aux instructions du pasteur de la paroisse où je Logeais. Je désirai seulement de n'être pas obligé de paraître en consistoire. L'édit ecclésiastique cependant y étoit formel ; on voulut bien y déroger en ma faveur , et l'on nomma une cejamission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdrjan, homme aimable et doux avec qui j'étois lié, s'avisa de médire

qu'on se réjouissoit de nr*entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente 111'efFraja si fort , qu'ayant étudié Jour et nuit pendant trois semaines un petit discours que j 'a vois préparé > je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir dire un seul mot , et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires portaient pour moi , je répondois bêtement oui et non : ensuite je fus admis à la communmo et réintégré dans mes droits de citoyen , ayant été inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les sfuls citoyens et bourgeois , et ayant assisté è un Conseil général extraordinaire pour #acevoir le serment du syndic Mussard. Je fus si touché des bon-tés que me témoignèrent en cette oc-

PARTIE II, LIVRE VIII. a3 7 casion le conseil , le consistoire , et des procédés obligeants et honnêtes de tous les magistrats , ministres et citoyens , que , pressé par • le bonhomme Deluc qui m'obsédoit sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner a Paris que pour dissoudre mon ménage , mettre en règle mes petites affaires , placer madame le Vasseur et son mari , ou pourvoir à leur subsistance , et revenir ensuite avec Thérèse m' établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise , je fis trêve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ* De tous ces amusements , celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac , que je fis en bateau avec Deluc père , sa bru, ses deux fils , et ma Thérèse. Nous mimes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde.

J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé a l'autre extrémité du lac , et dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je- fis à Genève, outre les Deluc dont j'ai parlé, furent le jeune ministre Vernes, que j'avois déjà connu à Pa-

a38 LES CONFESSIONS,

ris , et dont j'augurois mieux qu'il n'a valu dans la suite ; M. Perdrian , alors pasteur de campagne , aujourd'hui professeur de belleslettres , dont la société , pleine de douceur et d'aménité , me sera toujours regrettable , quoiqu'il* ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert., alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic , auquel je lus mon Discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) et qui en parut transporté ; le professeur Lullin , avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance , et qui m'avoit même chargé d'empiètes de livres pour la bibliothèque; le professeur Vernet qui me tourna le dos comme tout le monde après que je lui eus donné des preuve d'attachement et de confiance qui l'auroient dd toucher , si un théologien pouvoit être touché de quelque chose ; Chappuis , commis et successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter pour les sels du Valais , et qui bientôt fa* supplanté lui-même ; Marcet de Mézières , ancien ami de mou père et qui s'é toit' aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie , s'étant fait auteur dramatique et prétendant au deux-cents , changea de maximes et devint ri-

PARTIE IT, LIVRE VIII. a39 dicule ayant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage fut Moultoù , le fils , qui, pendant mon séjour à Genève , fut reçu dans le ministère , auquel il a depuis renoncé ; jeune homme de la plus, grande espérance par ses talents, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé , quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et

qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m' empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire , et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations, je ne perdis ni le goût ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête, accoutumée au travail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes institutions politiques , dont j'aurai bientôt à parler ; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose , dont le sujet n'étoit pas moins que Lucrèce , et dont je n'espérois pas moins que d'attérer les rieurs (quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun

q40 les confessions.

théâtre françois). Je m'essayois en même temps sur Tacite , et je traduisis le premier livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève je retournai au mois d'octobre à Paris , et j'évitai de passer par Ljon pour ne pas me retrouver en route avec Gauffecourt. Comme il entroit dans mes 'arrangements de ne revenir à Genève que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations , dont la principale fut de voir les épreuves de mon Discours sur l'inégalité , que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey , dont je venois de faire la connoissance à- Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la république , et que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à

Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable , -et cette dédicace , que le plus pur patriotisme m'avoit dictée , ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête , mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils (liasse A ,

PARTIE n, LIVRE VIII. 241 n° 3). Je reçus des particuliers, et entre autres des Deluc et de Jalabert, quelques compliments, et ce fut la tout; je ne vis point qu'aucun Genevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage* Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que , dînant un jour .à Clichy chez madame Dupin avec MM. de filairan et Crommelin, résidents de la république , lè premier dit en pleine table que le conseil me devoit un présent et des honneurs publics pour cet ouvrage , et qu'il se déshono» roit s'il manquoit a ce devoir. Crommelin, qui étoit un. netit homme noir et bassement méchant , n'osa rien répondre en ma présence; mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire madame Dupin. Le seul avantage que me procura cet ouvrage , outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen* qui me fut donné par mes amis , puis par le public a leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite a Genève , si des motifs plus puissants sur mon cœur n'y a voient concouru. M. d'Epinay, voulant a jourm. 11

*4a LES CONFESSIONS,

ter «ne aile qui manquoit à son château de "la Charrette , faisoit une dépense immense porc l'achever « Étant allé voir un jour

avec madame d*Épinay oea ouvrage* , dé sa maison d 9 fipiney où lions étions alors, nous poussâmes antre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui ton* cfeoit la foret de Montmoréncj, et eu étoit un joli potager avec une très*petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'a voit frappé , quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève* Il ra'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah ! madame , quatie habitation délicateuse! voila un asile touPuit pour moi> Madame d'Epine y ne releva pas beaucoup mon discours ; mais, à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille mesure une petite maison presque entièrement neuve , fort bien distribuée et très-logeable pour un petit ménage de trois personnes* Ma* dame d'Epinay avoit fait taire cet ouvrage en silence et apeu.de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de cens du château* A ce second voyage , elle me dit en voyant ma eurprise : Mon ours, voila votre

PARTIE H, LIVRE TOI

asile > c'est vous qui Pavez choisi > c'est l'amitié qui- vous l'offre; j'espère qu'elle vous étera 1» cruelle idée de vous éloigner de moi* Je ne crois pas d'avoir été de aies jours plus vive* ment, plus délicieusement ému; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, et, ai je ne fus pas vaincu dès cet instant même,, je rus extrêmement ébranlé. Madame d'Epi* nay, qui ne Vbuloit pas en avoir le démenti , devint' si pressante , employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à ga* gner pour cela madame le Yaaseur et sa fille , qu'enfin elle triom-

pha de mes résolutions* Renonçant au séjour de ma patrie, je résolu, je promis d'habiter l'Hermitage ; et , en attendant que le bâtiment fût sec, eUe prit soin d'en préparer les meubles , en sorte que tout fut prêt pour j entrer le printemps prochain.

Une chose qui aida beaucoup à me détermi* ner fut rétablissement de Voltaire auprès de Genève ; je compris que cet homme j ferait révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton , les airs , les moeurs , qui me chas* soient de Paris \$ qu'il me faudrait batailler sans cesse» et que je n'aurais d'autre choi: dansons conduite , que celui d'être un pédant

a44 LES CONFESSIONS,

insupportable , ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma «réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, et je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être aller faire té te à l'orage , si je m'en ét-quis senti, le talent. Mais qu'eussé-je fait seul, timide, et parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde, et déjà l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon cou* rage f je n'écoutai que mon naturel paisible , que, l'amour du repos, qui, s'il me trempa > me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de . grands malheurs a moi-même K mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent et patriotique: j'eusse jamais rien fait de grand et d'utile pour mon pays. ,

Tronchin, qui dans le même temps à peu près fut s'établir à Genève, vint quelque temps a Paris , faire le saltimbanque , et en

emporta des trésors. A son arrivée il me joignit avec le chevalier de Jaucourt. Madame d'Epinay

PARTIE II, LIVRE VIII. 245
soudain fort de le consulter en particulier , mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai Tronchin à l'aider. Ils commencèrent ainsi sous mes hospices des Raisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'ai séparés , ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les Tronchins d'asservir leur patrie , ils dussent tous me haïr mortellement , le docteur pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour me proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournai dans ce temps-là chez M. d'Holbach, l'occasion en a vu être la mort de sa femme , arrivée , ainsi que celle de madame de Francueil , durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. J'écrivis sur ce sujet à M. d'Holbach: il me répondit honnêtement» Cette triste circonstance me fit oublier tous ses torts j et lors-*

a46 LES CONFESSIONS,

que je fus de retour de Genève > et qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France , qu'il avoit fait pour se distraire , avec Grimm et d'autres amis , j'allai le voir , et je continuai » jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on su dans sa coterie que madame d'Epinay, qu'il ne voyoit point encore , m'y préparait un

logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle , fondés sur ce qu'ayant besoin de* l'encens et des amusements de la ville je ne soutiendrais pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit , je laissai dire , et j'allai mon train. M. d'Holbach ne laissa pas de m'êtrer t¹ pour placer le vieux bonhomme le Vasseur qui avoit plus de quatrevingts ans , et dont sa femme , qui s'en sentoit surchargée , ne cessoit de me prier de la débar-

- 1 Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci , je Tiens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bonhomme de père, que ce ne fut point M. d'Holbach, mais M. de Ghenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel- Dieu , qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée , et j'avois celle de M. d'Hoiltfeh si présente , que j'aurois juré * pour ce dernier.

PARTIE II , LIVRE VIII. a4 7 rasser. Il fut mis dans une maison de charité , où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme et ses autres enfants le regrettèrent peu : mais Thérèse , qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que , si près de son terme , il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à peu près dans le même temps une visité a laquelle je ne m'attendois guère , quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture , qui vint me surprendre un beau matin , lorsque je ne pensois à rien moins. Qu'il me parut changé ! un autre homme étoit avec lui. Au lieu de ses anciennes-grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux qui empêcha mon' cœur de s'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes , ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son pre-

mier éclat tenoit à celui de la jeunesse , qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence , et nous nous séparâmes assez froidement* Mais, quand il fut parti , le souvenir de nos liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes» ans , si doucement, si pleinement consacrés à cette femme

aDgélifique , qui maintenant n'étoit guère moins changée que lui; les petites anecdote» de cet heureux temps ; la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main, baisée avait été l'unique faveur , et qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs , si touchants , si durables ; tous ces ravissants délires d'un jeune coeur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, et dont je croyots le temps pour jamais passé , toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée, et sur ses transports désormais perdus pour moi. Àh!

combien j'en ourois versé sur leur retour tardif et funeste , si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter !

Avant de quitter Paris , j'eus , durant l'hiver qui précéda ma retraite r un plaisir bien selon mon cœur, et que je goatai dans toute sa pureté. Palissot , académicien de Nancy , connu par quelques drames , venoit d'en donner un àLunéville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour en jouant dans ce drame un homme \$ qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume a la main. Stanislas , qui

PARTIE n, LIVRE VIII. *4 9 étoit généreux et qui n'aimoit pas la satire , fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit , par l'ordre de ce prince, à d'Alembert et à moi pour «n'informer que l'intention de sa ma-

jesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fut accordée à ma sollicitation, et M. de Tressan , en me le marquant au nom du roi 4 ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment* Enfin j'obtins , à force d'instances , qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres , et qu'il ne resteroient aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné , tant de la part , du roi que de celle de M. de Tressan , de témoignages d'estime et de considération dont je fus extrêmement flatté ; et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont si dignes eux-mêmes, produit dans l'âme un sentiment bien doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit, dans mon recueil les lettres de M. de Très?

250 LES CONFESSIONS.

tan avec mes réponses , et l'on en trouvera les

originaux dans la liasse A, n^o* 9, 10 et 11.

Je sens bien que, si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait, dont je voulois effacer la trace , mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux , l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue , ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles « considérations qui m'écart croient de mon but. Dans l'étrange , dans l'unique situation où je me trouve , je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connaître , il faut me connaître dans tous mes rapports bons ou mauvais. Mes

confessions son tuéteusement liées avec celles de beaucoup de gens : je lais les unes et les autres avec la même franchise en-toutce qui se rapporte a moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagements que je n'en ai pour moi-même, et voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours, juste et vrai , dire d 'autrui le bien tant qu'il me sera possible , ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant. que j'y suis forcé.

PARTIE II, LIVRE VIII. t>5i Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis , a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confessions ne sont point faites pour paroître démon vivant ni de celui des personnes intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée et de celle de cet écrit , il ne verroit le jour que longtemps après ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire k mes puissants oppresseurs, pour en effacer les traces, me forcent k faire , pour les conserver, tout ce que permet le droit le plus exact et la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirais un opprobre injuste et passerai sans murmure : mais puisque enfin mon nom doit vivre et parvenir k la postérité, je me dois de tâcher de. transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta + tel qu'il fut réellement, et non tel que ses iniques ennemis travaillent sans Telâche k le peindre.

FIN DU HUITIEME LIVRE ET DU TOME VI.

IMPRIMERIE DE G ÂRPEIT TIER-M ÉRICOURT , »• d«
Grea«lle-S«nt-Honoré , m° 59.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

m.t Menant ...

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/confessionsdejj01rousgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.